

Traduire un féminisme ambivalent :
l'exemple de *Difficult Women* de Roxane Gay

suivi de la traduction

Des femmes compliquées

par Julie Levasseur

Département des littératures de langue française, de traduction et de création

Université McGill, Montréal

Mémoire soumis à l'Université McGill en vue de l'obtention
du grade de M.A. en langue et littérature françaises

Février 2021

© Julie Levasseur, 2021

TABLE DES MATIÈRES

Résumé.....	iii
Abstract.....	iv
Remerciements.....	v
Préface	1
Volet critique	6
Introduction.....	7
1. Des enjeux idéologiques en traduction	11
1.1. Langue et pouvoir	11
1.2. Position(nement) et agentivité	15
2. Étude de cas : le recueil <i>Difficult Women</i>	22
2.1. Mise en contexte	22
2.2. Forme et style.....	23
2.3. Thèmes et personnages	26
3. Le <i>bad</i> féminisme d'une langue à l'autre	35
3.1. Présentation générale	35
3.2. Processus traductif	37
3.3. Stratégies textuelles	41
Conclusion	47
Bibliographie	50
Volet traduction	64
J'irai où tu iras	65
Des femmes compliquées	82
Le Pays-d'en-Haut	89
Comment.....	103
Meilleurs atouts.....	115

RÉSUMÉ

Ce mémoire de maîtrise comporte deux volets : la traduction, de l'anglais américain au français québécois, d'une sélection de cinq nouvelles du recueil *Difficult Women* de Roxane Gay (2017) et l'analyse d'une question traductologique en lien avec la traduction effectuée. Cette dernière se propose de réfléchir aux considérations particulières que soulève la traduction d'œuvres littéraires participant d'un « méta- » (Saint-Martin, 1992) ou d'un « bad » (Gay, 2014) féminisme, aux spécificités de ces textes ainsi qu'aux stratégies traductives pouvant être adoptées ou adaptées pour les rendre d'une langue à une autre. D'abord, il s'agit d'exposer les enjeux idéologiques propres à toute traduction de même que l'influence des discours hégémoniques – notamment sexistes – dans le langage, et de souligner les formes de résistance possibles à travers l'écriture (ou la réécriture). Ensuite, puisque les pratiques littéraires des femmes dans les dernières décennies semblent plus ambivalentes dans leur identification aux féminismes, le recueil de nouvelles *Difficult Women* me sert d'étude de cas pour cerner les caractéristiques d'un *bad* féminisme en littérature, en vue d'une traduction. Outre les aspects formels rappelant le métaféminisme, j'analyse les thématiques abordées dans le recueil et la construction des personnages féminins sous l'angle de la représentation de leur agentivité. Enfin, un panorama des approches et stratégies existantes dans le domaine de la traduction féministe et axée sur le genre permet de relever celles qu'il serait productif d'appliquer à une œuvre ambivalente comme *Difficult Women*.

ABSTRACT

This master's thesis has two components: the translation, from American English to Québécois French, of a selection of five short stories from Roxane Gay's collection *Difficult Women* (2017), and a critical analysis related to the translation. The latter proposes to reflect on the specific considerations raised by the translation of literary works that illustrate a "meta-" (Saint-Martin, 1992) or a "bad" (Gay, 2014) feminism, the particularities of these texts, as well as the translation strategies that may be adopted or adapted in order to render them from one language to another. First, the ideological issues specific to any translation are outlined as well as the influence of hegemonic discourses – especially sexist ones – in language. I also highlight possible forms of resistance through (re)writing. Then, since women's literary practices in recent decades seem more ambivalent in their identification with feminisms, the collection of short stories *Difficult Women* serves as a case study to identify the characteristics of a bad feminism in literature, with a view to translating the stories. In addition to the formal aspects reminiscent of metafeminism, I analyse the themes addressed in the collection and the construction of female characters through the representation of their agency. Finally, this is followed by an overview of existing approaches and strategies in the field of feminist and gender-focused translation in order to determine those which it would be productive to apply to an ambivalent work such as *Difficult Women*.

REMERCIEMENTS

Je remercie tout d'abord les Kanien'kehá:ka en tant que gardien·ne·s des terres sur lesquelles j'ai élu domicile il y a maintenant cinq ans. Territoire autochtone non cédé où j'ai débuté à la fois ma vie d'adulte et mon parcours universitaire, Tio'tià:ke (« Montréal ») a longtemps servi de lieu de rencontre et d'échange entre les Premières Nations, y compris la confédération haudenosaunee et la nation anishinabeg. Encore aujourd'hui, la région métropolitaine abrite des communautés autochtones dynamiques, résilientes et créatives. L'obtention de mon grade de maîtrise, au sein d'une institution coloniale fondée au nom d'un esclavagiste, découle précisément de l'expropriation, de l'assimilation et de l'oppression systémiques des personnes autochtones – en particulier des femmes et des filles – de l'Île de la Tortue (« Amérique du Nord ») et d'autres territoires colonisés par les puissances européennes. À titre d'information ou de rappel, la fortune léguée par James McGill à la présente université s'est construite sur le commerce d'êtres humains forcés à l'esclavage et de biens produits par ceux-ci. Celui dont l'urne et la statue trônent toujours au centre du campus¹ a asservi un minimum de cinq personnes dans sa propre maison :

Anonyme, enfant autochtone (v. 1768 – 1778)

Marie, enfant autochtone (v. 1771 à 1773 – 1783)

Marie Louise, femme noire (v. 1761 à 1765 – 1789)

Sarah Caville / Charlotte / Marie Charles, femme noire (v. 1763 – 1809)

Jacques, homme noir (v. 1766 – 1838)².

Deux cents ans plus tard, mes privilèges de femme blanche eurodescendante m'ont épargné bien des obstacles sur le chemin qui m'a conduite aux cycles supérieurs à la *Royal Institution for the Advancement of Learning*... et ce, même si mon sexe m'aurait interdit d'y étudier avant 1884. Partant du constat des injustices historiques qui ont rendu ce mémoire possible, les meilleurs remerciements demeurent le redressement de celles qui perdurent. La lutte pour les droits et la souveraineté des peuples autochtones se poursuit de jour en jour ; au moment d'écrire ces lignes, de nombreuses communautés se font défenseuses de la justice territoriale et environnementale, incluant les Mi'kmaq, les Kanehsata'kehró:non, les Algonquin·e·s-Anishinabeg, les Six Nations, les Tseil-Waututh, les Secwepemc et les Wet'suwet'en³. Je leur témoigne ici ma profonde

¹ Cf. la campagne *Take James McGill Down*, <https://takejamesmcgilldown.com>.

² Charmaine A. Nelson et ses étudiant·e·s, *Slavery and McGill University : Bicentenary Recommendations*, 2020, https://www.blackcanadianstudies.com/Recommendations_and_Report.pdf.

³ Voir, entre autres, Brett Forester, Angel Moore et Jamie Pashagumskum, « Mi'kmaq secure injunction against interference with treaty fishery », *APTN National News*, 21 octobre 2020, <https://www.aptnnews.ca/national-news/mikmaq-secure-injunction-against-interference-with-treaty-fishery/> ; Greg Horn, « Kanehsatake Longhouse Opposes

solidarité et mon humble reconnaissance, et invite quiconque lira ces pages à appuyer leurs actions de toutes les manières possibles.

Bien sûr, je tiens également à exprimer ma gratitude envers les personnes qui m'ont accompagnée ou guidée à différents moments de mes études.

À McGill : Audrey Coussy et Jane Everett, pour la (co)direction exemplaire et les commentaires éclairants depuis deux ans ; les pensionnaires officiel·le·s ou officieux·euses du local Arts W-130, pour les discussions stimulantes et la camaraderie ; the 2019–2020 members of Climate Justice Action McGill, for the teachings and sense of purpose.

À l'UQAM : Alice van der Klei, pour l'éveil aux théories féministes et postcoloniales ; Lori Saint-Martin, pour l'invitation à « pense[r] aux études supérieures, le moment venu » en LIT3600 et l'évaluation attentive, détaillée de mon mémoire trois ans plus tard.

Autour des lignes orange et verte : Élisabeth Duboc, pour l'entraide ; Audrey Huot-Grondin et Valérie Matteau, pour la folie ; Anne Levasseur, pour les conseils.

À Jonquière : Rachel Fortin, Jean-Luc Levasseur, Léo Levasseur et Raymonde Rompré, pour le soutien inconditionnel, tant affectif que financier.

Ici et là : Laurence-Olivier Grégoire-Bain, pour qui la liste serait trop longue.

Ce mémoire s'appuie sur des recherches financées par le Département des littératures de langue française, de traduction et de création de l'Université McGill, le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada et le Fonds de recherche du Québec – Société et culture.

Oka Archeology Digs », *Iori:wase*, 10 septembre 2020, <https://kahnawakenews.com/kanehsatake-longhouse-opposes-oka-archeology-digs-p3147-1.htm> ; « Algonquin Nation stands firm on moose hunting moratorium as possible injunction looms », *APTN National News*, 6 octobre 2020, <https://www.aptnnews.ca/national-news/algonquin-nation-stands-firm-on-moose-hunting-moratorium-as-possible-injunction-looms/> ; « Mohawk lawyer explains the 1492 Land Back Lane camp », *APNTN News*, 10 août 2020, <https://www.aptnnews.ca/videos/mohawk-lawyer-explains-the-1492-land-back-lane-camp/> ; Charlene Aleck, « The TMX Pipeline Threatens First Nations People. It Must Be Stopped. », *Truthout*, 19 octobre 2020, <https://truthout.org/articles/the-tmx-pipeline-threatens-first-nations-people-it-must-be-stopped/> ; « Joint Statement by Secwepemc & Gidimt'en Land Defenders », *Tiny House Warriors*, 16 octobre 2020, www.tinyhousewarriors.com/2020/10/joint-statement-by-secwepemc-gidimten-land-defenders/.

PRÉFACE

Lien entre le texte de création (traduction) et le texte critique

I THINK THAT BEING A “BAD FEMINIST” DESCRIBES THE PROJECT OF FEMINISM AND DRIVES OUR CRITICAL SELF-REFLEXIVITY. THERE IS VALUE IN THIS CONTINUOUS SELF-SUSPICION IF IT IS NOT SELF-ENERVATING⁴.

On est toutes la mauvaise féministe de quelqu’une d’autre. Chacune possède des croyances, des biais, des habits et des intérêts qui passent à côté, voire vont à l’encontre de ses meilleures intentions. La présente maîtresse n’y échappe pas.

Reconnaître les limites de ses façons de penser, de ses actions et de leur acceptabilité en regard de certains idéaux a quelque chose de libérateur. De fructueux, aussi, lorsque ces scrupules mènent à des réalisations inédites à la fois au sens d’accomplissements et de prises de conscience. D’honnête, surtout : le sujet ne prétend plus à une objectivité et à une omniscience impossibles.

Aussi ce mémoire s’inscrit-il sous le signe de l’ambivalence, de la complexité, de l’imperfection... et d’une certaine impénitence quant à toutes ces choses. Son impulsion provient de la lecture concomitante⁵ des textes de Roxane Gay et d’Eve Tuck, respectivement écrivaine-chroniqueuse-professeure (études sur les femmes, le genre et la sexualité, Université Yale) étatsunienne d’origine haïtienne et sociologue-professeure (théories critiques de la race et études autochtones, Université de Toronto) unangaâ. Leurs travaux sur l’embrassement des contradictions et l’éclatement des dichotomies – sujet/objet, résistance/complicité, positif/négatif – figurent au cœur de mes recherches d’un point de vue qualitatif, sinon quantitatif.

THE “I” WHO HAS WRITTEN THIS BOOK IS WHITE: PRIVILEGED, YES, MIDDLE CLASS, YES; AND EVERYTHING IT HAS TO SAY IS LIMITED AND COLOURED BY UNCONSCIOUS WESTERN EUROPEAN ASSUMPTIONS⁶.

Cette déclaration s’applique ici aussi. L’attention accordée à la représentation de perspectives minoritaires implique de les étudier/traduire à partir d’une position différente de leur contexte d’énonciation. Les expériences vécues de ma naissance jusqu’au moment même de la rédaction, influencées par des conditions matérielles et sociales spécifiques, m’empêchent à première vue de saisir celles des groupes moins privilégiés.

⁴ « Je pense qu’être une “mauvaise féministe” décrit le projet du féminisme et stimule notre autoréflexivité critique. Cette autosuspicion continue a de la valeur si n’est pas autodébitante. » ; Patty Sotirin, « The Value of the “Bad Feminist” », p. 8.

⁵ Dans le cadre du séminaire WMST 601 – Feminist Theories and Methods offert par l’Institut Genre, sexualité et féminisme de l’Université McGill à l’automne 2018 (enseignante : Alex D. Ketchum, Ph. D.).

⁶ « Le “je” qui a écrit ce livre est blanche : privilégiée, oui, de classe moyenne, oui; et tout ce qu’elle a à dire est limité et coloré par des suppositions ouest-européennes inconscientes. » ; Nicole Ward Jouve, *White Woman Speaks with Forked Tongue : Criticism as Autobiography*, Londres/New York, Routledge, 1991, p. vii. Citée par Luise von Flotow, « Dis-Unity and Diversity : Feminist Approaches to Translation Studies », p. 9.

S'ensuit néanmoins un positionnement visant à reconnaître les intérêts concrets de ces groupes et à « favoriser l'éclosion de discours variés qui rendent visibles les formes multiples de l'oppression et contribuent ainsi à son éradication⁷ ». Dans le cadre de cette recherche, il est admis que l'oppression ou, du moins, la marginalisation peut sévir au sein même des féminismes vis-à-vis des idées et comportements perçus comme divergents.

Partant de ce principe, le premier volet du mémoire se penche sur les enjeux soulevés par la traduction d'œuvres littéraires à l'affiliation féministe ambiguë, *bad*. Il esquisse les bases d'une pratique traductive métaféministe, laquelle s'actualise dans le second. Celui-ci consiste à traduire, de l'anglais étatsunien au français québécois, une sélection de cinq nouvelles du recueil *Difficult Women* (Gay, 2017). Il y est question d'amour, de sexualité, de maternité et de sororité, d'une part, et de viol, de racisme, de pauvreté et de trauma, d'autre part. Un féminisme ambivalent se reflète dans ces histoires dont la plupart des protagonistes échappent à la compréhension communément admise de la résistance, de la résilience et de l'autonomisation (*empowerment*).

THERE SEEMS LITTLE POINT TO OUR ACADEMIC INTERESTS IF THEY DO NOT AT SOME STAGE ARTICULATE WITH REAL-WORLD CONCERNS [...] ⁸.

Tout au long de ce travail interdisciplinaire par nature, l'écriture et la théorie – traductologique, littéraire, féministe, sociologique – se sont mutuellement nourries par des allers-retours constants. L'une soulève des questions auxquelles tente de répondre l'autre, dont les hypothèses sont testées par son homologue. Dans et par-delà les traces des traductrices féministes canadiennes des années 90, il s'agit de réfléchir aux stratégies permettant que les considérations poético-idéologiques équivoques qui se dégagent du texte de départ soient reconduites dans le texte d'arrivée. L'objectif avoué est de contribuer à une meilleure compréhension et représentation des diverses manières de se faire sujet au féminin⁹ dans la littérature comme dans la vie.

⁷ Danielle Juteau-Lee, « Visions partielles, visions partiales : visions des minoritaires en sociologies », p. 47.

⁸ « Nos intérêts académiques ne semblent guère pertinents s'ils ne s'articulent pas, à un certain stade, avec des préoccupations du monde réel [...] ». » ; Janet Holmes et Miriam Meyerhoff, « Different Voices, Different Views : An Introduction to Current Research in Language and Gender », dans Janet Holmes et Miriam Meyerhoff (dir.), *The Handbook of Language and Gender*, Malden/Oxford/Melbourne, Blackwell, coll. « Blackwell Handbooks in Linguistics », 2003, p. 14. Citées par Sara Mills et Louise Mullany, *Language, Gender and Feminism : Theory, Methodology and Practice*, p. 92.

⁹ « L'expression "au féminin", mise de l'avant par la théoricienne Suzanne Lamy, caractérise les écritures dans lesquelles le sujet féminin est conscient de son lieu d'inscription » sans participer entièrement des idéologies patriarcales ni/ou féministes (Susanne de Lotbinière-Harwood, *Re-belle et infidèle : la traduction comme pratique de réécriture au féminin / The Body Bilingual : Translation as a Rewriting in the Feminine*, p. 62).

Le projet traductif qui m'anime s'inspire d'une conception éthique de la traduction. En particulier, le souci apporté à la subversion de l'agentivité telle que comprise par les principaux courants féministes évoque la notion d'étrangéisation élaborée par Lawrence Venuti et inspirée des travaux d'Antoine Berman. Celle-ci

derives its interpretants from marginal resources and ideologies, which because of their very marginality may be less readily comprehensible, somewhat peculiar, and even estranging [...] [while carrying] the potential to challenge the dominant, as well as the cultural and social hierarchies that structure the receiving situation¹⁰.

Sa mise en œuvre a fait l'objet de relectures non seulement introspectives, mais également collaboratives ; ce regard extérieur a permis d'éclaircir de possibles angles morts et d'entamer un dialogue, de « forcer » l'intellectualisation et la verbalisation de la démarche. Entre autres, l'emploi de l'écriture inclusive (notamment le pronom *illes* et les doublets abrégés muets¹¹) et la traduction de termes péjoratifs dans leur sens usuel ou réapproprié (de *difficult women* à *crazy bitch*) ont donné lieu à de longues délibérations se soldant tantôt par des épiphanies, tantôt par des compromis.

Il convient de souligner que d'autres interprétations et solutions, au niveau des textes originel et renouvelé¹², demeurent possibles. En raison des sujets abordés, les écrits de Gay rendent spécialement visibles les glissements idéologiques que peuvent véhiculer les choix de traduction, et ce qu'il s'agisse de variations plus progressistes ou conservatrices. Par exemple, le recueil d'essais *Bad Feminist*, paru en 2014 aux États-Unis et traduit en France en 2018 par Santiago Artozqui, a fait l'objet d'une révision par Aimée Verret avant de paraître la même année au Québec. Selon la préfacière de cette édition, un tel processus a été jugé nécessaire en partie pour des considérations féministes :

[L]a traduction française ne tenait pas la route, affirme Martine Delvaux. Le texte français comportait des erreurs, entre autres en ce qui concerne les différents niveaux scolaires américains. De plus, il n'était pas féminisé et on sentait même les préjugés du traducteur, un homme, qui faisait fi de la bisexualité de l'auteure. La réviseure

¹⁰ « tire ses interprétants de ressources et d'idéologies marginales qui, du fait même de leur marginalité, peuvent être moins facilement compréhensibles, quelque peu particulières, et même aliénantes [...] [tout en portant] la possibilité de contester celles qui sont dominantes, ainsi que les hiérarchies culturelles et sociales qui structurent le contexte de réception. » ; Lawrence Venuti, *The Translator's Invisibility : A History of Translation*, p. xiv.

¹¹ Je fais référence aux mots épiciens à l'oral – dont les formes masculine et féminine se prononcent de la même façon – tels que *rencontré·e·s*, *inconnu·e·s*, etc.

¹² Voir Marie Vrinat-Nikolov, « Traduire : une altérité en action (traduire l'altérité et non l'identité) », p. 6-7.

Aimée Verret a fait un excellent travail pour rendre le texte le plus ouvert possible en termes de genre, pour tester une langue la plus neutre possible¹³.

Il y a lieu de se demander si ce genre de décalage entre les idées, valeurs, croyances et connaissances que l'on peut repérer dans les essais de départ, d'un côté, et dans ceux d'arrivée, de l'autre, risque également de se retrouver dans les traductions des récits de fiction de l'autrice¹⁴. C'est ce que les pistes pour une traduction méta- ou *bad* féministe ci-dessous cherchent à éviter.

*YET NO TRANSLATOR [...] CAN HOPE TO CONTROL OR EVEN BE AWARE OF
EVERY CONDITION OF ITS PRODUCTION. AND NO AGENT OF A TRANSLATION
CAN HOPE TO ANTICIPATE ITS EVERY CONSEQUENCE, THE USES TO WHICH IT IS
PUT, THE INTERESTS SERVED, THE VALUES IT COMES TO CONVEY*¹⁵.

L'ambivalence, toujours.

¹³ Martine Delvaux interviewée par Nathalie Collard, « Roxane Gay : *Bad féministe*, une voix qui dérange », paragr. 5. Au-delà de cette présentation sommaire, il y aurait beaucoup à dire sur la traduction française et la révision québécoise de *Bad Feminist*, lesquelles mériteraient une analyse comparée approfondie dépassant le cadre de ce mémoire.

¹⁴ Deux autres livres de Gay ont été traduits en français par Santiago Artozqui : le roman *An Untamed State* (2014 ; *Treize jours*, 2017) et le mémoire *Hunger : A Memoir of (My) Body* (2017 ; *Hunger : une histoire de mon corps*, 2019).

¹⁵ « Pourtant, aucun·e traducteur·trice [...] ne peut espérer contrôler ou même être conscient·e de toutes les conditions de sa production. Et aucun·e agent· d'une traduction ne peut espérer en anticiper toutes les conséquences, les usages qui en sont faits, les intérêts servis, les valeurs qu'elle en vient à véhiculer. » ; Lawrence Venuti, *The Scandals of Translation : Towards an Ethics of Difference*, p. 3

VOLET CRITIQUE

Traduire un féminisme ambivalent : l'exemple de *Difficult Women* de Roxane Gay

Introduction

Depuis la fin des années 80, la traductologie a emprunté plusieurs avenues jusqu'alors inexplorées : le paradigme culturel, éthique, idéologique, sociologique... La plupart de ces nouvelles perspectives découlent de ce que l'on qualifie de « virage culturel », lequel marque un tournant décisif dans la discipline¹⁶. Identifié pour la première fois en 1992 par André Lefevere et Susan Bassnett, ce paradigme « moved on from a formalist approach and turned instead to the larger issues of context, history and convention¹⁷ ». Cela a ouvert la voie à des analyses extratextuelles et macrosociologiques explorant notamment les rapports que la profession entretient avec les dynamiques de pouvoir sur les plan social et politique, telles que celles recensées par Anna Strowe dans sa contribution à l'anthologie *Researching Translation and Interpreting* (2016)¹⁸. Ian Mason pose un constat semblable dans le même ouvrage, proposant l'analyse critique du discours pour étudier ces enjeux qu'il considère au cœur de la traductologie actuelle¹⁹.

En parallèle, l'influence de la déconstruction et du poststructuralisme met en lumière le travail interprétatif des traducteur·trice·s²⁰ et leur positionnalité²¹ « as persons with biographies; as products of their unique socializations; as having their own political and ideological agendas; and as gendered individuals²² », comme le souligne Sergey Tyulenev dans son article « Agency and Role » (2016). Ces réflexions rejoignent celles entamées plus d'une décennie avant le virage culturel par certaines théoriciennes féministes autour des notions de *visions partielles et partiales*,

¹⁶ Mary Snell-Hornby, « The Turns of Translation Studies », p. 367 ; Michaela Wolf, « The Sociology of Translation and its “Activist Turn” », p. 131.

¹⁷ « est passé d'une approche formaliste à des considérations plus larges liées au contexte, à l'histoire et aux conventions » ; Susan Bassnett et André Lefevere, « Introduction : Proust's Grandmother and the Thousand and One Nights : The “Cultural Turn” in Translation Studies », p. 12. Sauf indication contraire, les traductions sont de moi.

¹⁸ Anna Strowe, « Power and Conflict », p. 123.

¹⁹ Ian Mason, « Critical Discourse Analysis », p. 206.

²⁰ Compte tenu du double objectif de la rédaction inclusive qui consiste à « respecter les femmes et les personnes non binaires » ainsi qu'à « décrire fidèlement la réalité » (Michaël Lessard et Suzanne Zaccour, *Rédaction inclusive : au-delà de la grammaire*, s.p.), les doublets abrégés et des pronoms neutres – *illes*, *celleux* – sont employés dans ce mémoire pour inclure à la fois le masculin et le féminin lorsqu'il est question de groupes mixtes.

²¹ Suivant Aurélie Latourès, chargée d'études au Centre Hubertine-Auclert pour l'égalité femmes-hommes, « la notion de “positionnalité” combine à la fois celle de position sociale (un résultat) et celle de positionnement social (processus reposant et/ou supposant une capacité d'action) » (« “Je suis presque féministe, mais...” Appropriation de la cause des femmes par des militantes maliennes au Forum Social Mondial de Nairobi (2007) », p. 161). J'y reviendrai.

²² « comme personnes biographiques; comme produits de leurs socialisations uniques; comme ayant leurs propres programmes politiques et idéologiques; et comme individu·e·s genré·e·s » ; Sergey Tyulenev, « Agency and Role », p. 25.

de *connaissance située* et de *positionnement*²³. Le genre, la sexualité et les mouvements sociaux qui leur sont associés figurent d'ailleurs parmi les objets d'étude ayant émergé des récents paradigmes traductologiques. À l'instar de cette dernière, les pensées et les pratiques féministes sont elles-mêmes plurielles et composées de multiples courants²⁴. Les principales personnes concernées forment également un groupe hétérogène : dès 1986, à la suite et en parallèle des penseuses des féminismes noir et chicana²⁵, Teresa de Lauretis fait remarquer que ni les femmes ni les féminismes ne s'assimilent à une définition unique, immuable et intelligible²⁶. En ce sens, les approches féministes de la traduction²⁷ ne peuvent être universelles.

Parmi les différentes tangentes féministes, certaines demandent une attention d'autant plus particulière en traduction qu'elles présentent un rapport ambivalent au(x) mouvement(s) des femmes. Un exemple de cette posture réside dans l'étiquette de *bad feminist* revendiquée par l'écrivaine, chroniqueuse et professeure Roxane Gay dans le recueil d'essais best-seller du même nom, paru en 2014²⁸. Cette dernière a contribué à conceptualiser et à faire valoir la reconnaissance d'une identification féministe ambivalente, tenant à la fois de la résistance et de la complicité face aux rapports de pouvoir. Autant personnel que politique, le *bad* féminisme²⁹ implique d'assumer

²³ J'adopte ici la terminologie et le raisonnement des sociologues Sarah Bracke, María Puig de la Bellacasa et Isabelle Clair dans un article paru en 2013 dans les *Cahiers du Genre* : « Nous faisons le choix que *standpoint feminism* soit traduit par féminisme “du positionnement”, plutôt que du “point de vue”, alors que cette dernière expression est la plus courante en français [...]. Mais le “point de vue”, ou encore la “perspective”, exposerait notre propos à des interprétations perspectivistes voire relativistes, contraires à notre intention et à celle des auteures dont nous présentons les écrits. “Point de vue” ou “perspective” auraient aussi l'inconvénient de diluer l'intensité contenue dans le terme *standpoint* qui suggère la résistance, l'opposition, l'adoption d'une attitude, la prise de position. La traduction par “positionnement” permet dès lors d'insister sur le caractère politique, actif et construit du *standpoint*. » (« Le féminisme du positionnement. Héritages et perspectives contemporaines », p. 48)

²⁴ Voir, entre autres, Francine Descaries, « Le projet féministe à l'aube du XXI^e siècle : un projet de libération et de solidarité qui fait toujours sens ».

²⁵ L'autrice cite notamment Gloria I. Joseph et Jill Lewis (*Common Differences : Conflicts in Black and White Feminist Perspectives*, 1981), Cherrie Moraga et Gloria Anzaldúa (*This Bridge Called My Back : Writings by Radical Women of Color*, 1983), Gloria T. Hull, Patricia Bell Scott et Barbara Smith (*All the Women Are White, All the Blacks Are Men, But Some of Us Are Brave : Black Women's Studies*, 1982), E. Frances White (« Listening to the Voices of Black Feminism », 1984) ainsi que Chela Sandoval (« The Struggle Within », 1981). Voir aussi Combahee River Collective, « Déclaration du Combahee River Collective ».

²⁶ Teresa De Lauretis, *Feminist Studies, Critical Studies*, p. 14-15.

²⁷ La traductologie féministe a connu son essor dans les années 1990, en très grande partie grâce à la publication de trois ouvrages fondateurs : Susanne de Lotbinière-Harwood, *Re-belle et infidèle : la traduction comme pratique de réécriture au féminin / The Body Bilingual : Translation as a Re-Writing in the Feminine* (1991) ; Sherry Simon, *Gender in Translation : Cultural Identity and the Politics of Transmission* (1996) ; Luise von Flotow, *Translation and Gender : Translating in the “Era of Feminism”* (1997).

²⁸ Roxane Gay, *Bad Feminist : Essays*.

²⁹ L'emploi du mot *bad*, intraduit et en italique, est emprunté à Martine Delvaux dans sa préface à la traduction québécoise de *Bad Feminist* : « [N]ous sommes les *bad* féministes de Roxane Gay. *Bad* : vilaine, grave, méchante, mauvaise. » (« Préface : Jane Bond, jamais Jane Doe », p. 8)

les limites et les contradictions inhérentes à l'expérience ou au discours des individu·e·s qui s'en réclament. Gay explique :

J'adopte publiquement l'étiquette de mauvaise féministe [...] parce que je suis un être humain et, en tant que tel, imparfaite. Je ne suis pas une experte en histoire du féminisme. Je n'ai pas l'érudition que j'aimerais avoir en matière de textes féministes clés. J'ai certains... centres d'intérêt, des traits de personnalité et des opinions qui ne coïncident pas nécessairement avec les courants majoritaires du mouvement, mais je suis quand même féministe.³⁰

Une telle épithète comporte aussi une part de renversement, une force née du fait de sortir des cadres. Comme le résume la professeure d'études littéraire et féministes Martine Delvaux, « le *bad* de Roxane Gay est plein de cette ironie qui dit que le bon est dans le mauvais. Qu'être *bad*, c'est être bonne, attirante, admirable. Et, surtout, qu'être *bad*, c'est être puissante³¹. » À ce jour, la notion de *bad* féminisme n'a pas fait l'objet d'études littéraires ou traductologiques ; les articles universitaires qui en font mention s'inscrivent davantage dans le champ des études culturelles³² ou sociologiques³³. Ce courant peut néanmoins se rapprocher du métaféminisme théorisé en 1992 et approfondi en 1997 par la professeure d'études littéraires et féministes Lori Saint-Martin à propos de « la nouvelle prose féminine au Québec³⁴ ». Selon Saint-Martin, cette littérature « se démarque autant d'une production traditionnelle ou stéréotypée que de l'écriture féministe, à la fois expérimentale et combative, des années soixante-dix³⁵ ». Notons que la traductologie féministe s'est en grande partie développée à partir de cette seconde catégorie de textes. Le volet critique de mon mémoire se propose donc de réfléchir aux questions spécifiques que pose la traduction des œuvres littéraires participant d'un méta- ou *bad* féminisme ainsi qu'aux possibles stratégies à adopter/adapter pour ce faire.

³⁰ Roxane Gay, *Bad féministe* (trad. Santiago Artozqui et rév. Aimée Verret), p. 17.

³¹ Martine Delvaux, « Préface : Jane Bond, jamais Jane Doe », p. 8.

³² Voir Robin Benzrihem, « *Yes, I'm a Witch* » – 1967-1976 : *À l'intersection des musiques populaires et de la seconde vague féministe américaine*; Anna Everett, « Scandalicious : *Scandal*, Social Media, and Shonda Rhimes' Auteurist Juggernaut » ; Hannah Hamad et Anthea Taylor, « Introduction : Feminism and Contemporary Celebrity Culture » ; Wallis Seaton, « “Doing Her Best With What She's Got” : Authorship, Irony, and Mediating Feminist Identities in Lena Dunham's *Girls* ».

³³ Voir Margeaux Feldman, « Undutiful Daughters : Growing Up in Feminism and Psychoanalysis » ; Valerie R. Renegar et Stacey K. Sowards, « Feminist Transgressions : Vulnerability, Bravery, and the Need for a More Imperfect Feminism » ; Carrie Rentschler et Samantha C. Thrift, « Doing Feminism : Event, Archive, Techné » ; Patty Sotirin, « The Value of the “Bad Feminist” », p. 7-9.

³⁴ Lori Saint-Martin, « Le métaféminisme et la nouvelle prose féminine au Québec », p. 78-88 ; Lori Saint-Martin, « Trois romans métaféministes », p. 235-268.

³⁵ Lori Saint-Martin, « Le métaféminisme et la nouvelle prose féminine au Québec », p. 78.

Il s'agira d'abord d'exposer les enjeux idéologiques propres à toute traduction de même que l'influence des discours hégémoniques, notamment sexistes, pouvant être véhiculés dans le langage. Je me concentrerai sur le travail interprétatif du processus traductif en regard de ses déterminants internes (la subjectivité des traducteur·trice·s) et externes (le contexte dans lequel celles-ci évoluent). Il conviendra de souligner que des formes de résistance sont tout de même possibles, telles qu'en témoignent les (ré)écritures *au féminin*. Comme l'a démontré Saint-Martin, celles-ci semblent néanmoins avoir laissé place à des pratiques littéraires plus ambivalentes dans leur identification aux féminismes. Le recueil de nouvelles *Difficult Women* (2017) de Roxane Gay, qui n'a jamais fait l'objet exclusif d'analyses critiques³⁶, me servira alors d'étude de cas pour cerner les caractéristiques d'un *bad feminism* en littérature, en vue d'une traduction. M'inspirant d'une lecture sociologique, je tracerai des parallèles avec le cadre basé sur le désir conceptualisé par Eve Tuck dans son article « Suspending Damage : A Letter to Communities » (2009). Selon cette professeure de *critical race theory* et d'études autochtones, « [d]esire, because it is an assemblage of experiences, ideas, and ideologies, both subversive and dominant, necessarily complicates our understanding of human agency, complicity, and resistance³⁷ ». Outre les aspects formels rappelant le métaféminisme, j'analyserai les thématiques abordées dans *Difficult Women* et la construction des personnages féminins sous l'angle de la représentation de leur agentivité – c'est-à-dire, de leur capacité d'agir.

Si cette démonstration permettra d'illustrer en quoi peut consister un *bad feminism* dans la fiction, ce sera aussi et surtout l'occasion de définir ce concept en extrapolant vers d'autres types de discours féministes pouvant être considérés « imparfaits » ou « transgressifs » de par l'expression de leur vulnérabilité et de leurs conflits internes. Cela me permettra de démontrer la pertinence de ma recherche eu égard à sa représentativité des courants de pensée répandus au sein des féminismes contemporains. Une fois les bases théoriques posées et un exemple littéraire présenté, je dresserai un panorama des approches et stratégies existantes dans le domaine de la traduction féministe afin de relever celles qu'il serait productif d'appliquer à une œuvre ambivalente comme *Difficult Women*. Les principes de traduction éthique proposés par Antoine

³⁶ En effet, le recueil *Difficult Women* est généralement commenté aux côtés d'autres écrits. Voir Freda L. Fair, « Unruly Intimacies : The Body and the Midwest in the Works of Roxane Gay » ; Jacqueline Rose, « I Am a Knife ».

³⁷ « [I]e désir, puisqu'il est un assemblage d'expériences, d'idées et d'idéologies à la fois subversives et dominantes, complique nécessairement notre compréhension de l'agentivité, de la complicité et de la résistance humaines » ; Eve Tuck, « Suspending Damage : A Letter to Communities », p. 420.

Berman seront mis à contribution en ce qui a trait à la visibilité et à la réflexivité du sujet traduisant, appelé à poser un regard critique sur sa propre pratique. Enfin, l'application de ces stratégies à d'autres types de textes et à la théorisation de la traduction sera également envisagée.

1. Des enjeux idéologiques en traduction³⁸

1.1. Langue et pouvoir

Comme annoncé en introduction, les études traductologiques des dernières décennies se sont orientées sur les aspects culturels de la pratique. Rainier Grutman résume les nouvelles approches en ces termes : « À l'étude isolée de l'énoncé traduit, on ajoutait l'examen des conditions de son énonciation, ainsi que des normes régissant tant la production que la réception des textes traduits³⁹. » Les contraintes d'espace associées à ce mémoire requérant de faire des choix, je laisserai de côté les facteurs liés à la sélection des textes sources (dorénavant T.S.) ainsi que la promotion et la réception des textes cibles (T.C.) pour me concentrer sur l'acte traductif en tant qu'acte de langage porteur d'idéologie. La notion d'idéologie est ici envisagée dans le sens global des idées, valeurs, croyances et connaissances d'un individu ou d'une collectivité⁴⁰. J'ai employé ailleurs⁴¹ une conception similaire du terme se voulant dénuée d'a priori pour désigner ces représentations sociocognitives indépendamment de leur position dominante ou dominée (contrairement à l'acception marxiste⁴², par exemple). La réflexion sur les enjeux idéologiques en traductologie ne date pas d'hier : dès 1973, Henri Meschonnic propose, dans *Pour la poétique II : Épistémologie de l'écriture et poétique de la traduction*, une « théorie de la traduction des textes [qui] se situe dans le travail, fondamental pour l'épistémologie, sur les rapports entre pratique empirique et pratique théorique, écriture et idéologie⁴³ ».

Il aura néanmoins fallu attendre près de 30 ans pour que paraisse un premier ouvrage entièrement consacré à ce sujet, soit l'anthologie *Rethinking Translation : Discourse, Subjectivity*,

³⁸ Certaines idées et références présentées dans cette section ont été abordées dans de précédents écrits (*Les contraintes idéologiques de/dans la traduction du genre policier*; *L'Une est l'Autre : l'identité genrée à travers la traduction*).

³⁹ Rainier Grutman, « Le virage social dans les études sur la traduction : une rupture sur fond de continuité », p. 1.

⁴⁰ Marianne Lederer, « Préface », p. 11 ; Jeremy Munday, *Style and Ideology in Translation : Latin American Writing in English*, p. 44 ; François Rastier, « Préface », p. 8.

⁴¹ Julie Levasseur, « Les contraintes idéologiques de/dans la traduction du genre policier », p. 2.

⁴² La théorie marxiste tend à associer l'idéologie au « voile de la société bourgeoise » et aux « pensées de la classe dominante [qui] sont à toutes les époques, les pensées dominantes », comme l'explique Nicole Laurin-Frenette dans son survol des réflexions de Karl Marx à ce sujet (*Contre les théories de l'idéologie*, p. 7 et *passim*).

⁴³ Henri Meschonnic, *Pour la poétique II : Épistémologie de l'écriture et poétique de la traduction*, p. 307.

Ideology (1992) dirigée par Lawrence Venuti. L’auteur y aborde la nature à la fois politique et culturelle de la traduction, en raison de son rôle dans la production ou la contestation – d’une aire ethnolinguistique à une autre – d’identités qu’imprègnent une ou plusieurs idéologies⁴⁴. La même année, André Lefevere publie *Translation, Rewriting, and the Manipulation of Literary Fame*. Il y avance que les considérations relevant de l’idéologie ou de la poétique priment généralement sur les enjeux linguistiques, et ce, aux différentes étapes de la traduction⁴⁵, plaçant du même coup les enjeux idéologiques et poétiques sur un pied d’égalité. María Calzada-Pérez revient sur la décennie qui a suivi la parution des ouvrages de Venuti et Lefevere dans *Apropos of Ideology : Translation Studies on Ideology – Ideologies in Translation Studies* (2003). Adoptant la prémisse de l’analyse critique du discours selon laquelle les énonciations langagières sont teintées d’idéologie et reconnaissant que les pratiques traductives en font partie, l’auteurice affirme que « [t]his undoubtedly means that translation itself is always a site of ideological encounters⁴⁶ ». Cette compréhension des phénomènes traductifs se retrouve chez plusieurs traductologues contemporain·e·s⁴⁷ incluant Venuti, qui les décrit comme empreints de rapports de force⁴⁸ dans *The Scandals of Translation* (1998).

Selon le sémioticien Teun A. van Dijk, les processus d’acquisition, d’expression, de reproduction et de légitimation des idéologies s’appuient le plus souvent sur des discours parlés ou écrits, sans toutefois s’y limiter⁴⁹. Dans *Gender and Ideology in Translation : Do Women and Men Translate Differently?* (2007), Vanessa Leonardi prend l’exemple du sexisme langagier pour illustrer l’imbrication de la langue, du pouvoir et de l’idéologie dans l’optique qu’une meilleure

⁴⁴ Lawrence Venuti, « Introduction », p. 9.

⁴⁵ André Lefevere, *Translation, Rewriting, and the Manipulation of Literary Fame*, p. 39.

⁴⁶ « cela signifie sans aucun doute que la traduction elle-même est toujours un lieu de rencontres idéologiques » ; María Calzada-Pérez, « Introduction », p. 2.

⁴⁷ Voir, entre autres, Cecilia Alvstad et Isis Herrero López, « An Introduction », p. 10 ; Simona Bertacco, « The Canadian Feminists’ Translation Project : Between Feminism and Postcolonialism », p. 233 ; Ana Cabrejas, « Re-Translation of Highly-Sexed Texts. One Case Study : The New Testament and Psalms », p. 451 ; Olga Castro Vázquez, « Non-Sexist Translation and/in Social Change : Gender Issues in Translation », p. 107 ; Astrid Guillaume, « Introduction », p. 17 et *passim* ; Kaisa Koskinen, *Beyond Ambivalence : Postmodernity and the Ethics of Translation*, p. 108-109 et *passim* ; Vanessa Leonardi, *Gender and Ideology in Translation : Do Women and Men Translate Differently? A Contrastive Analysis from Italian into English*, p. 37 et *passim* ; Tutun Mukherjee, « Gender, Historiography and Translation », p. 137 ; Jeremy Munday, *Style and Ideology in Translation*, p. 43 et *passim* ; Sherry Simon, *Gender in Translation*, p. 7, 134 ; William J. Spurlin, « Queering Translation : Rethinking Gender and Sexual Politics in the Spaces Between Languages and Cultures », p. 175-176 ; Maria Tymoczko, « Ideology and the Position of the Translator », p. 200 et *passim*.

⁴⁸ Lawrence Venuti, *The Scandals of Translation : Towards an Ethics of Difference*, p. 10.

⁴⁹ Teun A. van Dijk, « Ideology and Discourse Analysis », p. 115, 138.

compréhension de cette triade éclaire les processus langagiers à l'œuvre dans la hiérarchisation et la subordination de certains groupes de personnes⁵⁰. La plupart des langues européennes, notamment le français et l'anglais en ce qui me concerne ici, sont en effet marquées par un androcentrisme dont *le masculin l'emporte sur le féminin* et l'emploi du pronom *il/he* comme générique n'incarnent que la pointe de l'iceberg. Outre les règles des grammairiens qui invisibilisent les femmes⁵¹, le lexique tend à véhiculer des représentations dépréciatives de cette moitié de la population. La linguiste Maïke Engelhardt souligne qu'en anglais, des connotations favorables sont habituellement associées aux formes masculines des mots, alors que leurs équivalents féminins (*master/mistress* et *bachelor/spinster*, notamment) font l'objet d'une sexualisation ou d'une péjoration⁵². Le *Dictionnaire critique du sexisme linguistique* (2017) dirigé par Suzanne Zaccour et Michaël Lessard pose le même constat en ce qui a trait au français. Ainsi, Leonardi définit l'androcentrisme langagier comme un postulat idéologique qui assoit la subordination des femmes et de leur rôle social⁵³, limitant les possibilités qui s'offrent à elles dans les textes et dans la vie.

En ce sens, comme le résume Rahul K. Gairola dans « A Manifesto for Postcolonial Queer Translation Studies » (2017), les langues et par conséquent les traductions portent en elles-mêmes les fondements culturels implicites du genre et des rapports sociaux qui en découlent⁵⁴. Il en résulte qu'aucune écriture ni aucune traduction n'est neutre⁵⁵, quand bien même elle ne reflèterait que le parti pris du statu quo – lequel, par définition, se fonde dans le discours normal(isé) ambiant et se remarque peu⁵⁶. Dans le cas qui m'intéresse, le genre lui-même peut être considéré comme une

⁵⁰ Vanessa Leonardi, *Gender and Ideology in Translation*, p. 19.

⁵¹ Voir, entre autres, Maïke Engelhardt, « Generic Pronouns in English : Rules vs. Ideologies » ; Suzanne Zaccour et Michaël Lessard, *Dictionnaire critique du sexisme linguistique*; Marina Yaguello, *Les mots et les femmes : essai d'approche sociolinguistique de la condition féminine*.

⁵² Maïke Engelhardt, « Generic Pronouns in English », p. 170.

⁵³ Vanessa Leonardi, *Gender and Ideology in Translation*, p. 49.

⁵⁴ Rahul K. Gairola, « A Manifesto for Postcolonial Queer Translation Studies », p. 70.

⁵⁵ Voir Claudia V. Angelelli et Brian James Baer, « Introduction », p. 3 ; Siobhan Brownlie, « Committed Approaches and Activism », p. 45 ; Edwin Gentzler, *Translation and Identity in the Americas : New Directions in Translation Theory*, p. 3 ; Astrid Guillaume, « Introduction », p. 17 ; Vanessa Leonardi, *Gender and Ideology in Translation*, p. 51 ; Susanne de Lotbinière-Harwood, *Re-belle et infidèle / The Body Bilingual*, p. 12 ; Sergey Tyulenev, *Translation and Society : An Introduction*, p. 142 ; Michaela Wolf, « The Sociology of Translation and its "Activist Turn" », p. 132 ; Michaela Wolf, « Translating and Interpreting as a Social Practice – Introspection into a New Field », p. 9.

⁵⁶ Deirdre Burton, « Through Glass Darkly : Through Dark Glasses. On Stylistics and Political Commitment », dans Jean Jacques Weber (dir.), *The Stylistics Reader : From Roman Jakobson to the Present*, Londres, Arnold, 1996, p. 225. Citée par Lina Fisher, « Theory and Practice of Feminist Translation in the 21st Century », p. 76.

« idéologie qui ne se connaît pas elle-même⁵⁷ », pour reprendre les mots de Meschonnic. L'introduction de Michelle Lazar à l'ouvrage collectif *Feminist Critical Discourse Analysis* (2005) propose la synthèse suivante :

Based upon sexual difference, the gender structure imposes a social dichotomy of labour and human traits for women and men, the substance of which varies according to time and place. [...] Gender ideology is hegemonic in that it often does not appear as domination at all; instead it seems largely consensual and acceptable to most in a community.⁵⁸

Le concept d'*hégémonie* théorisé par le philosophe marxiste Antonio Gramsci est également repris par Tyulenev et Calzada-Pérez dans leurs écrits respectifs.

Ce phénomène par lequel des idéologies concurrentes s'affrontent et se disputent le contrôle de toutes les sphères de la société⁵⁹ s'appuie selon Gramsci sur le « consentement actif⁶⁰ » des opprimé·e·s, qui intériorisent à travers leur socialisation certaines normes et conventions imposées par les groupes dominants⁶¹. La problématique se situe donc au-delà des perceptions ou énonciations individuelles ; pour citer la philosophe et pionnière de la théorie du positionnement Sandra G. Harding, le sexisme et l'androcentrisme résultent de l'institutionnalisation de l'oppression des femmes sur la base d'idéologies infériorisantes à leur égard⁶². Les normes sociales et culturelles se traduisent en normes littéraires et traductologiques par ce que Lefevere appelle un « double control factor⁶³ ». Un premier mécanisme, interne au système littéraire, s'appuie sur les professionnel·le·s de la critique, de l'enseignement, de la traduction, etc. qui censurent ou réécrivent les textes en fonction des idéaux littéraires et sociaux en vigueur⁶⁴. Ceux-ci sont établis par un mécanisme externe de patronage de la part de personnes, groupes ou institutions cherchant

⁵⁷ Henri Meschonnic, *Pour la poétique II*, p. 308.

⁵⁸ « Basée sur la différence sexuelle, la structure des genres impose une dichotomie sociale du travail et des traits humains pour les femmes et les hommes, dont la substance varie en fonction du temps et du lieu. [...] L'idéologie du genre est hégémonique en ce sens qu'elle n'apparaît souvent pas du tout comme une domination; au contraire, elle semble largement consensuelle et acceptable pour la plupart des membres d'une communauté » ; Michelle Lazar, « Politicizing Gender in Discourse : Feminist Critical Discourse Analysis as Political Perspective and Praxis », p. 7.

⁵⁹ Antonio Gramsci, *Textes*, p. 164.

⁶⁰ Antonio Gramsci, *Textes*, p. 123.

⁶¹ Pour une explication plus détaillée de l'acquisition des idéologies – dominantes ou marginales – au niveau cognitif, voir Teun A. Van Dijk, « Ideology and Discourse Analysis ».

⁶² Sandra G. Harding, « The Logic of a Standpoint », p. 18.

⁶³ « double facteur de contrôle » ; André Lefevere, *Translation, Rewriting, and the Manipulation of Literary Fame*, p. 14.

⁶⁴ André Lefevere, *Translation, Rewriting, and the Manipulation of Literary Fame*, p. 14.

à accorder le système littéraire avec leurs propres idées et valeurs, par le biais des professionnel·le·s⁶⁵. Si les patron·ne·s occupent généralement une position dominante, Lefevere mentionne aussi l'influence de « different “interpretive communities”⁶⁶ » à l'autorité moindre.

L'influence de ces contraintes sur les transformations entre T.S. et T.C. a été largement étudiée par Gideon Toury⁶⁷ et les traductologues qui ont adopté son approche descriptive, mais également par des théoriciennes du « virage social » telles que Denise Merkle, Reine Meylaerts et Gisèle Sapiro dans leurs contributions⁶⁸ à l'ouvrage *Beyond Descriptive Translation Studies : Investigations in Homage to Gideon Toury* (2008). Ces dernières réorientent le modèle tourien pour étudier le rapport aux normes des acteur·trice·s – les traducteur·trice·s – en tant qu'individu·e·s plutôt que la dimension purement collective et structurelle de ces contraintes socioculturelles qui dictent les modes de pensée et comportements appropriés en fonction de différents publics et situations⁶⁹, ainsi que l'explique Meylaerts. Selon Yves Gambier, la subjectivité du sujet traduisant joue en effet un rôle important dans le processus, puisque les normes sont rarement explicites et consistent souvent en une projection des attentes de l'éditeur·trice ou du public à partir de sa propre idéologie⁷⁰. Il faut par ailleurs souligner que l'existence de normes et conventions (ou l'impression de leur existence) n'a pas à être synonyme d'un mécanicisme, d'un déterminisme strict⁷¹.

1.2. Position(nement) et agentivité

En effet, les traducteur·trice·s ne se conforment pas systématiquement à toutes les contraintes qu'elles reçoivent ou perçoivent. D'une part, Toury affirme que les normes sont

⁶⁵ André Lefevere, *Translation, Rewriting, and the Manipulation of Literary Fame*, p. 15-16.

⁶⁶ « différentes “communautés interprétatives” » ; André Lefevere, *Translation, Rewriting, and the Manipulation of Literary Fame*, p. 8.

⁶⁷ Voir Gideon Toury, « The Nature and Role of Norms in Translation ».

⁶⁸ Denise Merkle, « Translation Constraints and the “Sociological Turn” in Literary Translation Studies » ; Reine Meylaerts, « Translators and (Their) Norms : Towards a Sociological Construction of the Individual » ; Gisèle Sapiro, « Normes de traduction et contraintes sociales ».

⁶⁹ Reine Meylaerts, « Translators and (Their) Norms », p. 91.

⁷⁰ Yves Gambier, « Les censures dans la traduction audiovisuelle », *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, vol. 4, n° 2, 2^e semestre 2002, p. 216. Cité par Sathya Rao, « Translating Sexuality : The Translation Industry and Adult Websites », s.p.

⁷¹ Voir, entre autres, Anne Mette Hjort, « Translation and the Consequences of Scepticism », p. 43 ; Jeremy Munday, *Style and Ideology in Translation*, p. 46 ; Sherry Simon, *Gender in Translation*, p. 5 ; Teun A. van Dijk, « Ideology and Discourse Analysis », p. 124.

instables et changeantes par nature, changements influencés notamment par les praticien·ne·s⁷². D'autre part, elles ne sont pas homogènes : différentes normes aux adeptes et aux statuts variés peuvent coexister dans une même société à une époque donnée⁷³. Dans « Normes de traduction et contraintes sociales » (2008), Sapiro met à profit le cadre théorique de la sociologie de la littérature pour démontrer l'influence de « la position sociale du texte et [de] la position sociale des importateur·trice·s » sur les stratégies traductives, rappelant au passage que « [l]es normes et pratiques de traduction sont également liées à l'habitus du traducteur [*sic*] qui renvoie, par-delà l'habitus professionnel, aux conditions d'acquisition de la compétence linguistique et au rapport à la culture-source⁷⁴ ».

Le traduire se présente donc comme inséparable de la position et du positionnement de ses agent·e·s. Suivant des théoriciennes féministes comme Donna Haraway, Sandra G. Harding, Nancy C. M. Hartsock, Susan Hekman et Alison Wylie⁷⁵, j'emploie le terme *position* pour renvoyer aux connaissances situées décrites par Haraway dans un article fondateur paru en 1988. L'autrice y définit tout point de vue comme socialement marqué – que l'on en ait conscience ou non – et défend une conception de l'objectivité axée non pas sur la transcendance d'un sujet surplombant, mais sur la reconnaissance de son ancrage spécifique⁷⁶. Dans « Why Standpoint Matters » (2004), Wylie décortique l'idée en ces termes :

What counts as a “social location” is structurally defined. What individuals experience and understand is shaped by their location in a hierarchically structured system of power relations : by the material conditions of their lives, by the relations of production and reproduction that structure their social interactions, and by the conceptual resources they have to represent and interpret these relations.⁷⁷

⁷² Gideon Toury, « The Nature and Role of Norms in Translation », p. 174.

⁷³ Gideon Toury, « The Nature and Role of Norms in Translation », p. 175.

⁷⁴ Gisèle Sapiro, « Normes de traduction et contraintes sociales », p. 204-205.

⁷⁵ Voir Nancy C. M. Hartsock, « The Feminist Standpoint : Developing the Ground for a Specifically Feminist Historical Materialism » ; Donna Haraway, « Situated Knowledges : The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective » ; Susan Hekman, « Truth and Method : Feminist Standpoint Theory Revisited » ; Sandra G. Harding, « Introduction : Standpoint Theory as a Site of Political, Philosophic, and Scientific Debate » ; Sandra G. Harding, « The Logic of a Standpoint » ; Alison Wylie, « Why Standpoint Matters ».

⁷⁶ Donna Haraway, « Situated Knowledges », p. 583.

⁷⁷ « Ce qui constitue un “lieu social” est structurellement défini. Ce que les individu·e·s vivent et comprennent est façonné par leur localisation dans un système hiérarchisé de rapports de pouvoir : par les conditions matérielles de leur vie, par les rapports de production et de reproduction qui structurent leurs interactions sociales, et par les ressources conceptuelles dont elles disposent pour représenter et interpréter ces rapports. » ; Alison Wylie, « Why Standpoint Matters », p. 343.

Ces réflexions ont été formulées à propos de la philosophie et de l'histoire des sciences, mais le même raisonnement s'applique à la traduction. En effet, si la hiérarchisation sociale influence ce qu'un individu peut comprendre et interpréter, et si tout acte traductif requiert d'abord un acte de lecture et d'interprétation⁷⁸, il en résulte que l'interprétation du T.S. par le ou la traducteur·trice est (au moins en partie) liée à sa position par rapport aux groupes et comportements dominants.

Le terme *positionnement*, quant à lui, implique un processus délibéré. Quelques années avant Haraway, la sociologue Danielle Juteau-Lee fait valoir que l'adoption des visions partielles et partiales des minoritaires⁷⁹ suppose une réflexion théorique focalisant sur l'oppression vécue par ces personnes, sur ce qui cause et caractérise leur condition matérielle et symbolique défavorisée autant que ce qui en résulte, afin de potentiellement déstabiliser les pouvoirs établis⁸⁰. En ce sens, les visions des minoritaires possèdent un avantage épistémique et interprétatif sur les points de vue dominants. Les théories du positionnement, malgré leurs débats internes, s'entendent sur le fait que ce privilège associé aux visions des minoritaires ne va pas de soi. Dans son article « The Feminist Standpoint : Developing the Ground for a Specifically Feminist Historical Materialism » (1983), Hartsock avance qu'un positionnement

is achieved rather than obvious, a mediated rather than immediate understanding. Because the ruling group controls the means of mental as well as physical production, the production of ideals as well as goods, the standpoint of the oppressed represents an achievement both of science (analysis) and of political struggle⁸¹.

Harding reprend l'argument en introduction de l'anthologie *Feminist Standpoint Theory Reader* (2004) et précise que le positionnement (*standpoint*) se distingue du point de vue (*viewpoint*) en ce qu'il permet d'aller au-delà de la perception induite par la position du sujet⁸². Cela signifie que

⁷⁸ Voir, entre autres, David J. Eshelman, « Feminist Translation as Interpretation ».

⁷⁹ « *Partielles*, elles reconnaissent qu'il existe des limites à notre connaissance objective [...]. *Partielles*, elles rejettent l'explication unique et singulière de l'ensemble social [...]. *Partiales*, elles reconnaissent l'existence d'un lien entre les représentations des individus et leur place au sein des rapports sociaux [...]. *Partiales*, elles refusent toute prétention à la neutralité. » (Danielle Juteau-Lee, « Visions partielles, visions partiales : visions des minoritaires en sociologies », p. 36-37.)

⁸⁰ Danielle Juteau-Lee, « Visions partielles, visions partiales », p. 37.

⁸¹ « est réalisé plutôt qu'évident, une compréhension médiatisée plutôt qu'immédiate. Puisque le groupe dominant contrôle les moyens de production mentale autant que physique, la production d'idéaux autant que de biens, le positionnement des opprimé·e·s représente un accomplissement à la fois scientifique (analytique) et de lutte politique » ; Nancy C. M. Hartsock, « The Feminist Standpoint », p. 39.

⁸² Sandra G. Harding, « Introduction », p. 8.

les traducteur·trice·s, aidé·e·s ou non par leur ancrage initial sur l'échelle du pouvoir, ont la possibilité de développer un positionnement qui s'inscrit en faux contre les visions hégémoniques.

Les théories du positionnement et de la connaissance située se retrouvent – étonnamment vu leur pertinence – assez peu convoquées dans le domaine de la traductologie féministe. Sur la centaine d'articles et ouvrages consultés, seuls les travaux de Françoise Massardier-Kenney, Emek Ergun, Olga Castro, Eleonora Federici et Vita Fortunati y font directement référence pour désigner, dans les mots des deux dernières, « an acknowledgement of the “partial” perspective of each writer, a perspective connected to her geo-political, racial and class position⁸³ ». Ce qui n'est pas mentionné, c'est qu'à partir de cette position le ou la traducteur·trice peut adopter un positionnement minoritaire pour des raisons morales et militantes en tant qu'agent·e de transformation de la société⁸⁴, comme l'explique Susanne de Lotbinière-Harwood dans son essai *Re-belle et infidèle : la traduction comme pratique de réécriture au féminin* (1991).

L'attention grandissante accordée au sujet traduisant par les traductologues⁸⁵ fait également ressortir son agentivité. L'interprétation du texte de départ, les choix de traduction conscients et inconscients⁸⁶ sont autant d'éléments sur lesquels les traducteur·trice·s possèdent une « transformative capacity⁸⁷ », pour reprendre l'expression du sociologue Anthony Giddens (1979). Selon le rapport qu'entretiennent les traducteur·trice·s avec les contraintes en vigueur et leurs

⁸³ « une reconnaissance de la perspective “partielle” de chaque écrivaine, une perspective liée à sa position géopolitique, raciale et de classe » ; Eleonora Federici et Vita Fortunati, « Introduction », p. 10. Voir aussi Françoise Massardier-Kenney, « Towards a Redefinition of Feminist Translation Practice », p. 63 ; Emek Ergun et Olga Castro, « Pedagogies of Feminist Translation : Rethinking Difference and Commonality across Borders », p. 97 ; Eleonora Federici, « Metaphors in Dialogue : Feminist Literary Critics, Translators and Writers », p. 364 ; Richa Nagar *et al.*, « A Cross-Disciplinary Roundtable on the Feminist Politics of Translation », p. 131.

⁸⁴ Susanne de Lotbinière-Harwood, *Re-belle et infidèle / The Body Bilingual*, p. 168.

⁸⁵ Voir, entre autres, Claudia V. Angelelli, « The Sociological Turn in Translation and Interpreting Studies », p. 125 *et passim* ; Claudia V. Angelelli et Brian James Baer, « Introduction », p. 3 ; Luise von Flotow, « Tracing the Context of Translation : The Example of Gender », p. 51 ; Jean-Marc Gouanvic, « Ethos, éthique et traduction : vers une communauté de destin dans les cultures », p. 35 ; Reine Meylaerts, « Translators and (Their) Norms », p. 94 *et passim* ; Anthony Pym, « Introduction : The Return to Ethics in Translation Studies », p. 137 ; Maria Tymoczko, « Translation, Ideology, and Creativity », p. 183 *et passim* ; Sergey Tyulenev, « Agency and Role », p. 25 *et passim* ; Michaela Wolf, « The Sociology of Translation and its “Activist Turn” », p. 132 ; Michaela Wolf, « Translating and Interpreting as a Social Practice », p. 10.

⁸⁶ Pour une classification détaillée des choix stratégiques des traducteur·trice·s, « des plus conscients aux moins conscients », voir Jerzy Brzozowski, « Le problème des stratégies du traduire », p. 771-772. En ce qui a trait spécifiquement à l'idéologie, voir Kaisa Koskinen, *Beyond Ambivalence*, p. 14 ; Vanessa Leonardi, *Gender and Ideology in Translation*, p. 50 *et passim* ; Ian Mason, « Discourse, Ideology, and Translation », p. 24 ; Jeremy Munday, *Style and Ideology in Translation*, p. 13 *et passim* ; Lawrence Venuti, « Introduction », p. 11.

⁸⁷ « capacité transformatrice » ; Anthony Giddens, *Central Problems in Social Theory : Action, Structure, and Contradiction in Social Analysis*, p. 93.

propres idéologies, les variations du T.S. au T.C. peuvent s'inscrire dans la reproduction du *statu quo* ou, à l'inverse, contribuer au changement social⁸⁸. Parmi les stratégies possibles, celles qui peuvent laisser des traces d'idéologie au sein du texte traduit sont nombreuses : l'organisation du texte, la syntaxe et les structures stylistiques⁸⁹ ; le point de vue narratif⁹⁰ ; la ponctuation, les omissions, les ajouts et les contresens (*mistranslations*)⁹¹ ; les choix lexicaux⁹² ; l'adresse au lecteur et/ou à la lectrice⁹³ ; les choix et les changements de sujet⁹⁴ ; l'exactitude ou l'indétermination des descriptions⁹⁵ ; l'implicite⁹⁶... Notons que les trois derniers éléments ont été repérés par Van Dijk dans les textes et discours monolingues, mais qu'ils sont également observables dans les traductions. Comme je l'ai écrit ailleurs, l'emploi différencié de ces stratégies entre les textes source et cible permet aux traducteur·trice·s d'amplifier ou de neutraliser les valeurs et croyances qui les sous-tendent, et ce, qu'elles y souscrivent personnellement ou non⁹⁷.

Cela se remarque particulièrement dans le cas des idéologies liées à l'identité ou aux pratiques sexuelles. En introduction de l'ouvrage collectif *Gender and Translation : Understanding Agents in Transnational Reception* (2018), Cecilia Alvstad et Isis Herrero López soulignent que

[h]omosexuality, prostitution, even close relationships, as well as typical tasks associated with gender roles [...] can be depicted or interpreted in completely different ways in different cultures and historical moments, and have often been subject to change or even erasure in translation⁹⁸.

⁸⁸ Voir, entre autres, André Lefevere, « Translation : Its Genealogy in the West », p. 27 ; Sergey Tyulenev, *Translation and Society*, p. 142 ; Teun A. van Dijk, « Ideology and Discourse Analysis », p. 117 ; Lawrence Venuti, *The Scandals of Translation*, p. 68.

⁸⁹ Ian Mason, « Discourse, Ideology, and Translation », p. 24 ; Jeremy Munday, *Style and Ideology in Translation*, p. 45.

⁹⁰ Jeremy Munday, *Style and Ideology in Translation*, p. 47.

⁹¹ Vanessa Leonardi, *Gender and Ideology in Translation*, p. 127-129.

⁹² Vanessa Leonardi, *Gender and Ideology in Translation*, p. 61 ; Ian Mason, « Discourse, Ideology, and Translation », p. 24 ; Munday, *Style and Ideology in Translation*, p. 45.

⁹³ Susanne de Lotbinière-Harwood, *Re-belle et infidèle / The Body Bilingual*, p. 57.

⁹⁴ « niveau de spécificité ou de précision dans la description d'une action ou d'un·e acteur·trice » ; Teun A. van Dijk, « Ideology and Discourse Analysis », p. 123.

⁹⁵ Teun A. van Dijk, « Ideology and Discourse Analysis », p. 123.

⁹⁶ Teun A. van Dijk, « Ideology and Discourse Analysis », p. 123.

⁹⁷ Julie Levasseur, *Les contraintes idéologiques de/dans la traduction du genre policier*, p. 6.

⁹⁸ « [l]'homosexualité, la prostitution, même les relations intimes ainsi que les tâches typiquement associées aux rôles de genre [...] peuvent être dépeintes ou interprétées de manière complètement différente selon les cultures et les époques, et ont souvent fait l'objet de modifications voire d'effacements en traduction » ; Cecilia Alvstad et Isis Herrero López, « An Introduction », p. 5-6.

José Santaemilia abonde dans le même sens dans son introduction à *Gender, Sex, and Translation : The Manipulation of Identities* (2005) : il considère la traduction comme un espace de (dé)valorisation ou (in)visibilisation des identités et, de ce fait, propice à leur création, leur transformation et leur consolidation⁹⁹. La traduction peut donc servir des fins oppressives autant que militantes, cristallisant ou sapant les interprétations qui ont été dotées de préséance sur les autres¹⁰⁰, pour reprendre les deux pôles étudiés par Ben Van Wyke dans sa contribution à *Handbook of Translation Studies* (2010). Dans le cas de la traduction comme résistance, selon Van Wyke, les idéologies derrière les discours en apparence objectifs autant que les injustices dont la langue se fait la source ou le véhicule doivent être dévoilées et combattues par l'éthique du sujet traduisant¹⁰¹. L'accent sur cette soi-disant neutralité, liée au point de vue dominant, et l'importance d'un engagement contre-hégémonique rappelle les théories féministes du positionnement ou encore l'appel à la traduction comme « une intervention dans des luttes de pouvoir¹⁰² » que Barbara Godard recèle chez la critique littéraire féministe et théoricienne du postcolonialisme Gayatri C. Spivak. Cette dernière associe la langue à l'agentivité au féminin¹⁰³. De fait, les traducteur·trice·s féministes¹⁰⁴ profitent du « power of translation to make a difference¹⁰⁵ », pour emprunter l'expression de Kaisa Koskinen dans *Beyond Ambivalence : Postmodernity and the Ethics of Translation* (2000), et mettent leur idéologie au profit d'une communauté spécifique¹⁰⁶, comme le démontre Calzada-Pérez dans son ouvrage précédemment cité.

Une telle intervention idéologique entraîne parfois une certaine méfiance, à laquelle David J. Eshelman réplique qu'un cadre interprétatif explicite n'empêche pas une traduction rigoureuse. Dans « Feminist Translation as Interpretation » (2007), il argumente au contraire qu'il est parfois préférable que le ou la traducteur·trice se réfère à une grille de lecture comme celles offertes par

⁹⁹ José Santaemilia, *Gender, Sex, and Translation : The Manipulation of Identities*, p. 6.

¹⁰⁰ Ben Van Wyke, « Ethics and Translation », p. 114.

¹⁰¹ Ben Van Wyke, « Ethics and Translation », p. 114.

¹⁰² Barbara Godard, L'éthique du traduire : Antoine Berman et le « virage éthique » en traduction », p. 77.

¹⁰³ Gayatri Chakravorty Spivak, « The Politics of Translation », p. 397.

¹⁰⁴ Contrairement à la majorité des ouvrages et articles consultés qui présentent la traduction/traductologie féministe comme étant uniquement pratiquée par des femmes en employant systématiquement le féminin grammatical, j'opte dans ces pages pour un accord inclusif en raison : 1) du travail des quelques hommes qui ont traduit des œuvres féministes en se revendiquant du même mouvement, notamment Howard Scott (dont le mémoire de maîtrise déposé en 1984 s'intitulait *Louky Bersianik's L'Euguélonne. Problems of Translating the Critique of Language in New Quebec Feminist Writing*) et du double standard dont je ferais preuve en les invisibilisant sous prétexte qu'ils ne sont pas assez nombreux dans ce domaine; 2) de l'espoir d'en encourager d'autres à adopter un tel positionnement.

¹⁰⁵ « pouvoir de la traduction de changer les choses » ; Kaisa Koskinen, *Beyond Ambivalence*, p. 55.

¹⁰⁶ María Calzada-Pérez, « Introduction », p. 5.

les approches féministes ou axées sur le genre pour éviter l'insinuation de cadres interprétatifs non souhaités et non souhaitables vis-à-vis du texte, notamment lorsque la visée de ce dernier est explicitement féministe¹⁰⁷. Les traducteur·trice·s qui adoptent un positionnement féministe cherchent à reconnaître et à préserver les nuances des discours résistants en même temps (et parce) qu'elles évitent les logiques oppressives¹⁰⁸ ; elles figurent ainsi parmi les principaux exemples de traduction militante donnés par Siobhan Brownlie dans « Committed Approaches and Activism » (2010). Leur objectif s'actualise sous de multiples formes, sur lesquelles je reviendrai plus en détail dans la dernière partie de cet essai. Pour l'heure, il faut savoir que les approches féministes de la traduction ont fait leur apparition en tant que telles¹⁰⁹ dans la seconde moitié du XX^e siècle par le biais d'un « group of Canadian translators [...] engaged in the production of a series of assertive, interventionist, deliberately feminist translations¹¹⁰ », comme le résume Santaemilia dans « Feminists Translating : On Women, Theory and Practice » (2011). Cette pratique naît d'un contexte spécifique, soit le Québec – et les féminismes – des années 70 et 80. Dans un article fondateur intitulé « Feminist Translation : Contexts, Practices and Theories » (1991), Luise von Flotow observe que le développement de la traduction féministe répond d'abord au besoin de traduire l'« écriture au féminin » d'autrices qui critiquent, déconstruisent et remplacent les conventions langagières patriarcales¹¹¹. Face aux discours hégémoniques qui inscrivent la subordination des femmes jusque dans la langue et à leur influence idéologique sur le processus traductif, les traducteur·trice·s *au féminin* élaborent une résistance scripturale marquée par l'innovation formelle et un positionnement féministe assumé.

¹⁰⁷ David J. Eshelman, « Feminist Translation », p. 16.

¹⁰⁸ Siobhan Brownlie, « Committed Approaches and Activism », p. 45.

¹⁰⁹ Castro et Ergun précisent à juste titre que « theories and practices of feminist translation had emerged long before and in other geographies, even if they were not self-proclaimed » (« les théories et les pratiques de la traduction féministe étaient apparues bien avant et dans d'autres lieux géographiques, même si elles n'étaient pas autoproclamées » ; « Translation and Feminism », p. 126.).

¹¹⁰ « groupe de traducteur·trice·s canadien·ne·s [...] engagé·e·s dans la production d'une série de traductions affirmées, interventionnistes et délibérément féministes » ; José Santaemilia, « Feminists Translating : On Women, Theory and Practice », p. 57.

¹¹¹ Luise von Flotow, « Feminist Translation : Contexts, Practices and Theories », p. 71.

2. Étude de cas : le recueil *Difficult Women*¹¹²

2.1. Mise en contexte

Les écritures au féminin qui caractérisent la deuxième vague féministe¹¹³ de même que leurs traductions relèvent d'une littérature ouvertement engagée, marquée par ce que la critique et traductrice Barbara Godard décrit comme un passage de la « subordination » à l'« affirmation » tout en contestant « un ordre reposant sur l'indifférence sexuelle¹¹⁴ ». L'évolution de ce courant a donné lieu, à la fin du XX^e siècle, à de « nouveaux rapports des femmes au féminisme et à la “chose littéraire”¹¹⁵ » ainsi que le remarque Lori Saint-Martin. Cette dernière propose le terme *métaféministe* pour rendre compte des pratiques qui « émergent » de l'écriture féministe radicale tout en « la prolonge[a]nt¹¹⁶ ». Le concept a été repris par plusieurs chercheur·euse·s pour étudier des romans ou des essais parus pour la plupart entre 1985 et 2010¹¹⁷ ; il témoigne d'un « élan de création au féminin¹¹⁸ » qui participe aux réflexions et discours féministes sans s'y identifier explicitement, pour paraphraser la synthèse qu'en offre Marine Gheno dans sa thèse de doctorat sur les femmes de lettres scandaleuses. Si le métaféminisme a d'abord été théorisé et observé dans des œuvres québécoises, le tournant des années 2000 a donné lieu à son extrapolation vers les littératures française et francophones migrantes. Il aura fallu attendre vingt ans encore avant que le concept soit appliqué à la fiction anglophone, dans l'ouvrage à paraître *Cautiously Hopeful : Metafeminist Practices in Canada* de Marie Carrière.

¹¹² Une partie de l'analyse que je présente dans cette section a déjà fait l'objet d'une communication lors d'un colloque (*Désir, agentivité et “bad feminism” dans Difficult Women de Roxane Gay*).

¹¹³ Pour une description historique des « vagues » féministes, voir, entre autres, Dominique Fougeyrollas-Schwebel, « Mouvements féministes ». Il serait sans doute plus juste, cependant, d'aborder l'évolution des féminismes en termes de « courants » (cf. Louise Toupin, « Les courants de pensée féministe »).

¹¹⁴ Barbara Godard, « Theorizing Feminist Discourse / Translation », p. 46.

¹¹⁵ Lori Saint-Martin, « Le métaféminisme », p. 79.

¹¹⁶ Lori Saint-Martin, « Le métaféminisme », p. 81.

¹¹⁷ Voir Isabelle Boisclair et Catherine Dussault Frenette, « Mosaïque : l'écriture des femmes au Québec (1980-2010) » ; Marie Carrière, « Du métaféminisme et des histoires au féminin » ; Marie Carrière, « L'écriture planétaire de Nicole Brossard » ; Karine Castonguay, « Métarécit(s) et métaféminisme dans “La maison étrangère” d'Élise Turcotte » ; Catherine D'Anjou, « Chick lit : l'ironie comme prise de parole métaféministe » ; Marine Gheno, « Dystopie au féminin chez Nelly Arcan : lecture métaféministe » ; Marine Gheno, *Femmes scandaleuses : le pouvoir transformatif de la transgression chez Virginie Despentes, Nelly Arcan et aurélia aurita* ; Vincent Landry, « Virginie Despentes et l'autofiction théorique : étude de King Kong théorie » ; Denisa-Adriana Oprea, *Une poétique du personnage dans cinq romans québécois contemporains au féminin (1980-2000). Métaféminisme et postmoderne* ; Lori Saint-Martin, « Le métaféminisme » ; Lori Saint-Martin, « Suzanne Jacob, à l'ombre des jeunes femmes en fuite » ; Lori Saint-Martin, « Writing (Jumping) Off the Edge of the World : Metafeminism and New Women Writers of Quebec » ; Jean Soumahoro Zoh, « Calixte Beyala : du féminisme au métaféminisme ».

¹¹⁸ Marine Gheno, *Femmes scandaleuses*, p. 216.

Dans la présente section, l'outil de lecture que constitue le métaféminisme fournira un ancrage théorique pour esquisser les paramètres d'une autre approche ambivalente du féminisme en littérature (anglo-américaine, faut-il préciser), laquelle s'inscrit sous le signe d'un *bad* féminisme au sens popularisé par Roxane Gay dans son recueil d'essais cité en introduction. Le recueil de nouvelles *Difficult Women* de la même autrice me servira d'exemple pour étudier les similitudes et les spécificités de cette écriture par rapport à celles qui l'ont précédée. Considérant l'importance du travail interprétatif au sein du processus traductif (cf. *supra*, section 1.2), il s'agit alors de tester une grille d'analyse permettant de relever les principaux éléments qui devraient informer la traduction de tels textes.

2.2. *Forme et style*

La filiation du *bad* féminisme de *Difficult Women* avec les œuvres métaféministes se manifeste de prime abord sur le plan formel. Dans son article fondateur sur le sujet, Saint-Martin dresse le portrait suivant :

Quelles sont les caractéristiques de l'écriture métaféministe ? Au risque d'aplanir la diversité, on peut repérer certaines constantes. Il y est peu question du féminisme comme mouvement ou comme idéologie [...]. Finies les luttes collectives, finis les appels à la solidarité. Au contraire, l'expérience personnelle est omniprésente, la forme souvent plus ou moins traditionnelle, l'écriture relativement accessible (ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a plus de recherche formelle, mais que cette recherche s'est déplacée). En général, la quête d'une écriture spécifiquement féminine, d'un langage-femme, semble abandonnée.¹¹⁹

D'une manière similaire, le recueil à l'étude présente une énonciation « matter-of-fact », pragmatique et une syntaxe simple. Cette écriture dépouillée, cette lisibilité demeurent l'un des principaux traits métaféministes observés par les chercheur·euse·s¹²⁰ des trois dernières décennies. Comme les romans étudiés par Saint-Martin, *Difficult Women* fait partie de ces œuvres peu hermétiques et « davantage susceptibles de rejoindre un large public qu'aliéneraient des transformations radicales du langage¹²¹ ». Ce constat s'applique également dans les cas où l'autrice

¹¹⁹ Lori Saint-Martin, « Le métaféminisme », p. 84.

¹²⁰ Isabelle Boisclair et Catherine Dussault Frenette, « Mosaïque », p. 43 ; Catherine D'Anjou, « Chick lit », p. 14 ; Marine Gheno, « Dystopie au féminin chez Nelly Arcan », p. 123 ; Marine Gheno, *Femmes scandaleuses*, p. 156 ; Denisa-Adriana Oprea, *Une poétique du personnage*, p. 335 ; Lori Saint-Martin, « Writing (Jumping) Off the Edge of the World », p. 286 ; Lori Saint-Martin, « Trois romans métaféministes », p. 266 ; Jean Soumahoro Zoh, « Calixte Beyala », p. 197.

¹²¹ Lori Saint-Martin, « Trois romans métaféministes », p. 266.

choisit de s'éloigner des formulations « neutres », par exemple en employant des stratégies emphatiques telles que la répétition pour insister sur des éléments *bad* (auxquels je reviendrai) comme le consentement de la narratrice de « *Strange Gods* » à la violence humiliante de son amant : « I let him do that. I did. [...] I let him do much more. I did¹²². »

Les 24 nouvelles de *Difficult Women* sont donc rédigées dans un anglais standard, sans néologismes féministes¹²³ et adoptant à l'occasion un vocabulaire vulgaire (« fuck », « damn/goddamn », « ass », « cock », etc.). Dans son mémoire de maîtrise sur la prise de parole métaféministe, Catherine D'Anjou note que le langage grossier permet aux femmes – protagonistes et écrivaines – de se réapproprier un registre traditionnellement réservé aux hommes¹²⁴. Il convient de souligner que la plupart des termes mentionnés sont employés chez Gay dans un contexte sexuel. Dans le même ordre d'idées, sa mise en scène de nombreuses relations sexuelles désirées ou imposées correspond à la tendance métaféministe d'une « écriture de la sexualité [qui] fait place à une énonciation désentravée de tous les complexes¹²⁵ », comme le constatent Isabelle Boisclair et Catherine Dussault-Frenette dans « Mosaïque : l'écriture des femmes au Québec (1980-2010) » (2014).

Dans *Difficult Women*, ces scènes ont le potentiel de choquer non seulement par leur lexique, mais par la non-euphémisation des actions représentées et de ce qu'elles font ressentir aux protagonistes. La nouvelle « *Strange Gods* » offre un exemple de ces descriptions crues :

He threw me onto his bed, undressed me, and rolled me on my stomach. [...] As I lay with my face pressed into his coarse sheets he spread my thighs. He planted a sweaty hand against the back of my neck, holding me down, and he fucked me with his wine bottle, the expensive merlot splashing all over the place. He had seen it in a movie once, he said. He was opening me up, he said. I wondered if the wine stained my

¹²² « Je l'ai laissé faire cela. Vraiment. [...] Je l'ai laissé faire bien plus. Vraiment. » ; Roxane Gay, *Difficult Women*, p. 238-239. Dorénavant, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *DW* entre parenthèses dans le texte.

¹²³ Contrairement aux créations lexicales des autrices radicales étudiées par Flotow dans *Translation and Gender : Translating in the "Era of Feminism"* (1997). Par exemple, Flotow signale que Nicole Brossard est à l'origine de « l'amèr » (*la mère / la mer / l'amère*) et « nourriture » (*mourir / nourriture*) pour déconstruire les idées dominantes sur la maternité et la sollicitude féminine (p. 15-16), alors que Mary Daly a inventé « the-rapist » (*therapist / the rapist*), « bore-ocracy » (*to bore / bureaucracy*) et « totaled woman » (« the finished product of fashion-magazine designs » / « the way a car is after a crash ») pour subvertir avec humour les institutions qui contribuent à l'aliénation des femmes (p. 21).

¹²⁴ Catherine D'Anjou, « Chick lit », p. 67.

¹²⁵ Isabelle Boisclair et Catherine Dussault Frenette, « Mosaïque », p. 48.

womb. In that moment I felt wretched and low. It was a moment of such perfect honesty I came and he knew it¹²⁶. (*DW*, 238-239)

Dans cet extrait, la violence n'est plus quelque chose que les femmes subissent ni même qu'elles font subir ; cette opposition à l'origine, selon Saint-Martin, de la « Querelle des féministes et des métaféministes¹²⁷ » laisse place dans le cadre du *bad* féminisme à une tout autre vision : la violence est quelque chose que les femmes peuvent choisir ou, du moins, accepter. S'éloignant des écrits « plus sages¹²⁸ » analysés par Saint-Martin dans sa théorisation du métaféminisme, les nouvelles de Gay – au contraire décrites comme « unruly¹²⁹ » et « untamed¹³⁰ » – s'inscrivent alors dans une rhétorique de la contradiction que des chercheuses féministes comme Jennifer Henderson ou Valerie R. Renegar et Stacey K. Sowards associent au féminisme de la troisième vague¹³¹.

Dans leur article « Contradiction as Agency : Self-Determination, Transcendence, and Counter-Imagination in Third Wave Feminism » (2009), ces dernières présentent « ambiguity, paradox, multiplicity, complexity, anti-orthodoxy, opposition, and inconsistency¹³² » comme des stratégies par lesquelles la contradiction permet de renouveler la conception, l'actualisation et la négociation des identités. *Difficult Women* contribue à ces « counter-imaginings¹³³ » en juxtaposant une multiplicité de protagonistes féminines dont certaines affirment leur subjectivité et leur agentivité de façons qui semblent diamétralement opposées à toute notion d'autonomisation, comme nous le verrons dans la prochaine sous-section.

¹²⁶ « Il m'a jetée sur son lit, m'a déshabillée et m'a fait rouler sur le ventre. [...] Alors que j'étais allongée, mon visage pressé dans ses draps rugueux, il a écarté mes cuisses. Il a planté une main moite contre ma nuque, me tenant fermement, et il m'a baisée avec sa bouteille de vin, le merlot dispendieux éclaboussant partout. Il avait vu ça une fois dans un film, a-t-il dit. Il était en train de m'ouvrir, a-t-il ajouté. Je me suis demandé si le vin tachait mon utérus. À ce moment-là, je me suis sentie misérable et déprimée. C'était un moment d'une honnêteté si parfaite que j'ai joui et il le savait. »

¹²⁷ Lori Saint-Martin, « Le métaféminisme », p. 87.

¹²⁸ Lori Saint-Martin, « Le métaféminisme », p. 87.

¹²⁹ « indisciplinées » ; Freda L. Fair, « Unruly Intimacies ».

¹³⁰ « indomptées » ; Jacqueline Rose, « I Am a Knife », s.p.

¹³¹ Voir Jennifer Henderson, « Can the Third Wave Speak? » ; Valerie R. Renegar et Stacey K. Sowards, « Contradiction as Agency : Self-Determination, Transcendence, and Counter-Imagination in Third Wave Feminism ».

¹³² « l'ambiguïté, le paradoxe, la multiplicité, la complexité, l'anti-orthodoxie, l'opposition et l'incohérence » ; Valerie R. Renegar et Stacey K. Sowards, « Contradiction as Agency », p. 6.

¹³³ « contre-imaginings » ; Valerie R. Renegar et Stacey K. Sowards, « Contradiction as Agency », p. 6.

Le recueil présente également des « [c]ontradictions in connotative meanings¹³⁴ » à commencer par son titre même : l'emploi de l'expression *difficult women* (comme *bad feminist*) correspond en effet à la redéfinition ambivalente d'une appellation dépréciative. Un autre exemple réside dans la nouvelle éponyme et ses rubriques qui reprennent des épithètes telles que « Loose Women » (*DW*, 35-37), « Frigid Women » (*DW*, 37-39) ou « Crazy Women » (*DW*, 39-41). En illustrant « Who a Loose Woman Looks Up To » (*DW*, 35), « How She Got That Way » (*DW*, 37) et « What a Crazy Woman Thinks About While Walking Down the Street » (*DW*, 40), entre autres, Gay propose une réappropriation et une humanisation des stéréotypes sur les femmes afin de miser sur la pluralité, l'incommensurabilité de leurs expériences.

En somme, l'esthétique du *bad* féminisme est comparable à celle du métaféminisme au sens où, selon Saint-Martin, ce « féminisme textuel [...] n'est plus celui des années soixante-dix, et il risque, pour cette raison, de passer inaperçu¹³⁵ ». En effet, comme il s'agit d'une écriture plus conventionnelle qu'expérimentale, ses particularités sont moins évidentes à repérer pour des lecteur·trice·s qui n'auraient pas connaissance des pratiques et débats actuels en études et littératures des femmes. Cela est d'autant plus vrai que le style étudié donne lieu à des représentations ambivalentes et transgressives par rapport à « the ever-shifting but ever-present ideals of feminism¹³⁶ », la notion d'un « feminist status quo¹³⁷ » qu'observent Rebecca Walker et Angela Y. Davis dans leurs contributions à l'anthologie *To Be Real : Telling the Truth and Changing the Face of Feminism* (1995), laquelle est d'ailleurs reconnue pour « avoir ouvert la voie¹³⁸ » à l'expression *third wave*.

2.3. *Thèmes et personnages*

Le féminisme ambivalent de *Difficult Women* se remarque également sur le plan thématique. Le recueil aborde de nombreuses préoccupations communes aux textes de femmes des

¹³⁴ « contradictions sur le plan des significations connotatives » ; Valerie R. Renegar et Stacey K. Sowards, « Contradiction as Agency », p. 7.

¹³⁵ Lori Saint-Martin, « Le métaféminisme », p. 79.

¹³⁶ « les idéaux toujours changeants mais toujours présents du féminisme » ; Rebecca Walker, « Being Real : An Introduction », p. xxxi-xxxii.

¹³⁷ « statu quo féministe » ; Angela Y. Davis, « Afterword », p. 281.

¹³⁸ Denisa-Adriana Oprea, « Du féminisme (de la troisième vague) et du postmoderne », p. 6.

décennies précédentes telles que l'intime et le quotidien¹³⁹ ; l'amour et la sexualité¹⁴⁰ ; l'intersection des oppressions et l'hybridité identitaire¹⁴¹ ; la maternité et les relations mère-fille¹⁴² ; le rapport au corps¹⁴³ ; ainsi que la violence commise contre et par les femmes¹⁴⁴. Il s'en démarque toutefois dans son approche : alors que l'écriture féministe radicale voit dans ces enjeux la preuve systématique de l'oppression des femmes et que le métaféminisme y décèle la trace de leur émancipation, les représentations proposées par le *bad* féminisme tiennent autant de la critique et de la résistance que de la complicité et de la victimisation.

Par exemple, si on l'analyse en empruntant les concepts d'Eve Tuck, le recueil de Gay ne nie pas les oppressions subies par ses protagonistes, mais refuse de se réduire à un portrait qui serait « damage-centred¹⁴⁵ ». Les récits qui le composent offrent plutôt des représentations « desired-based¹⁴⁶ », c'est-à-dire qu'elles « are concerned with understanding complexity, contradiction, and the self-determination of lived lives [...] by documenting not only the painful elements of social realities but also the wisdom and hope¹⁴⁷ ». De cette façon, les nouvelles court-circuitent une lecture réductrice qui se concentrerait uniquement sur la négativité et la souffrance. Cela a notamment été souligné par Jacqueline Rose dans sa critique pour la *London Review of Books*, où elle écrit que « Gay sits on a border between a space in which trauma is the sole cause

¹³⁹ Isabelle Boisclair et Catherine Dussault Frenette, « Mosaïque », p. 43 ; Marie Carrière, « Du métaféminisme et des histoires au féminin », p. 64 *sqq.* ; Catherine D'Anjou, « Chick lit », p. 93 ; Marine Gheno, « Dystopie au féminin chez Nelly Arcan », p. 124 *sqq.* ; Marine Gheno, *Femmes scandaleuses*, p. 7 et *passim* ; Denisa-Adriana Oprea, *Une poétique du personnage*, p. 3 et *passim* ; Lori Saint-Martin, « Le métaféminisme », p. 85.

¹⁴⁰ Isabelle Boisclair et Catherine Dussault Frenette, « Mosaïque », p. 43, 47-48 ; Marie Carrière, « Du métaféminisme et des histoires au féminin », p. 65, 68 ; Marine Gheno, « Dystopie au féminin chez Nelly Arcan », p. 124 *sqq.* ; Marine Gheno, *Femmes scandaleuses*, p. 23 et *passim* ; Denisa-Adriana Oprea, *Une poétique du personnage*, p. 21 et *passim* ; Lori Saint-Martin, « Le métaféminisme », p. 85, 87 ; Lori Saint-Martin, « Writing (Jumping) Off the Edge of the World », p. 301 ; Lori Saint-Martin, « Trois romans métaféministes », p. 261 ; Jean Soumahoro Zoh, « Calixte Beyala », p. 195-197.

¹⁴¹ Marie Carrière, *Cautiously Hopeful : Metafeminist Practices in Canada*, 4^e de couverture ; Marine Gheno, *Femmes scandaleuses*, p. 4 et *passim* ; Denisa-Adriana Oprea, *Une poétique du personnage*, p. 46 et *passim*.

¹⁴² Isabelle Boisclair et Catherine Dussault Frenette, « Mosaïque », p. 44-45 ; Marine Gheno, *Femmes scandaleuses*, p. 46 et *passim* ; Lori Saint-Martin, « Le métaféminisme », p. 84, 86 ; Lori Saint-Martin, « Writing (Jumping) Off the Edge of the World », p. 286 *sqq.*

¹⁴³ Marine Gheno, « Dystopie au féminin chez Nelly Arcan », p. 124 *sqq.* ; Marine Gheno, *Femmes scandaleuses*, p. 41 et *passim* ; Denisa-Adriana Oprea, *Une poétique du personnage*, p. 21 et *passim*.

¹⁴⁴ Isabelle Boisclair et Catherine Dussault Frenette, « Mosaïque », p. 48 ; Marine Gheno, *Femmes scandaleuses*, p. 24 et *passim* ; Lori Saint-Martin, « Le métaféminisme », p. 87.

¹⁴⁵ « axé sur les dommages » ; Eve Tuck, « Suspending Damage », p. 413.

¹⁴⁶ « basées sur le désir » ; Eve Tuck, « Suspending Damage », p. 416.

¹⁴⁷ « se soucient de comprendre la complexité, la contradiction et l'autodétermination des vies vécues [...] en documentant non seulement les éléments douloureux des réalités sociales, mais également la sagesse et l'espoir » ; Eve Tuck, « Suspending Damage », p. 416.

of anguish – “Look what has been done to me” – and one in which the mind, thumbing [*sic*] trauma, takes flight : “See how far I can go.”¹⁴⁸ »

D’une part, donc, Gay adopte une approche intersectionnelle¹⁴⁹ mettant en scène les difficultés auxquelles font face certaines femmes en tenant compte à la fois des oppressions sexiste, raciste et classiste. Pour ne nommer que quelques exemples que les contraintes de ce mémoire ne permettent pas d’approfondir dans le détail, des nouvelles comme « I Will Follow You » (*DW*, 1-21), « La Negra Blanca » (61-75) et « Strange Gods » (235-256) racontent diverses expériences de viols et d’agressions sexuelles, alors qu’au niveau plus individuel, la protagoniste de « Best Features » (163-167) évoque sa relation conflictuelle avec son propre corps, sa sexualité et l’image qu’elle projette dans une société grossophobe. Dans un autre ordre d’idées, « North Country » (83-99) met en scène une femme noire marginalisée, harcelée au sein de son département universitaire et qui tente – difficilement – de se remettre d’une fausse couche ; similairement, les narratrices de « I Am a Knife » (179-188) et « Break All the Way Down » (129-147) doivent vivre avec le deuil de leurs enfants. Enfin, les rapports de classe sont surtout mis de l’avant dans « How » (101-116), qui relate l’émancipation d’une femme sur qui repose la charge de sa famille ouvrière, et « FLORIDA » (45-59), qui traite des tensions entre des personnages d’origines ethniques et de statuts socioéconomiques variés habitant le même quartier, dénotant avec ironie « the unspoken rules about associating with the *right kind of people*¹⁵⁰ » (53 ; l’auteurice souligne). Ainsi, le parcours narratif des protagonistes illustre la manière dont l’injustice se produit sur une base multidimensionnelle et peut se nourrir simultanément de plusieurs systèmes de domination.

¹⁴⁸ « Gay se situe à la frontière entre un espace où le traumatisme est la seule cause d’angoisse – “Regardez ce qu’on m’a fait” – et un espace où l’esprit, effleurant le traumatisme, prend son envol : “Voyez jusqu’où je peux aller” » ; Jacqueline Rose, « I Am a Knife », s.p.

¹⁴⁹ L’intersectionnalité est une notion théorisée en 1991 par la juriste et professeure de *critical race theory* Kimberlé Crenshaw afin de « reconnaître que la construction de nos identités passe par l’intersection de dimensions multiples » (« Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l’identité et violences contre les femmes de couleur », p. 80). La sociologue Patricia Hill Collins, dans son article justement intitulé « Intersectionality’s Definitional Dilemmas » (2015), définit plus précisément ce concept comme « the critical insight that race, class, gender, sexuality, ethnicity, nation, ability, and age operate not as unitary, mutually exclusive entities, but as reciprocally constructing phenomena that in turn shape complex social inequalities » (« la perspective critique que la race, la classe, le genre, la sexualité, l’ethnie, la nation, la capacité et l’âge ne fonctionnent pas comme des entités unitaires et mutuellement exclusives, mais comme des phénomènes de construction réciproque qui, à leur tour, façonnent des inégalités sociales complexes » ; p. 2).

¹⁵⁰ « les règles tacites relatives à la fréquentation de la *bonne sorte de gens* »

D'autre part, les nouvelles évitent la survictimisation en présentant *aussi* – et non pas *à la place* – les possibilités de résistance des personnages féminins, rejoignant ainsi la conceptualisation du désir proposée par Tuck :

Desire is a thirding of the dichotomized categories of reproduction and resistance. It is neither/both/and reproduction and resistance. This is important because it more closely matches the experiences of people who, at different points in a single day, reproduce, resist, are complicit in, rage against, celebrate, [...] withdraw and participate in uneven social structures—that is, everybody.¹⁵¹

Cette problématisation des dualismes fait écho aux féminismes de la troisième vague, lesquels présentent selon la journaliste et militante Gloria Steinem un rejet du « patriarchal *either/or*—which is rooted in the daddy of all polarized thinking, the division of human nature into “masculine” and “feminine”¹⁵² ». Tuck met de l'avant une dépathologisation des expériences des personnes en situation de moindre pouvoir afin que leur identité ne se résume pas à leur oppression¹⁵³. Cela ne doit toutefois pas être compris comme une forme d'aveuglement. Dans l'article « R-Words : Refusing Research » (2014) co-écrit avec K. Wayne Yang, l'autrice insiste que « [d]esire-based research does not deny the experience of tragedy, trauma, and pain¹⁵⁴ », mais cherche plutôt à reconnaître le savoir et la résilience qui en découlent.

Et si ce paradigme de recherche est principalement issu de la sociologie, il faut savoir que Tuck s'est inspirée d'un large éventail de travaux pour élaborer sa théorisation du désir, incluant des œuvres littéraires¹⁵⁵. Erin Soros demeure néanmoins l'une des rares chercheur·euse·s (pour ne pas dire la seule) à avoir repris ce concept en études littéraires, dans un bref passage de son article « Writing Madness in Indigenous Literature : A Hesitation » (2018). Elle écrit :

When I read Tuck's work, I am inspired to return to Indigenous literature, for in this poetry and fiction and non-fiction exists testimony not just of intergenerational trauma

¹⁵¹ « Le désir est une tierce catégorie dans la dichotomie entre la reproduction [sociale] et la résistance. C'est à la fois ni/et la reproduction, ni/et la résistance. C'est important parce que cela correspond de plus près aux expériences des gens qui, à différents moments dans une même journée, reproduisent, résistent, sont complices, se fâchent, célèbrent, [...] se retirent et prennent part à des structures sociales inégales – c'est-à-dire, tout le monde. » ; Eve Tuck, « Suspending Damage », p. 419-420.

¹⁵² « *soit/ou* patriarcal – lequel est enracinée dans le père de toute pensée polarisée, la division de la nature humaines entre “masculin” et “féminin” » ; Gloria Steinem, « Foreword », p. xv.

¹⁵³ Eve Tuck, « Suspending Damage », p. 416.

¹⁵⁴ « [L]a recherche centrée sur le désir ne nie pas l'expérience de drames, de traumatismes et de douleurs » ; Eve Tuck et K. Wayne Yang, « R-Words : Refusing Research », p. 231.

¹⁵⁵ Eve Tuck, « Suspending Damage », p. 425. Il s'agit du roman *Beloved* de Toni Morrison (1987) et de l'œuvre semi-autobiographique *Borderlands / La frontera* de Gloria Anzaldúa (1987).

and isolated suffering, but also of deep kinship, surprising humor, sexual and romantic desire, psychological insight, ceremonial healing, sustained and collective decolonial resistance.¹⁵⁶

Chez Gay, cette coexistence d'identités et d'expériences contradictoires passe notamment par la mise en scène de l'agentivité des protagonistes féminines. Dans *Resisting Bodies : The Negotiation of Female Agency in Twentieth-Century Women's Fiction*, Helga Druxes explique que l'agentivité des personnages littéraires est conditionnelle à trois éléments, soit le regard, la parole et l'action¹⁵⁷. Selon la synthèse qu'en donne Jacinthe Cardinal dans son mémoire de maîtrise sur les « procédés rhétoriques rebelles », le premier permet de « juger les idéologies en place [et d']apporte[r] un pouvoir lié au développement de la conscience critique¹⁵⁸ ». Par exemple, dans *Difficult Women*, la protagoniste de « Best Features » décrit avec amertume l'injonction à la minceur des idéaux de beauté :

In the complex calculus between men and women, Milly understands that fat is always ugly and that ugly and skinny makes a woman eminently more desirable than fat and any combination such as beautiful, charming, intelligent, or kind. Milly is all those things. She knows it doesn't matter. The truth of things makes Milly angry¹⁵⁹ (*DW*, 163).

Dans cet extrait, le sujet agentif met à profit des compétences épistémiques et évaluatives afin de prendre conscience des préjugés et de la discrimination qu'elle subit en raison de son surpoids. Son regard, son jugement critique, constate une situation d'inégalité entre les hommes et les

¹⁵⁶ « Les travaux de Tuck m'inspirent à relire la littérature autochtone, puisque ces oeuvres poétiques, fictionnelles et essayistiques témoignent non seulement d'un traumatisme intergénérationnel et d'une souffrance isolée, mais aussi de liens familiaux forts, d'humour surprenant, de désir sexuel et romantique, de finesse psychologique, de guérison cérémonielle et de résistance décoloniale, collective et soutenue. » ; Erin Soros, « Writing Madness in Indigenous Literature : A Hesitation », p. 76.

¹⁵⁷ Helga Druxes, *Resisting Bodies : The Negotiation of Female Agency in Twentieth-Century Women's Fiction*. Reprenant les travaux de Druxes et d'autres critiques de l'époque, Jacinthe Cardinal détaille ces trois catégories en ces termes : « La femme qui devient agente passe alors d'objet à sujet : les fondements de l'idéologie dominante sont ébranlés, elle dérange l'ordre établi. Toutefois, pour opérer ce changement, plusieurs étapes préalables auront été franchies : débutant par une prise de conscience des mécanismes d'oppression à l'œuvre pour la femme enfermée dans l'idéologie dominante (poser son regard), le processus se poursuivra par le rejet partiel ou total des conventions et des idées imposées par cette idéologie (parler, dire son désaccord, affirmer sa différence). Par la suite, la personne qui désire se libérer de l'idéologie dominante devra agir, donc poser certains gestes et adopter certaines attitudes pour s'affirmer à l'intérieur de ce système (passer à l'action). » (*Suzanne Jacob et la résistance aux fictions dominantes : figures féminines et procédés rhétoriques rebelles*, p. 34)

¹⁵⁸ Jacinthe Cardinal, *Suzanne Jacob et la résistance aux fictions dominantes*, p. 33.

¹⁵⁹ « Dans le système d'évaluation complexe qui existe entre les hommes et les femmes, Milly comprend que *grosse* égale toujours *laide* et que l'équation *laide* plus *mince* rend une femme éminemment plus désirable que *grosse* plus toute autre combinaison incluant *belle*, *charmante*, *intelligente* ou *gentille*. Milly est toutes ces qualités. Elle sait que ça n'a pas d'importance. La réalité des choses fâche Milly »

femmes, ainsi qu'entre les femmes elles-mêmes, en raison de leur apparence physique dans ce cas-ci.

Le deuxième élément permet selon Cardinal « d'intervenir dans la société, de se prononcer, d'exister, de véhiculer des messages, de revendiquer ou de protester¹⁶⁰ ». Cela est mis de l'avant par le non-consentement explicite de certains personnages féminins aux avances sexuelles qui leur sont faites. Ainsi, dans « FLORIDA », l'entraîneuse personnelle Caridad rétorque à un client : « I'm only here to help make bodies better. My body isn't for sale¹⁶¹. » (*DW*, 55) D'une manière similaire, la narratrice anonyme de « Strange Gods » se souvient d'un incident où « [f]or the first time in my life, I said, "No." The word felt glorious and strange on my lips¹⁶² » (*DW*, 251). Si ces protagonistes prennent la parole en privé pour défendre leurs droits individuels, d'autres interviennent directement dans l'espace public pour protester avec une visée collective. C'est le cas de l'héroïne de « Noble Things », qui défie l'autorité lors d'un conseil municipal : « She was objecting to a motion that only men and married women should be able to hold the floor in town meetings¹⁶³. » (*DW*, 216) Lorsqu'elles font entendre leur voix, ces héroïnes affirment leur agentivité en employant des compétences discursives, lesquelles leur permettent d'exprimer à autrui leur pensée ou leur volonté et d'ainsi influencer sinon le monde en général, du moins le leur en particulier.

Finalement, le troisième et dernier élément de l'agentivité selon Cardinal, c'est-à-dire l'action, concerne les manifestations physiques du passage à l'agentivité telles que « [l]es actes rebelles ou subversifs d'affirmation et la transgression des prescriptions sociales¹⁶⁴ ». La nouvelle « How » en présente le cas le plus frappant en racontant la révolte d'une femme qui n'en peut plus de porter la charge économique et émotionnelle de sa famille élargie. Le personnage de Hanna prépare sa fuite dès la première page et entreprend des actions en secret pour améliorer sa situation. Par exemple, « Hanna said she was going on vacation with Laura downstate and instead drove to Marquette and had her tubes tied. She wasn't going to end up like her mother with too many

¹⁶⁰ Jacinthe Cardinal, *Suzanne Jacob et la résistance aux fictions dominantes*, p. 33.

¹⁶¹ « Je suis ici uniquement pour aider des corps à se mettre en forme. Le mien n'est pas à vendre. »

¹⁶² « pour la première fois de ma vie, j'ai dit : non. Le mot était glorieux et étrange sur mes lèvres »

¹⁶³ « Elle s'opposait à une motion faisant en sorte que seulement les femmes mariées et les hommes puissent prendre la parole lors des assemblées publiques. »

¹⁶⁴ Jacinthe Cardinal, *Suzanne Jacob et la résistance aux fictions dominantes*, p. 33.

children in a too-small house with too little to eat¹⁶⁵ » (*DW*, 103), et ce, en dépit de la volonté de son mari qui insiste pour fonder une famille. Le point culminant survient lorsque la protagoniste prend la route avec son amante et sa sœur jumelle, rejetant les attentes de ses parents et de son mari – voire de la société hétéropatriarcale – à son égard pour mener sa vie telle qu'elle l'entend.

À travers ces manifestations (non exhaustives) de l'agentivité chez ses personnages féminins, Gay anticipe les questions que soulèvera Soros pour remplacer les représentations centrées sur les dommages. Cette dernière propose la réflexion suivante :

What agency exists within the community? What do the members hope to experience, to feel, to create? How are they moving and making and sharing *even or especially through trauma*—as interdependent, desiring subjects?¹⁶⁶

Ce dernier aspect correspond à un élément-clé du cadre basé sur le désir qui, refusant autant les dommages que le déni, permet de souligner que tout n'est pas noir ou blanc pour les protagonistes de *Difficult Women*. Celles-ci se retrouvent, en simultané ou en alternance, à la fois victimes et complices, témoins et résistantes face à l'oppression. Illustrant l'ambiguïté et la complexité du *bad* féminisme, certaines affirment leur subjectivité par le biais de situations qui leur nuisent directement. Par exemple, la narratrice de « Break All the Way Down » entretient une relation avec un homme violent dont les coups l'aident à composer avec sa propre culpabilité suivant la mort de son fils :

Every time that man sank his fists into my body, I could breathe a little. I used one hurt to cover another. I became a fiercely tender bruise as he broke down my skin and muscle and bone and blood until I felt nothing but the way he used my body for a few perfect moments every day¹⁶⁷ (*DW*, 145).

Des formes plutôt passives ou paradoxales de résistance et de résilience sont mises en scène, allant même jusqu'au refus complet et total de toute action ou prise de parole. C'est le cas dans la

¹⁶⁵ « Hanna a dit qu'elle partait en vacances avec Laura dans le sud de l'état et à la place elle a conduit jusqu'à la ville de Marquette pour se faire ligaturer les trompes. Elle n'allait pas finir comme sa mère avec trop d'enfants dans une trop petite maison avec trop peu à manger »

¹⁶⁶ « Quelle agentivité existe au sein de la communauté ? Qu'est-ce que ses membres souhaitent vivre, ressentir, créer ? Comment ces personnes se déplacent-elles, construisent-elles, partagent-elles *même ou spécifiquement à travers les traumatismes* – en tant que sujets interdépendants et désirants ? » ; Erin Soros, « Writing Madness in Indigenous Literature », p. 76 (je souligne).

¹⁶⁷ « Chaque fois que cet homme enfonçait ses poings dans ma chair, je pouvais respirer un peu. J'employais une douleur pour en couvrir une autre. Je me transformais en ecchymoses farouchement sensibles pendant qu'il rompait ma peau, mes muscles, mes os, mon sang jusqu'à ce je ne ressentie rien d'autre que la façon dont il utilisait mon corps le temps de quelques moments parfaits, chaque jour »

nouvelle fantastique « The Sacrifice of Darkness », lorsqu'une mère et sa fille sont ostracisées pour avoir refusé de se sacrifier à la demande de leur communauté, qui les tient faussement responsables de l'absence de soleil¹⁶⁸ : « Instead of speaking, I remained silent. Words cannot fill the faithless with faith¹⁶⁹. » (*DW*, 213) De tels exemples de résignation, de fatigue et de lassitude sont abondants.

Cependant, comme le font valoir Tuck et Yang, « [r]efusal is not just a “no,” but a redirection to ideas otherwise unacknowledged or unquestioned¹⁷⁰ ». C'est alors l'occasion de « [make] way for other r-words¹⁷¹ », comme illes les appellent, tels que la réclamation, la réappropriation, la réciprocité et la régénération. Cela permet aux protagonistes d'encaisser les difficultés auxquelles elles font face même si leur agentivité au sens habituel du terme est limitée. Ainsi que le remarque Rose, « Gay's characters are 'beyond doer and done to', or, to be more precise, they are both. They are violated, but they also cut through life with exceptional energy and determination. [...] In her hands, telling stories [...] is the place where impossible paths meet¹⁷² ». Comme démontré, ce processus s'effectue par l'assemblage d'expériences autant positives que négatives, et du désir qu'elles entretiennent. On y retrouve « l'ambivalence, ce refus de tenir une “ligne dure”, de désigner des coupables et des victimes¹⁷³ » ainsi que « l'absence de certitudes, [...] le mouvement¹⁷⁴ » qui caractérisent le métaféminisme selon Saint-Martin. Les thèmes qui traversent *Difficult Women* et la façon dont les personnages féminins sont construits signalent ainsi « le regard d'une *bad* féministe qui sait que [...] dans les imperfections réside une

¹⁶⁸ La nouvelle prend place après que Hiram Hightower eut causé la disparition du soleil en entrant en collision avec l'astre à bord d'un appareil volant de son invention. Ses concitoyen·ne·s sont prêt·e·s à tout pour rétablir la situation – incluant le sacrifice de sa petite-fille qui naît plusieurs années après le drame. Le récit est narré par la belle-fille de l'aviateur, mère de l'enfant, et présente son refus de se soumettre à la volonté populaire. Aveuglée par son désir de vengeance et sa certitude d'avoir trouvé un bouc émissaire, la communauté ne réalise pas qu'au contraire la vie de la petite-fille coïncide avec le retour progressif de la lumière.

¹⁶⁹ « Au lieu de parler, je suis restée silencieuse. Les mots ne peuvent pas donner la foi aux non-croyant·e·s. »

¹⁷⁰ « le refus n'est pas un simple “non”, mais une réorientation vers des idées autrement inavouées ou incontestées » ; Eve Tuck et K. Yang, « R-Words », p. 239.

¹⁷¹ « faire place à d'autres mots en R » ; Eve Tuck et K. Yang, « R-Words », p. 244.

¹⁷² « les protagonistes de Gay sont au-delà de “celles qui agissent et celles qui subissent” ou, plus précisément, elles sont les deux à la fois. Elles sont viol(ent)ées, mais elles traversent aussi la vie avec une énergie et une détermination exceptionnelles. [...] Entre ses mains, raconter des histoires [...] est un espace où des chemins impossibles se rencontrent » ; Jacqueline Rose, « I Am a Knife », s.p.

¹⁷³ Lori Saint-Martin, « Trois romans métaféministes », p. 257.

¹⁷⁴ Lori Saint-Martin, « Trois romans métaféministes », p. 258.

richesse : celle de ce qui nous force à réfléchir¹⁷⁵ », pour citer Martine Delvaux dans sa préface à l'édition québécoise des essais de Gay.

Au terme de l'analyse, il semble qu'on puisse avancer qu'il existe (au minimum) une expression littéraire du *bad* féminisme théorique, lequel se caractérise par un style accessible et décomplexé ainsi qu'une rhétorique de la contradiction, d'une part, et un traitement ambivalent des enjeux qui touchent les femmes s'accompagnant d'une représentation nuancée de l'agentivité au féminin, d'autre part. Boisclair affirme dans *Ouvrir la voie/x : le processus constitutif d'un sous-champ littéraire féministe au Québec (1960-1990)* (2004) que « [l]e courant métaféministe permet [...] de refléter la pluralité du féminisme¹⁷⁶ » dans les pratiques littéraires. L'écriture exemplifiée par *Difficult Women* pourrait alors constituer l'un des ricochets de ce courant au sein d'une troisième vague explorant, comme le propose Walker, ce qui peut sembler antithétique à toute définition conventionnelle de « female empowerment and social change¹⁷⁷ ». Il reste maintenant à envisager ce que cela implique en traduction.

¹⁷⁵ Martine Delvaux, « Préface : Jane Bond, jamais Jane Doe », p. 9.

¹⁷⁶ Isabelle Boisclair, *Ouvrir la voie/x : le processus constitutif d'un sous-champ littéraire féministe au Québec (1960-1990)*, p. 160.

¹⁷⁷ « autonomisation féminine et changement social » ; Rebecca Walker, « Being Real », p. xxxvi-xxxvii.

3. Le *bad* féminisme d'une langue à l'autre

3.1. Présentation générale

Comme j'en ai fait mention dans la première section de ce volet critique, la seconde moitié du XX^e siècle a vu les revendications des mouvements des femmes et les théories du genre se tailler une place dans le domaine de la traduction littéraire et de la traductologie. Depuis, les études traductologiques axées sur le genre recensent et proposent des stratégies catégorisées comme féministes¹⁷⁸, *woman-identified*¹⁷⁹, *woman-interrogated*¹⁸⁰, *gender-conscious*¹⁸¹, non sexistes¹⁸² et queers¹⁸³, sur lesquelles je reviendrai plus en détail. Dans son article « Gender in Translation » (2010), Luise von Flotow souligne de nombreux parallèles entre ces méthodes, qu'elle catégorise en deux paradigmes temporels (décennies 80-90 et post-2000) : leur ancrage dans des affiliations identitaires ; leur inscription dans la langue des T.S. et T.C. ; ainsi que l'interventionnisme délibéré des traducteur·trice·s qui s'en revendiquent¹⁸⁴. Le *bad* féminisme littéraire se démarquant par son caractère implicite et son ambivalence, il convient d'évaluer quels aspects des approches féministes et genrées de la traduction pourraient être adoptés ou adaptés pour traduire les œuvres de ce type. La présente section s'appuiera sur la variété des perspectives énoncées pour suggérer des pistes tant sur le plan du processus traductif que sur celui des stratégies textuelles et

¹⁷⁸ Voir, entre autres, dans l'ordre chronologique de publication, Barbara Godard, « Theorizing Feminist Discourse / Translation » ; Susanne de Lotbinière-Harwood, *Re-belle et infidèle / The Body Bilingual* ; Luise von Flotow, « Feminist Translation » ; Sherry Simon, *Gender in Translation* ; Luise von Flotow, *Translation and Gender* ; Luise von Flotow, « Dis-Unity and Diversity : Feminist Approaches to Translation Studies » ; Simona Bertacco, « The Canadian Feminists' Translation Project » ; Eva Espasa, « A Gendered Voice in Translation: Translating like a Feminist » ; Nicole Lavigne, « Word Warriors. Feminist Translation in Canada : Casting Doubt on the Phallic Order of Things » ; Kim Wallmach, « Feminist Translation Strategies L Different or Derived? » ; David J. Eshelman, « Feminist Translation » ; Carolyn Shread, « Metamorphosis or Metramorphosis? Towards a Feminist Ethics of Difference in Translation » ; Lina Fisher, « Theory and Practice » ; José Santaemilia, « Feminists Translating ».

¹⁷⁹ Carol Maier et Françoise Massardier-Kenney, « Gender in/and Literary Translation » ; Françoise Massardier-Kenney, « Towards a Redefinition ».

¹⁸⁰ Carol Maier, « Issues in the Practice of Translating Women's Fiction ».

¹⁸¹ M. Rosario Martín, « Gender(ing) Theory : Rethinking the Targets of Translation Studies in Parallel with Recent Developments in Feminism » ; Madeleine Stratford et Laurent Aussant, « Translating a Canadian Feminist Killjoy in Quebec : Towards a (Re)definition of Feminist Intervention Strategies ».

¹⁸² Olga Castro Vázquez, « Non-Sexist Translation and/in Social Change » ; Olga Castro, « (Re)Examining Horizons in Feminist Studies of Translation : Towards a Third Wave? » ; Olga Castro, « Talking at Cross-Purposes? The Missing Link Between Feminist Linguistics and Translation Studies ».

¹⁸³ Nir Kedem, « What Is Queer Translation? » ; Mateusz Wojciech Król, « The Traps of Normativity : Queer (and) Translation Praxis » ; William J. Spurlin, « The Gender and Queer Politics of Translation : New Approaches » ; William J. Spurlin, « Queering Translation » ; Luise von Flotow, « Translating Women : From Recent Histories and Re-translations to "Queering" Translation, and Metramorphosis ».

¹⁸⁴ Luise von Flotow, « Gender in Translation », p. 104.

métadiscursives. Je signale par ailleurs que, comme le remarque Françoise Massardier-Kenney, plusieurs des méthodes étudiées sont également employées dans un contexte de traduction générale ; leur caractère féministe ou, en ce qui me concerne, métaféministe réside dans la façon dont elles sont utilisées¹⁸⁵.

Les pionnières du premier paradigme telles que Susanne de Lotbinière-Harwood, Sherry Simon et Luise von Flotow ont d'abord mis de l'avant une féminisation radicale du langage dans le passage du T.S. (ayant souvent – mais pas nécessairement – une visée féministe) au T.C.¹⁸⁶, sans toutefois offrir une solution passe-partout pour traduire les textes de femmes¹⁸⁷. Cela s'explique par le fait que les écritures au féminin varient d'une aire culturelle et d'une époque à l'autre¹⁸⁸ ; les méthodes de traduction sont donc appelées à varier tout autant. Depuis leur essor canadien, les études traductologiques axées sur le genre se sont répandues ailleurs dans les Amériques, en Europe, en Asie et dans le monde arabe¹⁸⁹. Ce foisonnement est caractéristique de la troisième vague féministe dont les penseuses et militantes, selon Valerie R. Renegar et Stacey K. Sowards, « do not feel that they are united [...] by shared political and social positions but rather by the feeling that there may be no single, correct position on any number of issues¹⁹⁰ ». De l'avis des mêmes autrices, la coexistence de méthodes contradictoires et la nécessité de faire des choix spécifiques pour chaque situation catalysent l'agentivité¹⁹¹, ce qui vaut aussi pour la traduction.

Par conséquent, il faut souligner que mon étude ne se veut pas prescriptive et rappeler, dans les mots des traductologues féministes Eleonora Federici et Vanessa Leonardi, que les traducteur·trice·s sont libres d'opter pour les stratégies de leur choix indépendamment du type de

¹⁸⁵ Françoise Massardier-Kenney, « Towards a Redefinition of Feminist Translation Practice », p. 58.

¹⁸⁶ Susanne de Lotbinière-Harwood, *Re-belle et infidèle / The Body Bilingual*; Sherry Simon, *Gender in Translation*; Luise von Flotow, « Feminist Translation ».

¹⁸⁷ Simona Bertacco, « The Canadian Feminists' Translation Project », p. 243 ; Françoise Massardier-Kenney, « Towards a Redefinition » p. 57.

¹⁸⁸ Voir, entre autres, Simona Bertacco, « The Canadian Feminists' Translation Project », p. 240-241 ; Luise von Flotow, « Gender in Translation », p. 97.

¹⁸⁹ Voir, pour tous ces espaces géographiques, Eleonora Federici et Vanessa Leonardi, « Introduction », p. 1 ; José Santaemilia, « Gender and Translation : A New European Tradition? », p. 10 ; Luise von Flotow, « Tracing the Context of Translation », p. 40 ; Luise von Flotow, « Contested Gender in Translation : Intersectionality and Metamorphics », paragr. 9 ; Luise von Flotow, « Gender in Translation », p. 92-93.

¹⁹⁰ « n'ont pas l'impression qu'elles sont unies [...] par des positions politiques et sociales communes mais plutôt par le sentiment qu'il n'existe peut-être pas de position unique et correcte sur divers enjeux » ; Valerie R. Renegar et Stacey K. Sowards, « Contradiction as Agency », p. 10.

¹⁹¹ Valerie R. Renegar et Stacey K. Sowards, « Contradiction as Agency », p. 10.

texte sur lequel elles travaillent¹⁹². Cela n'empêche pas, comme l'affirme Simona Bertacco dans « The Canadian Feminists' Translation Project : Between Feminism and Postcolonialism » (2003), que la convergence du T.S. et du T.C. vers un même objectif subversif produit généralement les traductions féministes – et, peut-on supposer, métaféministes – les mieux réussies¹⁹³. Il demeure donc pertinent d'élaborer une approche permettant à l'œuvre d'arrivée de tendre, à l'instar de celle de départ dont se dégage un *bad* féminisme, vers la subversion implicite à la fois du patriarcat et des principaux courants féministes. Les éléments formels et thématiques analysés précédemment peuvent alors guider la lecture et faciliter l'identification des textes pour lesquels les stratégies à venir seraient productives.

3.2. *Processus traductif*

Je me pencherai d'abord sur les pistes qui concernent le travail de lecture et d'interprétation du T.S., et de préparation, d'écriture et de révision du T.C. Cela correspond à l'approche de Carolyn Shread dans son article « On Becoming in Translation : Articulating Feminisms in the Translation of Marie Vieux-Chauvet's *Les Rapaces* » (2011), où elle fait valoir que « [f]eminist translation practices may be implemented at different stages in the translation process; they may manifest not only spatially on textual surfaces but also in the ways a translation impels its translator and readers to become, differently, across a temporal horizon¹⁹⁴ ». L'insistance de la chercheuse sur la validité d'une traduction féministe sans marqueurs identifiables, mais tout de même portée par une telle approche, s'avère fort appropriée dans le cas du *bad* féminisme littéraire dont l'idéologie féministe basée sur le désir peut facilement passer inaperçue sur le plan textuel.

La première étape d'une traduction métaféministe pourrait alors consister en une analyse attentive du texte de départ appuyée sur la linguistique féministe, comme le propose Olga Castro dans « (Re)Examining Horizons in Feminist Studies of Translation : Towards a Third Wave? » (2009). L'autrice élabore une méthode de traduction non sexiste qui commence par

¹⁹² Eleonora Federici et Vanessa Leonardi, « Using and Abusing Gender in Translation. The Case of Virginia Woolf's *A Room of One's Own* Translated into Italian », p. 186.

¹⁹³ Simona Bertacco, « The Canadian Feminists' Translation Project », p. 240.

¹⁹⁴ « des pratiques traductives féministes peuvent être mises en œuvre à différents stades du processus de traduction; elles peuvent se manifester non seulement dans l'espace des surfaces textuelles, mais aussi dans la manière dont une traduction pousse son ou sa traducteur·trice et ses lecteur·trice·s à devenir, différemment, au sein d'un horizon temporel »; Carolyn Shread, « On Becoming in Translation : Articulating Feminisms in the Translation of Marie Vieux-Chauvet's *Les Rapaces* », p. 300.

addressing the discursive representation of women and men in the original text. This would always be carried out in a detailed, contextualised manner bearing in mind the interaction between gender and other variables. This discursive representation can become visible at different levels, such as the word (through specific terms or, in some languages, the linguistic gender) or the phrase (idioms, sayings, etc. in which there are no gender marks but implicitly they refer to men or women). It must also be borne in mind that they stop being isolated elements and become components of a discourse¹⁹⁵.

Cette analyse pourrait également s'inspirer de la pragmatique féministe pour tenir compte de la signification circonstancielle des éléments du langage. Les traducteur·trice·s d'un texte métaféministe tâcheraient alors de s'appuyer sur les stéréotypes véhiculés par des discours extérieurs au texte pour évaluer toutes les connotations possibles d'une formulation donnée¹⁹⁶, comme les linguistes Sara Mills et Louise Mullany en font la démonstration. Ce serait également l'occasion de cerner les spécificités des représentations pouvant relever d'un *bad* féminisme. Dans un même ordre d'idées, le repérage des références intertextuelles s'avérerait utile pour saisir le contexte d'énonciation du texte de départ et de créer ou de préserver une filiation (méta)féministe à l'instar d'une traductrice radicale telle que Lotbinière-Harwood¹⁹⁷.

À partir de cette lecture analytique, le sujet traduisant élaborerait un « projet », une « visée articulée », pour emprunter les termes d'Antoine Berman dans son célèbre ouvrage de traductologie générale *Pour une critique des traductions : John Donne* (1995). Il explique que

[l]e projet ou visée sont déterminés à la fois par la position traductive et par les exigences à chaque fois spécifiques posées par l'œuvre à traduire. [...] Le projet définit la manière dont, d'une part, le traducteur va accomplir la *translation* littéraire, d'autre part, assumer la traduction même, choisir un « mode » de traduction, une « manière de traduire ». ¹⁹⁸

Simon a repris cette notion sous un angle féministe dans *Gender in Translation : Cultural Identity and the Politics of Transmission* (1996). À son avis, « [t]o see a translation as a project is to

¹⁹⁵ « aborder la représentation discursive des femmes et des hommes dans le texte d'origine. Cela serait toujours effectué de manière détaillée et contextualisée, en tenant compte de l'interaction entre le genre et d'autres variables. Cette représentation discursive peut devenir visible à différents niveaux, comme le mot (à travers des termes spécifiques ou, dans certaines langues, le genre linguistique) ou la formulation (expressions, dictons, etc. dans lesquels il n'y a pas de marques genrées, mais qui réfèrent implicitement aux hommes ou aux femmes). Il faut également garder à l'esprit que ces éléments cessent d'être isolés et deviennent des composantes d'un discours » ; Olga Castro, « (Re)Examining Horizons in Feminist Studies of Translation », p. 12.

¹⁹⁶ Sara Mills et Louise Mullany, *Language, Gender and Feminism : Theory, Methodology and Practice*, p. 86.

¹⁹⁷ Susanne de Lotbinière-Harwood, *Re-belle et infidèle / The Body Bilingual*, p. 126.

¹⁹⁸ Antoine Berman, *Pour une critique des traductions : John Donne*, p. 76.

understand the emotional and intellectual commitment which translators make, and the esthetic they imprint upon the work¹⁹⁹ ». Un·e traducteur·trice cherchant à traduire un texte de l'ordre du *bad* féminisme devrait alors s'investir à bâtir un projet spécifique, une manière de traduire centrée sur les éléments dont l'étude de *Difficult Women* a donné un aperçu : un style accessible et décomplexé, une rhétorique de la contradiction, un traitement ambivalent de l'expérience des personnages féminins et une représentation nuancée – basée sur le désir – de leur agentivité (cf. *supra*, sections 2.2 et 2.3).

Pour s'assurer de mener à bien son projet, le sujet traduisant devrait entretenir une dimension réflexive et autocritique telle qu'en font notamment mention les travaux sur la traduction queer. Dans « What Is Queer Translation? » (2019), Nir Kedem rappelle qu'il ne faut pas concevoir l'autocritique de manière uniquement négative ; au contraire, celle-ci mène positivement à la création en laissant place, par la déconstruction d'idées reçues, à de nouvelles façons de penser et de faire²⁰⁰. Dans le domaine de la traductologie générale, l'article « Translation, Ideology, and Creativity » (2003) de Maria Tymoczko pose un constat semblable en avançant que la reconnaissance par les traducteur·trice·s des composantes idéologiques de leur travail peut les amener à sortir de la norme et à innover. Rappelons que les traductions neutres n'existent pas et que tout·e traducteur·trice qui n'y prête pas attention risque de véhiculer l'idéologie (patriarcale) dominante, ainsi qu'il en a été question dans la première section de la présente étude²⁰¹. L'influence postmoderne derrière cette approche implique selon Ben Van Wyke que « translators must pay even closer attention to what they are doing because they can no longer wash their hands with the concept of neutrality²⁰² ». L'étude de cas de Madeleine Stratford et Laurent Aussant (« Translating a Canadian Feminist Killjoy in Quebec : Towards a (Re)definition of Feminist Intervention Strategies », 2018) témoigne justement que « underlying ideologies and acquired habits [...]

¹⁹⁹ « considérer une traduction comme un projet équivaut à comprendre l'engagement émotionnel et intellectuel des traducteur·trice·s ainsi que l'esthétique dont illes imprègnent l'œuvre » ; Sherry Simon, *Gender in Translation*, p. 153-154.

²⁰⁰ Nir Kedem, « What Is Queer Translation? », p. 158-159.

²⁰¹ Pour une approche spécifiquement axée sur le genre, voir, entre autres, Olga Castro, « (Re)Examining Horizons in Feminist Studies of Translation », p. 12 ; Olga Castro Vázquez, « Non-Sexist Translation and/in Social Change », p. 116 ; Olga Castro, « Talking at Cross-Purposes? », p. 43 ; Susanne de Lotbinière-Harwood, *Re-belle et infidèle / The Body Bilingual*, p. 101 ; Sherry Simon, *Gender in Translation*, p. 157-158.

²⁰² « les traducteur·trice·s doivent être encore plus attentif·ive·s à ce qu'illes font car illes ne peuvent plus se laver les mains avec le concept de neutralité » ; Ben Van Wyke, « Ethics and Translation », p. 113.

constitute the translator's biggest challenges when rendering gender²⁰³ ». Par conséquent, il importerait pour le processus traductif métaféministe d'inclure une phase d'introspection, en amont de l'écriture, où le sujet traduisant s'interroge sur ses présupposés. En aval, les traducteur·trice·s gagneraient à effectuer plusieurs relectures autocritiques afin de repérer des glissements involontaires et de mettre en œuvre de meilleures stratégies pour briser les cadres conventionnels.

Dans la même optique, la collaboration constitue un élément-clé de la traduction féministe (et ses variantes axées sur le genre), à commencer par celle entre autrice et traducteur·trice²⁰⁴. Dans un article fondateur intitulé « Gender and the Metaphorics of Translation » (1992), Lori Chamberlain énonce une théorie de la traduction féministe basée sur la polysémie du terme « collaboration » dans une visée tant de coopération que de subversion²⁰⁵. La co-construction du texte traduit permet alors de déceler les angles morts et de trouver de nouvelles solutions. De même, l'approche *woman-identified* de Massardier-Kenney propose une collaboration inter-traducteur·trice·s afin d'« avoid the traditional dichotomy between two subjectivities (author/translator) which seek control of meaning²⁰⁶ » et d'« emphasiz[e] that meaning has to be constantly negotiated since the translators collaborating in the task are constantly comparing their interpretation of the same text²⁰⁷ ».

Une troisième approche collaborative intervient au moment non pas de l'écriture, mais de la révision. Stratford et Aussant présentent un cas où la traduction a été relue par un assistant dans le but d'amener la traductrice à retravailler le texte au fur et à mesure qu'elle prenait conscience de ses angles morts²⁰⁸. Pour ce faire, chaque expression du T.S. ayant le potentiel d'être genrée dans le T.C. a été classée en fonction de la solution choisie, soit l'emploi du féminin, du masculin

²⁰³ « les idéologies sous-jacentes et les habitudes acquises [...] constituent les plus grands défis du ou de la traducteur·trice lorsqu'il s'agit de traduire le genre » ; Madeleine Stratford et Laurent Aussant, « Translating a Canadian Feminist Killjoy in Quebec », p. 163.

²⁰⁴ Voir, outre les références mentionnées dans ce paragraphe, David J. Eshelman, « Feminist Translation », p. 24 ; Nicole Lavigne, « Word Warriors », p. 398-403 ; Richa Nagar *et al.*, « A Cross-Disciplinary Roundtable », p. 124-125 ; José Santaemilia, « Feminists Translating », p. 73 ; Sherry Simon, *Gender in Translation*, p. 15.

²⁰⁵ Lori Chamberlain, « Gender and the Metaphorics of Translation », p. 70.

²⁰⁶ « éviter la dichotomie traditionnelle entre deux subjectivités (auteur·trice/traducteur·trice) qui cherchent à contrôler le sens » ; Françoise Massardier-Kenney, « Towards a Redefinition », p. 65.

²⁰⁷ « souligne[r] que le sens doit être continuellement négocié puisque les traducteur·trice·s qui collaborent à la tâche comparent continuellement leur interprétation du même texte » ; Françoise Massardier-Kenney, « Towards a Redefinition », p. 65.

²⁰⁸ Madeleine Stratford et Laurent Aussant, « Translating a Canadian Feminist Killjoy in Quebec », p. 165.

ou d'une forme de neutralité²⁰⁹. Selon les chercheur·euse·s, ce procédé *gender-conscious* a permis à la traductrice de constater l'écart entre le projet envisagé et le résultat obtenu (dont un tiers des solutions s'avéraient androcentriques), puis de rectifier le tir²¹⁰. Il pourrait être pertinent à l'avenir d'élargir la grille de révision au-delà du genre grammatical pour inclure, par exemple, la transitivity²¹¹ ou le lexique (cf. *infra*, section 3.3). En tous les cas, la collaboration avec l'autrice, un·e autre traducteur·trice ou un·e assistant·e serait productive pour les traducteur·trice·s d'œuvres qui participent d'un *bad* féminisme, considérant que cette approche ambivalente ouvre des voies contradictoires en ce qui a trait à la littérature des femmes, et que l'idéologie patriarcale autant que l'idéologie féministe dominante sont susceptibles d'être inscrites par inadvertance dans le texte d'arrivée.

Pour récapituler, un processus de traduction métaféministe pourrait intégrer les stratégies suivantes, inspirées à la fois des approches féministes, *woman-identified*, *gender-conscious*, non sexistes et queers : une lecture analytique du texte de départ axée sur le traitement du genre grammatical et la représentation des femmes et des hommes ; la mise au point d'un projet traductif engagé priorisant l'accessibilité du texte et la représentation ambivalente des expériences des femmes face à l'oppression ; l'autoréflexivité ; et la collaboration.

3.3. *Stratégies textuelles*

Les stratégies suggérées ci-haut mèneraient alors à la sélection et à la mise en œuvre de stratégies aux niveaux micro et macro du texte traduit. Une première piste pour une traduction métaféministe cible le genre grammatical : un traitement non androcentrique conviendrait pour éviter l'invisibilisation des femmes dans une œuvre qui cherche à mettre leurs histoires de l'avant. L'expression littéraire somme toute conventionnelle du *bad* féminisme de Gay, ne visant pas à subvertir les codes linguistiques, semble appeler une rédaction épïcène communément admise qui permettrait de faire place au genre féminin sans « rompre la surface et le rythme [du texte] avec des stratégies de féminisation voyantes non justifiées²¹² » par le projet, ainsi que le fait valoir Lotbinière-Harwood. Cela correspond aux principes de traduction non sexiste proposés par Castro

²⁰⁹ Madeleine Stratford et Laurent Aussant, « Translating a Canadian Feminist Killjoy in Quebec », p. 166.

²¹⁰ Madeleine Stratford et Laurent Aussant, « Translating a Canadian Feminist Killjoy in Quebec », p. 168-169.

²¹¹ Comme je l'expliquerai plus loin, la transitivity renvoie à la relation entre le sujet et l'objet d'un verbe d'action.

²¹² Susanne de Lotbinière-Harwood, *Re-belle et infidèle / The Body Bilingual*, p. 40.

dans plusieurs articles, notamment « Non-Sexist Translation and/in Social Change : Gender Issues in Translation » (2010). Cette approche s'appuie sur l'incorporation de stratégies qui sont déjà en usage dans la culture d'arrivée, dans le but de s'appliquer à une vaste gamme de textes et de produire des traductions plus facilement recevables par le lectorat. Elle ressemble aux interventions *gender-conscious* présentées par Stratford et Aussant, lesquelles visent non pas à « make the texte “more feminine,” but rather [...] to avoid ready-made, potentially sexist solutions²¹³ ». En français québécois, plusieurs options sont possibles : l'emploi de termes épécènes ; la reformulation permettant d'éviter un accord genré ; les doublets allongés ou abrégés²¹⁴ ; ou encore certains néologismes tels que *ille/illes* et *celui/celleux*²¹⁵. Outre ces stratégies relevant de la neutralisation (les deux premières) et de la féminisation (les deux dernières), Castro suggère de choisir pour chaque terme le genre opposé à l'interprétation stéréotypée dominante²¹⁶ ; il s'agirait alors de traduire *nurse* par *infirmier* et *lawyer* par *avocate*, par exemple.

D'autres stratégies touchent la syntaxe et la transitivité, c'est-à-dire, pour reprendre les termes de Lawrence Venuti, « the linguistic representation of reality through such categories as agent, action, and circumstances²¹⁷ ». Ce concept est pertinent dans le cadre d'une traduction métaféministe en raison du statut actif (sujet de l'action) ou passif (objet) que les choix de transitivité peuvent assigner aux personn(ag)es, comme l'observe Elisabeth Gibbels dans son analyse des traductions allemandes de Mary Wollstonecraft²¹⁸. En outre, puisque le *bad* féminisme brouille les frontières entre l'agentivité et la victimisation, la traduction d'une œuvre de ce genre demanderait de reproduire autant que possible la transitivité des phrases décrivant les actions entreprises ou subies par les protagonistes féminines, notamment en ce qui a trait à la sexualité.

²¹³ « rendre le texte “plus féminin”, mais plutôt [...] à éviter des solutions toutes faites et potentiellement sexistes » ; Madeleine Stratford et Laurent Aussant, « Translating a Canadian Feminist Killjoy in Quebec », p. 161.

²¹⁴ En linguistique, le terme *doublet* désigne « l'ensemble que constituent la forme masculine et la forme féminine » d'un mot (Office québécois de la langue française, « - Qu'est-ce qu'un doublet ? », s.p.). Un doublet allongé présente les deux formes dans leur entièreté : « les auteurs traduits et les autrices traduites ». En revanche, un doublet abrégé emploie des signes de ponctuation (points médians, parenthèses, traits d'union, barres obliques, crochets) pour intégrer ou juxtaposer la finale féminine à la finale masculine : « les auteur·trice·s traduit·e·s » ; (voir Office québécois de la langue française, « Les types de doublets abrégés »).

²¹⁵ Au sujet de ces différentes stratégies, voir, entre autres, Michaël Lessard et Suzanne Zaccour, *Grammaire non sexiste de la langue française* ; Office québécois de la langue française, « Index thématique : La rédaction et la communication – Féminisation et rédaction épécène ».

²¹⁶ Olga Castro Vázquez, « Non-Sexist Translation and/in Social Change », p. 113.

²¹⁷ « la représentation linguistique de la réalité au moyen de catégories telles que l'agent, l'action et les circonstances » ; Lawrence Venuti, « 2000s and beyond », p. 392.

²¹⁸ Elisabeth Gibbels, « Positioning Strategies in the “Province of Men” : Mary Wollstonecraft's *A Vindication of the Rights of Woman* and its Four German Translations », p. 339.

Pauline Henry-Tierney se prête à un exercice similaire à celui de Gibbels dans son étude de la traduction anglaise de *La vie sexuelle de Catherine M.* et remarque une tendance de la traductrice à opter pour des stratégies grammaticales qui effacent la soumission sexuelle de la narratrice²¹⁹. Un projet porté par un *bad* féminisme gagnerait plutôt à éviter, d'une part, ce type d'euphémisation pouvant s'apparenter à du déni (cf. *supra*, section 2.3) ainsi que, d'autre part, des procédés victimisants axés sur les dommages. Le point de vue et la focalisation jouent également un rôle important dans la représentation de l'agentivité des personnages et dans l'identification du lectorat²²⁰, de même que l'emploi de la première personne du singulier en tant qu'expression d'une subjectivité féminine/féministe²²¹. Les traducteur·trice·s visant des représentations métaféministes basées sur le désir auraient donc avantage à porter attention à ces éléments dans leur écriture. Dans « The Translator's Voice in Focalization » (2013), Hilkka Pekkanen analyse les effets de différents changements de focalisation, de point de vue, d'agentivité et de transitivité, entre autres : « how should the effect of such shifts be estimated at the level of an entire novel? First of all, the criterion of *frequency* must be fulfilled : if one type of shift [...] is *repeated* frequently, we may assume it has some impact at the level of the entire work²²² ». Il s'agit de changements individuels (micro) dont les répercussions s'observent globalement (macro), par l'accumulation et la comparaison.

Sur le plan lexical, il conviendrait pour un T.C. métaféministe d'éviter de véhiculer un différent degré – par rapport au T.S. – de sexisme discursif, qui consiste selon Castro à perpétuer la valence différentielle des genres en désignant les femmes ou les hommes par des mots ou des expressions qui relèvent de stéréotypes²²³. Encore une fois, cela s'applique aux représentations de la sexualité féminine, dont les traductions tendent à se conformer aux notions patriarcales s'appuyant sur la dichotomie prude–putain observée par Anne-Lise Feral dans « Sexuality and Femininity in Translated Chick Texts » (2013). Selon l'autrice, il s'agirait plutôt de trouver des termes permettant de mettre en scène l'indépendance, la jouissance et le désir sexuels des femmes

²¹⁹ Pauline Henry-Tierney, « The Translator and the Transgressive : Encountering Sexual Alterity in Catherine Millet's *La vie sexuelle de Catherine M.* », p. 231.

²²⁰ Voir Hilkka Pekkanen, « The Translator's Voice in Focalization ».

²²¹ Elisabeth Gibbels, « Positioning Strategies in the "Province of Men" », p. 342 ; Susanne de Lotbinière-Harwood, *Re-belle et infidèle / The Body Bilingual*, p. 151.

²²² « comment estimer l'effet de ces changements au niveau d'un roman entier ? Tout d'abord, le critère de la *fréquence* doit être rempli : si un type de changement, par exemple celui de l'angle de focalisation est *répété* fréquemment, on peut supposer qu'il a un certain impact au niveau de l'ensemble de l'œuvre » ; Hilkka Pekkanen, « The Translator's Voice in Focalization », p. 77 (l'autrice souligne).

²²³ Olga Castro, « Talking at Cross-Purposes? », p. 37.

sans recourir systématiquement aux figures conservatrices d'objet sexuel ou de dépravée²²⁴. Dans la même veine, les travaux de Pascale Sardin sur les traductions anglaises d'Annie Ernaux et ceux de José Santaemilia sur les traductions françaises de Helen Fielding mettent de l'avant l'importance pour les traducteur·trice·s d'élaborer une stratégie consciente entourant le ton et le niveau de transgression des termes désignant les organes génitaux et les pratiques sexuelles²²⁵, éléments que l'on retrouve dans les œuvres métaféministes, entre autres. Henry-Tierney s'est elle aussi penchée sur cette question et cite en guise de bonne pratique la création d'un lexique visant à traduire chaque terme du T.S. par le même terme dans le T.C. Par exemple, la traduction méthodique de *chatte* par *pussy* et *con* par *cunt* permet d'assurer une gradation lexicale similaire d'un texte à l'autre et de conserver une certaine cohérence, sans euphémisme ni omission²²⁶.

Cela dit, si la transitivité et le lexique d'une traduction métaféministe ne devraient pas atténuer l'agentivité sexuelle des protagonistes féminines, il importe également de ne pas édulcorer les agressions qu'elles subissent. Dans « Translating Rape » (2009), Irene Chen fait état d'une tendance, chez les traducteur·trice·s, à censurer les références à la violence sexuelle soit en employant la voix passive pour invisibiliser le perpéteur, soit en atténuant ou en omettant carrément les descriptions de tels actes²²⁷. La romancière et journaliste Helen Benedict fait quant à elle état d'un « language of rape » se manifestant par un vocabulaire qui dépeint les filles et les femmes comme des « legitimate sexual prey » en raison de leur apparence, de leur comportement, etc., ou qui associe le viol non pas à la violence mais à la jouissance²²⁸. L'exercice élaboré par cette dernière à l'intention des médias serait aussi pertinent pour les traducteur·trice·s ayant mis au point un projet inspiré du *bad* féminisme : il s'agit de se demander si tel terme employé pour décrire une femme le serait également pour un homme et de s'interroger sur les connotations véhiculées²²⁹, de façon à repérer et à corriger les automatismes sexistes au fil de l'écriture.

²²⁴ Anne-Lise Feral, « Sexuality and Femininity in Translated Chick Texts », p. 197.

²²⁵ José Santaemilia, « The Translation of Sex-Related Language : The Danger(s) of Self-Censorship(s) » ; Pascale Sardin, « “Écrire sans honte” : la sexualité féminine en question dans les traductions anglo-américaines de *Passion simple*, *L'Événement* et *L'Occupation* d'Annie Ernaux ».

²²⁶ Pauline Henry-Tierney, « The Translator and the Transgressive », p. 228-230.

²²⁷ Irene Chen, « Translating Rape », s.p. Voir aussi Elaine Tzu-Yi Lee, « Woman-identified Approach in Practice : A Case Study of Four Chinese Translations of the Novel *The Color Purple* ».

²²⁸ « langage du viol », « proies sexuelles légitimes » ; Helen Benedict, « The Language of Rape », p. 103.

²²⁹ Helen Benedict, « The Language of Rape », p. 104.

Finalement, les stratégies métadiscursives mises de l'avant par les traducteur·trice·s féministes et leurs héritier·ière·s s'avèreraient productives dans le cadre d'une traduction métaféministe ; comme le remarque Santaemilia, les préfaces et notes de bas de page permettent l'expression de théories (méta)féministes avec plus de facilité et de clarté que ne le peuvent les choix traductifs tout au long du texte²³⁰. Même si elle ne concorde pas toujours avec les interventions dans le texte²³¹, la prise de parole du sujet traduisant à propos de son travail peut en soi constituer une forme de théorisation et de positionnement contre-hégémonique²³², comme le reconnaît Kim Wallmach dans « Feminist Translation Strategies : Different or Derived? » (2006). Massardier-Kenney fait par ailleurs valoir que les œuvres peu ou non expérimentales – comme celles relevant d'un métaféminisme – sont davantage à risque d'une traduction fluide, qui passe inaperçue : le métadiscours est alors nécessaire pour rompre l'illusion de transparence²³³. Il me semble par ailleurs qu'une préface se prêterait mieux au style visé que des notes infrapaginales, lesquelles appartiennent au registre académique ou spécialisé.

Le recours au métadiscours pour contextualiser le T.S. et expliciter le projet ou les choix du T.C. est considéré par les traductologues axé·e·s sur le genre comme une forme d'honnêteté et de responsabilité vis-à-vis du lectorat²³⁴ ainsi qu'une façon pour le ou la traducteur·trice de s'affirmer en tant que créateur·trice²³⁵. Pour Lotbinière-Harwood, il s'agit d'un choix éthique où le discours féministe affiche clairement sa ligne d'action politique (contrairement au patriarcat qui passe sous silence les idéologies qui le sous-tendent)²³⁶, anticipant ainsi l'éthique bermanienne selon laquelle « [l]e traducteur *a tous les droits* dès lors qu'il joue franc jeu²³⁷ ». S'inspirant des traductions féministes radicales étudiées par Simon, les traducteur·trice·s d'un texte identifié comme porteur d'un *bad* féminisme pourraient profiter de cet espace pour aborder leurs affinités

²³⁰ José Santaemilia, « Feminists Translating », p. 74.

²³¹ Vanessa Leonardi, *Gender and Ideology in Translation*, p. 59 ; José Santaemilia, « Feminists Translating », p. 75 ; Luise von Flotow, « Dis-Unity and Diversity », p. 7 ; Kim Wallmach, « Feminist Translation Strategies », p. 13-14.

²³² Kim Wallmach, « Feminist Translation Strategies », p. 23-24.

²³³ Françoise Massardier-Kenney, « Towards a Redefinition », p. 60.

²³⁴ David Eshelman, « Feminist Translation », p. 17 ; Françoise Massardier-Kenney, « Towards a Redefinition », p. 63.

²³⁵ Simona Bertacco, « The Canadian Feminists' Translation Project », p. 238 ; Barbara Godard, « Theorizing Feminist Discourse / Translation », p. 50 ; Matthew Wing-Kwong Leung, « The Ideological Turn in Translation Studies », p. 137 ; Susanne de Lotbinière-Harwood, *Re-belle et infidèle / The Body Bilingual*, p. 46-47, 157 ; José Santaemilia, « Feminists Translating », p. 70-71 ; Sherry Simon, *Gender in Translation*, p. 27 ; Luise von Flotow, « Feminist Translation », p. 74.

²³⁶ Susanne de Lotbinière-Harwood, *Re-belle et infidèle / The Body Bilingual*, p. 101.

²³⁷ Antoine Berman, *Pour une critique des traductions*, p. 93 (l'auteur souligne).

et frustrations, les défis posés par ce type d'œuvres et les solutions essayées²³⁸. La suggestion de Castro visant à présenter différentes manières de lire de le T.S.²³⁹ s'avérerait également pertinente pour insister sur le caractère partiel et partial de toute interprétation. Cela permettrait en outre de court-circuiter une lecture monolithique du T.C., pour paraphraser Eshelman, ce qui serait « contrary to the ends of feminism²⁴⁰ » et en particulier du *bad* féminisme marqué par l'ambivalence.

La visibilité du sujet traduisant est aussi préconisée par l'approche *woman-interrogated* de Carol Maier. Dans « Issues in the Practice of Translating Women's Fiction » (1998) l'autrice démontre l'utilité du métadiscours pour amener les lecteur·trice·s à remettre en question les définitions et leur perception de certaines notions, telles que le(s) genre(s) ou le(s) féminisme(s)²⁴¹. Enfin, les stratégies métadiscursives employées dans une traduction métaféministe contribueraient à mettre de l'avant un élément central des théories féministes du positionnement introduit par Donna Haraway, soit la possibilité pour les individu·e·s d'être tenu·e·s responsables de la vision adoptée²⁴² tout en reconnaissant l'ambivalence de celle-ci, à l'image du *bad* féminisme. Dans un ultime geste de collaboration critique, ce serait alors au lectorat de juger de l'accomplissement du projet énoncé.

²³⁸ Sherry Simon, *Gender in Translation*, p. 6. Pour d'autres exemples d'éléments abordés par les traducteur·trice·s féministes dans leurs métadiscours, voir, entre autres, Ana Cabrejas, « Re-Translation of Highly-Sexed Texts », p. 451 ; Vanessa Leonardi, *Gender and Ideology in Translation*, p. 56 ; José Santaemilia, « Feminists Translating », p. 70-75 ; Luise von Flotow, « Feminist Translation », p. 76-78.

²³⁹ Olga Castro Vázquez, « Non-Sexist Translation and/in Social Change », p. 114.

²⁴⁰ « contraire aux visées du féminisme » ; David J. Eshelman, « Feminist Translation », p. 17.

²⁴¹ Carol Maier, « Issues in the Practice of Translating Women's Fiction », p. 108.

²⁴² Donna Haraway, « Situated Knowledges », p. 586.

Conclusion

Considérant le caractère pluriel des mouvements des femmes et la diversité des pratiques littéraires qui s'y rapportent, la traduction dans une perspective féministe implique nécessairement le développement et l'adoption de stratégies qui peuvent différer en fonction des courants. Comme nous l'avons vu dans la première section de cette étude, tout travail traductif comporte des enjeux idéologiques susceptibles d'échapper aux traducteur·trice·s, elleux-mêmes porteur·euse·s d'idées, de valeurs et de normes conscientes ou inconscientes. Le sexisme discursif et l'androcentrisme grammatical figurent parmi les meilleurs (pires ?) exemples de l'imbrication de la langue, du pouvoir et de l'idéologie, inscrivant la « victoire » d'un sexe sur l'autre et les stéréotypes de genre au cœur de l'écriture et de la parole ; la traduction féministe cherche précisément à tenir compte de ces préoccupations dans le passage d'une langue à une autre.

Une réflexion approfondie est d'autant plus nécessaire lorsqu'une œuvre présente un rapport ambivalent aux féminismes, participant de ce que Roxane Gay a défini comme un *bad* féminisme : il s'agit d'une posture qui tient à la fois de la résistance et de la complicité face aux rapports de pouvoir, en plus d'assumer ses paradoxes et ses contradictions. J'en ai esquissé les contours littéraires, dans la deuxième section de cette étude, à partir du concept de métaféminisme développé par Lori Saint-Martin et du cadre basé sur le désir théorisé par Eve Tuck. L'analyse du recueil de nouvelles *Difficult Women* de Gay m'a permis d'illustrer les spécificités de cette écriture sur le plan formel (style accessible et décomplexé, rhétorique de la contradiction) autant que thématique (enjeux qui touchent les femmes, représentation nuancée de l'agentivité des personnages féminins).

D'un point de vue traductologique, le *bad* féminisme implique que les stratégies axées sur le genre qui sont apparues dans les dernières décennies – qu'elles soient catégorisées comme féministes, *woman-identified*, *woman-interrogated*, *gender-conscious*, non sexistes ou queers – gagnent à être réévaluées et adaptées afin de faire converger le texte d'arrivée vers le même objectif que celui se dégageant du texte de départ, soit la subversion implicite du patriarcat et des féminismes *mainstream*. Les pistes que j'ai présentées comme productives pour traduire une œuvre littéraire participant d'un méta- ou d'un *bad* féminisme, dans la troisième section, concernent d'abord le processus traductif : lecture analytique du texte de départ quant au traitement du genre

grammatical et à la représentation des femmes et des hommes ; mise au point d'un projet traductif engagé priorisant l'accessibilité du texte et la représentation ambivalente des expériences des femmes face à l'oppression ; autoréflexivité des traducteur·trice·s et collaboration avec autrui. Les stratégies textuelles proposées s'appliquent pour leur part au traitement du genre grammatical (rédaction épïcène ou inclusive), à la syntaxe et à la transitivité (attention portée à l'agentivité ambivalente), au lexique (éviter l'autocensure de la sexualité « subversive » et l'euphémisation de la violence) et au métadiscours (contextualisation du T.S. ainsi que visibilité de la position sociale, du positionnement idéologique et des interventions du sujet traduisant dans le T.C.). Toutes ces stratégies sont mises en œuvre, à différents degrés, dans le volet traduction de ce mémoire.

Bien qu'axée sur le *bad* féminisme de Gay, mon analyse et les réflexions qu'elle m'a suggérées rejoignent différents types de discours féministes pouvant – à l'instar de celui étudié – être considérés « imparfaits » ou « transgressifs ». Ceux-ci se caractérisent entre autres par l'expression de leur vulnérabilité et de leurs conflits internes²⁴³, comme l'observent Valerie R. Renegar et Stacey K. Sowards dans leur article « Feminist Transgressions : Vulnerability, Bravery, and the Need for a More Imperfect Feminism » (2018). Il s'agit d'une approche de plus en plus répandue au sein de la troisième, voire de la quatrième vague des féminismes occidentaux²⁴⁴, et sur laquelle les travaux traductologiques axés sur le genre se sont peu penchés jusqu'à présent. Les questions de traduction soulevées par l'étude d'œuvres qui remettent en question les cadres féministes au sens conventionnel du terme s'appliquent aussi aux écrits des femmes issues d'autres aires culturelles ou géographiques, où les notions d'oppression et d'émancipation peuvent différer.

Susanne de Lotbinière-Harwood affirme que « [l]es productions littéraires féministes offrent aux traductrices des défis et des plaisirs sans cesse renouvelés. Elles sont politiquement

²⁴³ Valerie R. Renegar et Stacey K. Sowards, « Feminist Transgressions », p. 72-75, 81-83.

²⁴⁴ Il convient de souligner l'ambiguïté (et la discutabilité) de ce qui est entendu par l'« Occident ». Comme le fait valoir le professeur de philosophie et de droit Kwame Anthony Appiah : « Often, in recent years, “the west” means the north Atlantic: Europe and her former colonies in North America. The opposite here is a non-western world in Africa, Asia and Latin America – now dubbed “the global south” [...]. This way of talking [...] lumps a whole lot of extremely different societies together, while delicately carving around Australians and New Zealanders and white South Africans, so that “western” here can look simply like a euphemism for white. » (« Souvent, ces dernières années, “l'Ouest” signifie l'Atlantique Nord : l'Europe et ses anciennes colonies en Amérique du Nord. Le contraire est un monde non occidental en Afrique, en Asie et en Amérique latine – aujourd'hui appelé “le Sud global” [...]. Cette façon de parler [...] rassemble un grand nombre de sociétés extrêmement différentes, tout en découpant délicatement autour des Australien·ne·s et des Néo-Zélandais·es et des Sud-Africain·e·s blanc·he·s, de sorte qu'“occidental” ici peut ressembler simplement à un euphémisme pour blanc·he. » ; « There Is No Such Thing as Western Civilisation », s.p.).

stratégiques, et leur traduction l'est tout autant²⁴⁵ ». J'espère que ma contribution à la recherche, par le biais de cette étude, aura réussi à démontrer qu'il peut en être de même pour des textes dont l'affiliation féministe se présente comme plus implicite et contradictoire que ceux auxquels référerait Lotbinière-Harwood en émettant ce postulat. Cela permettrait d'élargir l'applicabilité des approches genrées de la traduction à une plus vaste gamme d'œuvres et de publics. Ainsi, la théorisation d'une traduction féministe tenant compte de l'ambivalence et du désir, à travers sa mise en pratique, a le potentiel de concrétiser le souhait de Sara Mills et Louise Mullany selon lequel « the aim is for action-centred academic research to be of practical use and relevance in the wider world beyond the ivory tower, to men and to women²⁴⁶ ». Comme pour les traductions se voulant métaféministes, ce sera au lectorat de juger du succès concret des savoirs produits.

²⁴⁵ Susanne de Lotbinière-Harwood, *Re-belle et infidèle / The Body Bilingual*, p. 55.

²⁴⁶ Sara Mills et Louise Mullany, *Language, Gender and Feminism*, p. 161.

BIBLIOGRAPHIE

- ALVSTAD, Cecilia et HERRERO LÓPEZ, Isis. « An Introduction », dans Isis Herrero López, Cecilia Alvstad, Johanna Akujärvi et Synnøve Skarsbø Lindtner (dir.), *Gender and Translation : Understanding Agents in Transnational Reception*, Québec, Éditions québécoises de l'œuvre, coll. « Vita Traductiva », 2018, p. 3-28.
- ANGELELLI, Claudia V. « The Sociological Turn in Translation and Interpreting Studies », *Translation and Interpreting Studies*, vol. 7, n° 2, décembre 2012, p. 125-128.
- ANGELELLI, Claudia V. et BAER, Brian James. « Introduction », dans Claudia V. Angelelli et Brian James Baer (dir.), *Researching Translation and Interpreting*, Londres/New York, Routledge, 2016, p. 1-4.
- APPIAH, Kwame Anthony. « There Is No Such Thing as Western Civilization », *The Guardian*, 9 novembre 2016, <http://www.theguardian.com/world/2016/nov/09/western-civilisation-appiah-reith-lecture>.
- BASSNETT, Susan et LEFEVERE, André. « Introduction : Proust's Grandmother and the Thousand and One Nights : The "Cultural Turn" in Translation Studies », dans André Lefevere et Susan Bassnett (dir.), *Translation, History, and Culture*, Londres/New York, Cassell, 1995 [1990], p. 1-13.
- BENEDICT, Helen. « The Language of Rape », dans Emilie Buchwald, Pamela R. Fletcher et Martha Roth (dir.), *Transforming a Rape Culture*, éd. rév., Minneapolis, Milkweed Editions, 2005 [1993], p. 101-105.
- BENZRIHEM, Robin. « *Yes, I'm a Witch* » – 1967-1976 : À l'intersection des musiques populaires et de la seconde vague féministe américaine, thèse de doctorat, Université Paul-Valéry-Montpellier III, 2018.
- BERMAN, Antoine. *Pour une critique des traductions : John Donne*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1995.
- BERTACCO, Simona. « The Canadian Feminists' Translation Project : Between Feminism and Postcolonialism », *Linguistica Antverpiensia, New Series – Themes in Translation Studies*, n° 2, 2003, p. 233-245.
- BOISCLAIR, Isabelle. *Ouvrir la voie/x : le processus constitutif d'un sous-champ littéraire féministe au Québec (1960-1990)*, Québec, Nota bene, 2004.
- BOISCLAIR, Isabelle et DUSSAULT FRENETTE, Catherine. « Mosaïque : l'écriture des femmes au Québec (1980-2010) », *Recherches féministes*, vol. 27, n° 2, 2014, p. 39-61.
- BRACKE, Sarah, PUIG DE LA BELLACASA, María et CLAIR, Isabelle. « Le féminisme du positionnement. Héritages et perspectives contemporaines », *Cahiers du Genre*, vol. 54, n° 1, 2013, p. 45-66.

- BROWNLIE, Siobhan. « Committed Approaches and Activism », dans Yves Gambier et Luc Van Doorslaer (dir.), *Handbook of Translation Studies*, vol. 1, Amsterdam/Philadelphie, John Benjamins, 2010, p. 45-48.
- BRZOZOWSKI, Jerzy. « Le problème des stratégies du traduire », *Meta : journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal*, vol. 53, n° 4, 2008, p. 765-781.
- CABREJAS, Ana. « Re-Translation of Highly-Sexed Texts. One Case Study : *The New Testament and Psalms* », dans José Santaemilia (dir.), *Género, lenguaje y traducción. Actas del Primer Seminario Internacional sobre Género y Lenguaje (El género de la traducción, la traducción del género)*, Valencia, 16-18 octubre 2002, Valence, Publicacions de la Universitat de València, 2003, p. 450-466.
- CALZADA-PÉREZ, María. « Introduction », dans María Calzada-Pérez (dir.), *Apropos of Ideology : Translation Studies on Ideology – Ideologies in Translation Studies*, Abingdon/New York, Routledge, 2014 [2003], p. 1-22.
- CARDINAL, Jacinthe. *Suzanne Jacob et la résistance aux fictions dominantes : figures féminines et procédés rhétoriques rebelles*, mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, 2000.
- CARRIÈRE, Marie. *Cautiously Hopeful : Metafeminist Practices in Canada*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2020.
- . « Du métaféminisme et des histoires au féminin », dans Marie Carrière et Patricia Demers (dir.), *Regenerations : Canadian Women's Writing / Régénérations : Écriture des femmes au Canada*, Edmonton, University of Alberta Press, 2014, p. 64-72.
- . « L'écriture planétaire de Nicole Brossard », dans Roseanna Dufault et Janine Ricouart (dir.), *Nicole Brossard : l'inédit des sens*, Montréal, Remue-ménage, 2013, p. 119-135.
- CASTONGUAY, Karine. « Métarécit(s) et métaféminisme dans *La maison étrangère* d'Élise Turcotte. Esthétique de la ritualisation du corps féminin », dans Lori Saint-Martin, Rosemarie Fournier-Guillemette et Moana Ladouceur (dir.), *Les pensées « post- » : féminismes, genres et narration*, Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, coll. « Figura, textes et imaginaires », 2011, p. 77-103.
- CASTRO, Olga. « (Re)examining Horizons in Feminist Studies of Translation : Towards a Third Wave? » (trad. Mark Andrews), *MonTI. Monografías de Traducción e Interpretación*, n° 1, 2009, p. 1- 17.
- . « Talking at Cross-Purposes? The Missing Link Between Feminist Linguistics and Translation Studies », *Gender & Language*, vol. 7, n° 1, janvier 2013, p. 35-58.
- CASTRO, Olga et ERGUN, Emek. « Translation and Feminism », dans Jon Evans et Fruela Fernandez (dir.), *The Routledge Handbook of Translation and Politics*, Londres/New York, Routledge, 2018, p. 125-143.

- CASTRO VÁZQUEZ, Olga. « Non-Sexist Translation and/in Social Change : Gender Issues in Translation » (trad. Charlotte Melly), dans Carol Maier et Julie Boéri (dir.), *Translation/Interpreting and Social Activism / Compromiso social y traducción/interpretación*, Grenade, ECOS, 2010, p. 106-120.
- CHAMBERLAIN, Lori. « Gender and the Metaphorics of Translation », dans Lawrence Venuti (dir.), *Rethinking Translation : Discourse, Subjectivity, Ideology*, Londres/New York, Routledge, 1992, p. 57-74. (Article d'origine paru en 1988)
- CHEN, Irene. « Translating Rape », *Translation Journal*, vol. 13, n° 2, avril 2009, <http://www.bokorlang.com/journal/48rape.htm>.
- COLLINS, Patricia Hill. « Intersectionality's Definitional Dilemmas », *Annual Review of Sociology*, vol. 41, n° 1, août 2015, p. 1-20.
- COMBAHEE RIVER COLLECTIVE. « Déclaration du Combahee River Collective » (trad. Jules Falquet), *Les cahiers du CEDREF*, n° 14, 2006, <http://journals.openedition.org/cedref/415>. (Texte d'origine paru en 1979)
- CRENSHAW, Kimberlé Williams. « Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur » (trad. Oristelle Bonis), *Cahiers du Genre*, vol. 39, n° 2, 2005, p. 51-82. (Article d'origine paru en 1991)
- D'ANJOU, Catherine. *Chick lit : l'ironie comme prise de parole métaféministe dans Soutien-gorge rose et veston noir, Gin tonic et concombre et Volte-face et malaises de Rafaële Germain*, mémoire de maîtrise, Université Laval, 2018.
- DAVIS, Angela Y. « Afterword », dans Rebecca Walker (dir.), *To Be Real : Telling the Truth and Changing the Face of Feminism*, New York, Anchor Books, 1995, p. 279-284.
- DE LAURETIS, Teresa. *Feminist Studies, Critical Studies*, Bloomington, Indiana University Press, coll. « Theories of contemporary culture », 1986.
- DELVAUX, Martine. « Préface : Jane Bond, jamais Jane Doe », dans Roxane Gay, *Bad féministe* (trad. Santiago Artozqui et rév. Aimée Verret), Montréal, Édito, 2018 [2014], p. 7-21.
- DESCARRIES, Francine. « Le projet féministe à l'aube du XXI^e siècle : un projet de libération et de solidarité qui fait toujours sens », *Cahiers de recherche sociologique*, n° 30, 1998, p. 179-210.
- DRUXES, Helga. *Resisting Bodies : The Negotiation of Female Agency in Twentieth-Century Women's Fiction*, Détroit, Wayne State University Press, 1996.
- ENGELHARDT, Maïke. « Generic Pronouns in English : Rules vs. Ideologies », dans José Santaemilia (dir.), *Género, lenguaje y traducción. Actas del Primer Seminario Internacional sobre Género y Lenguaje (El género de la traducción, la traducción del género)*, Valencia, 16-18 octubre 2002, Valence, Publicacions de la Universitat de València, 2003, p. 160-171.

- ERGUN, Emek et CASTRO, Olga. « Pedagogies of Feminist Translation : Rethinking Difference and Commonality across Borders », dans Olga Castro et Emek Ergun (dir.), *Feminist Translation Studies : Local and Transnational Perspectives*, New York, Routledge, coll. « Routledge Advances in Translation and Interpreting Studies », 2017, p. 93-108.
- ESHELMAN, David J. « Feminist Translation as Interpretation », *Translation Review*, vol. 74, n° 1, septembre 2007, p. 16-27.
- ESPASA, Eva. « A Gendered Voice in Translation : Translating *like* a Feminist », dans José Santaemilia (dir.), *Género, lenguaje y traducción. Actas del Primer Seminario Internacional sobre Género y Language (El género de la traducción, la traducción del género)*, Valencia, 16-18 octubre 2002, Valence, Publicacions de la Universitat de València, 2003, p. 328-335.
- EVERETT, Anna. « Scandalicious : *Scandal*, Social Media, and Shonda Rhimes' Auteurist Juggernaut », *The Black Scholar*, vol. 45, n° 1, janvier 2015, p. 34-43.
- FAIR, Freda L. « Unruly Intimacies : The Body and the Midwest in the Works of Roxane Gay », *Middle West Review*, vol. 5, n° 1, octobre 2018, p. 117-124.
- FEDERICI, Eleonora. « Metaphors in Dialogue : Feminist Literary Critics, Translators and Writers », *MonTI. Monografías de Traducción e Interpretación*, n° 3, 2011, p. 355-376.
- FEDERICI, Eleonora et FORTUNATI, Vita. « Introduction », dans Eleonora Federici (dir.), avec la collaboration de Manuela Coppola, Michael Cronin et Renata Oggero, *Translating Gender*, Berne/New York, Peter Lang, coll. « IRIS : Ricerche di cultura Europea / Forschungen zur Europäischen Kultur », 2011, p. 9-20.
- FEDERICI, Eleonora et LEONARDI, Vanessa. « Introduction », dans Eleonora Federici et Vanessa Leonardi (dir.), *Bridging the Gap Between Theory and Practice in Translation and Gender Studies*, Newcastle-upon-Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2013, p. 1-3.
- . « Using and Abusing Gender in Translation. The Case of Virginia Woolf's *A Room of One's Own* Translated into Italian », *Quaderns : revista de traducció*, vol. 19, 2012, p. 183-198.
- FELDMAN, Margeaux. « Undutiful Daughters : Growing Up in Feminism and Psychoanalysis », *Psychoanalysis, Culture & Society*, vol. 21, n° 3, septembre 2016, p. 232-241.
- FERAL, Anne-Lise. « Sexuality and Femininity in Translated Chick Texts », dans Luise Von Flotow (dir.), *Translating Women*, Ottawa, University of Ottawa Press, 2011, p. 183-201.
- FISHER, Lina. « Theory and Practice of Feminist Translation in the 21st Century », dans Rebecca Hyde Parker, Karla Guadarrama Garcia et Antoinette Fawcett (dir.), *Translation : Theory and Practice in Dialogue*, Londres/New York, Continuum, coll. « Continuum Studies in Translation », 2010, p. 67-84.
- FLOTOW, Luise von. « Contested Gender in Translation : Intersectionality and Metamorphics », *Palimpsestes*, octobre 2009, <http://journals.openedition.org/palimpsestes/211>.

- . « Dis-Unity and Diversity : Feminist Approaches to Translation Studies », dans Lynne Bowker, Michael Cronin, Dorothy Kenny et Jennifer Pearson (dir.), *Unity in Diversity? Current Trends in Translation Studies*, Manchester, St. Jerome, 1998, p. 3-13.
- . « Feminist Translation : Contexts, Practices and Theories », *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, vol. 4, n° 2, 2^e semestre 1991, p. 69-84.
- . « Gender in Translation », dans Yves Gambier et Luc Van Doorslaer (dir.), *Handbook of Translation Studies*, vol. 1, Amsterdam/Philadelphie, John Benjamins, 2010, p. 129-133.
- . « Tracing the Context of Translation : The Example of Gender », dans José Santaemilia (dir.), *Gender, Sex, and Translation : The Manipulation of Identities*, Abingdon/New York, Routledge, 2014 [2005], p. 39-51.
- . « Translating Women : From Recent Histories and Re-translations to “Queerying” Translation, and Metamorphosis », *Quaderns : revista de traducció*, vol. 19, 2012, p. 127-139.
- . *Translation and Gender : Translating in the “Era of Feminism”*, Ottawa, University of Ottawa Press, 1997.
- FOUGEYROLLAS-SCHWEBEL, Dominique. « Mouvements féministes », dans Françoise Laborie, Hélène Le Doaré, Danièle Senotier et Helena Hirata (dir.), *Dictionnaire critique du féminisme*, 2^e éd. augm., Paris, Presses universitaires de France, 2004 [2000], p. 138-143.
- GAIROLA, Rahul K. « A Manifesto for Postcolonial Queer Translation Studies », dans Olga Castro et Emek Ergun (dir.), *Feminist Translation Studies : Local and Transnational Perspectives*, New York, Routledge, coll. « Routledge Advances in Translation and Interpreting Studies », 2017, p. 70-79.
- GAY, Roxane. *Bad Feminist : Essays*, New York, Harper Perennial, 2014.
- GAY, Roxane. *Bad féministe* (trad. Santiago Artozqui et rév. Aimée Verret), Montréal, Édito, 2018 [2014].
- . *Difficult Women*, New York, Grove Press, 2017.
- GENTZLER, Edwin. *Translation and Identity in the Americas : New Directions in Translation Theory*, Londres/New York, Routledge, 2007.
- GHENO, Marine. « Dystopie au féminin chez Nelly Arcan : lecture métaféministe », *Canada and Beyond : A Journal of Canadian Literary and Cultural Studies*, vol. 3, n° 1-2, décembre 2013, p. 123-139.
- . *Femmes scandaleuses : le pouvoir transformatif de la transgression chez Virginie Despentes, Nelly Arcan et aurélia aurita*, thèse de doctorat, Université de l'Alberta, 2016.
- GIBBELS, Elisabeth. « Positioning Strategies in the “Province of Men” : Mary Wollstonecraft’s *A Vindication of the Rights of Woman* and its Four German Translations », dans José

Santaemilia (dir.), *Género, lenguaje y traducción. Actas del Primer Seminario Internacional sobre Género y Lenguaje (El género de la traducción, la traducción del género)*, Valencia, 16-18 octubre 2002, Valence, Publicacions de la Universitat de València, 2003, p. 336-347.

GIDDENS, Anthony. *Central Problems in Social Theory : Action, Structure, and Contradiction in Social Analysis*, Berkeley, University of California Press, 1979.

GODARD, Barbara. « L'éthique du traduire : Antoine Berman et le "virage éthique" en traduction », *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, vol. 14, n° 2, 2^e semestre 2001, p. 49-82.

---. « Theorizing Feminist Discourse / Translation », *Tessera*, vol. 6, printemps 1989, p. 42-53.

GOUANVIC, Jean-Marc. « Ethos, éthique et traduction : vers une communauté de destin dans les cultures », *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, vol. 14, n° 2, 2^e semestre 2001, p. 31-47.

GRAMSCI, Antonio. *Textes* (trad. Jean Bramond, Gilbert Moget, Armand Monjo, François Ricci et André Tosel ; éd. André Tosel), Chicoutimi, Les classiques des sciences sociales [bibliothèque numérique], coll. « Les sciences sociales contemporaines », 2001 [1983]. (Textes d'origine parus entre 1917 et 1951)

GRUTMAN, Rainier. « Le virage social dans les études sur la traduction : une rupture sur fond de continuité », *Texte, revue de critique et de théorie littéraire*, vol. 45-46, 2009, p. 135-152.

GUILLAUME, Astrid. « Introduction », dans Astrid Guillaume (dir.), *Idéologie et traductologie*, Paris, L'Harmattan, « Collection Traductologie », 2016, p. 17-19.

HAMAD, Hannah et TAYLOR, Anthea. « Introduction : Feminism and Contemporary Celebrity Culture », *Celebrity Studies*, vol. 6, n° 1, janvier 2015, p. 124-127.

HARAWAY, Donna. « Situated Knowledges : The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, vol. 14, n° 3, 1988, p. 575.

HARDING, Sandra G. « Introduction : Standpoint Theory as a Site of Political, Philosophic, and Scientific Debate », dans Sandra G. Harding (dir.), *The Feminist Standpoint Theory Reader : Intellectual and Political Controversies*, New York, Routledge, 2004, p. 1-15.

---. « The Logic of a Standpoint », dans Sandra G. Harding (dir.), *The Feminist Standpoint Theory Reader : Intellectual and Political Controversies*, New York, Routledge, 2004, p. 17-20.

HARTSOCK, Nancy C. M. « The Feminist Standpoint : Developing the Ground for a Specifically Feminist Historical Materialism », dans Sandra G. Harding (dir.), *The Feminist Standpoint Theory Reader : Intellectual and Political Controversies*, New York, Routledge, 2004, p. 35-53.

HEKMAN, Susan. « Truth and Method : Feminist Standpoint Theory Revisited », *Signs*, vol. 22, n° 2, hiver 1997, p. 341-365.

- HENDERSON, Jennifer. « Can the Third Wave Speak? », *Atlantis : Critical Studies in Gender, Culture & Social Justice*, vol. 32, n° 1, octobre 2007, p. 70-80.
- HENRY-TIERNEY, Pauline. « The Translator and the Transgressive : Encountering Sexual Alterity in Catherine Millet's *La vie sexuelle de Catherine M.* », dans Olga Castro et Emek Ergun (dir.), *Feminist Translation Studies : Local and Transnational Perspectives*, New York, Routledge, coll. « Routledge Advances in Translation and Interpreting Studies », 2017, p. 222-234.
- HJORT, Anne Mette. « Translation and the Consequences of Scepticism », dans André Lefevere et Susan Bassnett (dir.), *Translation, History, and Culture*, Londres/New York, Cassell, 1995 [1990], p. 38-45.
- JUTEAU-LEE, Danielle. « Visions partielles, visions partiales : visions des minoritaires en sociologies », *Sociologie et sociétés*, vol. 13, n° 2, 1981, p. 33-48.
- KEDEM, Nir. « What is Queer Translation? », *symplokē*, vol. 27, n° 1-2, 2019, p. 157-183.
- KOSKINEN, Kaisa. *Beyond Ambivalence : Postmodernity and the Ethics of Translation*, Tampere, Université de Tampere, coll. « Acta Universitatis Tamperensis », 2000.
- KRÓL, Mateusz Wojciech. « The Traps of Normativity : Queer (and) Translation Praxis », dans Lucyna Harmon et Dorota Osuchowska (dir.), *Translation Studies across the Boundaries*, Francfort, Peter Lang, coll. « Studies in Linguistics, Anglophone Literatures and Cultures », 2018, p. 129-142.
- LANDRY, Vincent. « Virgine Despentes et l'autofiction théorique : étude de *King Kong théorie* », *Revue PolitiQueer*, n° 1, juin 2014, <http://revuepolitiqueer.wordpress.com/2017/12/29/virgine-despentes-et-lautofiction-theorique-etude-de-king-kong-theorie/>.
- LATOURES, Aurélie. « “Je suis presque féministe, mais...” Appropriation de la cause des femmes par des militantes maliennes au Forum Social Mondial de Nairobi (2007) », *Politique africaine*, vol. 4, n° 116, 2009, p. 143-163.
- LAURIN-FRENETTE, Nicole. *Contre les théories de l'idéologie*, Chicoutimi, Les classiques des sciences sociales [bibliothèque numérique], coll. « Les sciences sociales contemporaines », 2004 [1984].
- LAVIGNE, Nicole. « Word Warriors. Feminist Translation in Canada : Casting Doubt on the Phallic Order of Things », dans José Santaemilia (dir.), *Género, lenguaje y traducción. Actas del Primer Seminario Internacional sobre Género y Lenguaje (El género de la traducción, la traducción del género)*, Valencia, 16-18 octobre 2002, Valence, Publicacions de la Universitat de València, 2003, p. 393-405.
- LAZAR, Michelle M. « Politicizing Gender in Discourse : Feminist Critical Discourse Analysis as Political Perspective and Praxis », dans Michelle M. Lazar (dir.), *Feminist Critical Discourse Analysis : Gender, Power, and Ideology in Discourse*, Basingstoke/New York, Palgrave Macmillan, 2005, p. 1-28.

- LEDERER, Marianne. « Préface », dans Astrid Guillaume (dir.), *Idéologie et traductologie*, Paris, L'Harmattan, coll. « Traductologie », 2016, p. 11-15.
- LEE, Elaine Tzu-Yi. « Woman-identified Approach in Practice : A Case Study of Four Chinese Translations of the Novel *The Color Purple* », dans Eleonora Federici et Vanessa Leonardi (dir.), *Bridging the Gap Between Theory and Practice in Translation and Gender Studies*, Newcastle-upon-Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2013, p. 75-85.
- LEFEVERE, André. « Translation : Its Genealogy in the West », dans André Lefevere et Susan Bassnett (dir.), *Translation, History, and Culture*, Londres/New York, Cassell, 1995 [1990], p. 14-28.
- . *Translation, Rewriting, and the Manipulation of Literary Fame*, Londres, Routledge, coll. « Translation Studies », 1992.
- LEONARDI, Vanessa. *Gender and Ideology in Translation : Do Women and Men Translate Differently? A Contrastive Analysis from Italian into English*, Berne/New York, Peter Lang, coll. « European University Studies », 2007.
- LESSARD, Michaël et ZACCOUR, Suzanne. *Grammaire non sexiste de la langue française : le masculin ne l'emporte plus !*, Saint-Joseph-du-Lac, Québec, M Éditeur, coll. « Mosaïque », 2017.
- . *Rédaction inclusive : au-delà de la grammaire*, conférence présentée à l'Université McGill, Montréal, 4 avril 2019. [Inédit]
- LEUNG, Matthew Wing-Kwong. « The Ideological Turn in Translation Studies », dans João Ferreira Duarte, Alexandra Assis Rosa et Teresa Seruya (dir.), *Translation Studies at the Interface of Disciplines*, Amsterdam/Philadelphie, John Benjamins, coll. « Benjamins Translation Library », 2006, p. 129-144.
- LEVASSEUR, Julie. *Les contraintes idéologiques de/dans la traduction du genre policier*, travail final dans le cadre du séminaire FREN 613 – Traduction et littéraire à contrainte, Université McGill, 2019. [Inédit]
- . *Désir, agentivité et « bad feminism » dans Difficult Women de Roxane Gay*, communication présentée au colloque Femmes de Lettres – Se faire sujet : la prise de parole au féminin, Maison de la littérature, Québec, 7 et 8 novembre 2019. [Inédit]
- . *L'Une est l'Autre : l'identité genrée à travers la traduction*, travail final dans le cadre du séminaire FREN 712 – Traduire l'identité et l'altérité en littérature, Université McGill, 2019. [Inédit]
- LOTBINIÈRE-HARWOOD, Susanne de. *Re-belle et infidèle : la traduction comme pratique de réécriture au féminin / The Body Bilingual : Translation as a Re-Writing in the Feminine*, Montréal, Remue-ménage, 1991.

- MAIER, Carol. « Issues in the Practice of Translating Women's Fiction », *Bulletin of Hispanic Studies*, vol. 75, n° 1, janvier 1998, p. 95-108.
- MAIER, Carol et MASSARDIER-KENNEY, Françoise. « Gender in/and Literary Translation », dans Marilyn Gaddis Rose (dir.), *Translation Horizons : Beyond the Boundaries of Translation Spectrum. A Collection of Essays Situating and Proposing New Directions and Major Issues in Translation Studies*, Binghamton, Center for Research in Translation, State University of New York, coll. « Translation Perspectives », 1996, p. 225-242.
- MARTÍN, M. Rosario. « Gender(ing) Theory : Rethinking the Targets of Translation Studies in Parallel with Recent Developments in Feminism », dans José Santaemilia (dir.), *Gender, Sex, and Translation : The Manipulation of Identities*, Abingdon/New York, Routledge, 2014 [2005], p. 25-37.
- MASON, Ian. « Critical Discourse Analysis », dans Claudia V. Angelelli et Brian James Baer, (dir.), *Researching Translation and Interpreting*, Londres/New York, Routledge, 2016, p. 203-211.
- . « Discourse, Ideology, and Translation », dans Robert De Beaugrande, Abdullah Shunnaq et Mohamed Helmy Heliel (dir.), *Language, Discourse and Translation in the West and Middle East*, Amsterdam/Philadelphie, John Benjamins, coll. « Benjamins Translation Library », 1994, p. 23-34.
- MASSARDIER-KENNEY, Françoise. « Towards a Redefinition of Feminist Translation Practice », *The Translator*, vol. 3, n° 1, avril 1997, p. 55-69.
- MERKLE, Denise. « Translation Constraints and the “Sociological Turn” in Literary Translation Studies », dans Anthony Pym, Miriam Shlesinger et Daniel Simeoni (dir.), *Beyond Descriptive Translation Studies : Investigations in Homage to Gideon Toury*, Amsterdam/Philadelphie, John Benjamins, coll. « Benjamins Translation Library », 2008, p. 175-186.
- MESCHONNIC, Henri. *Pour la poétique II : Épistémologie de l'écriture et poétique de la traduction*, Paris, Gallimard, 1973.
- MEYLAERTS, Reine. « Translators and (Their) Norms : Towards a Sociological Construction of the Individual », dans Anthony Pym, Miriam Shlesinger et Daniel Simeoni (dir.), *Beyond Descriptive Translation Studies : Investigations in Homage to Gideon Toury*, Amsterdam/Philadelphie, John Benjamins, coll. « Benjamins Translation Library », 2008, p. 91-102.
- MILLS, Sara et MULLANY, Louise. *Language, Gender and Feminism : Theory, Methodology and Practice*, Londres/New York, Routledge, 2011.
- MUKHERJEE, Tutun. « Gender, Historiography and Translation », dans Christopher Larkosh (dir.), *Re-Engendering Translation : Transcultural Practice, Gender/Sexuality and the Politics of Alterity*, Manchester, St. Jerome, 2011, p. 127-147.

- MUNDAY, Jeremy. *Style and Ideology in Translation : Latin American Writing in English*, Londres/New York, Routledge, coll. « Routledge Studies in Linguistics », 2008.
- NAGAR, Richa, DAVIS, Kathy, BUTLER, Judith, KEATING, AnaLouise, COSTA, Claudia de Lima, ALAVAREZ, Sonia E. et ALTINAY, Ayşe Gül. « A Cross-Disciplinary Roundtable on the Feminist Politics of Translation », dans Olga Castro et Emek Ergun (dir.), *Feminist Translation Studies : Local and Transnational Perspectives*, New York, Routledge, coll. « Routledge Advances in Translation and Interpreting Studies », 2017, p. 112-135.
- OFFICE QUÉBÉCOIS DE LA LANGUE FRANÇAISE. « Index thématique : La rédaction et la communication – Féminisation et rédaction épicienne », *Banque de dépannage linguistique*, http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/BDL/gabarit_bdl.asp?Th=1&Th_id=274 [consulté le 29 juin 2020].
- . « Les types de doublets abrégés », *Banque de dépannage linguistique*, http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit_bdl.asp?id=5346 [consulté le 19 juillet 2020].
- . « Qu'est-ce qu'un doublet ? », *Banque de dépannage linguistique*, http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit_bdl.asp?Th=2&t1=&id=3991 [consulté le 19 juillet 2020].
- OPREA, Denisa-Adriana. « Du féminisme (de la troisième vague) et du postmoderne », *Recherches féministes*, vol. 21, n° 2, mars 2009, p. 5-28.
- . *Une poétique du personnage dans cinq romans québécois contemporains au féminin (1980-2000). Métaféminisme et postmoderne*, thèse de doctorat, Université Laval, 2008.
- PEKKANEN, Hilkka. « The Translator's Voice in Focalization », dans Kristiina Taivalkoski-Shilov et Myriam Suchet (dir.), *La traduction des voix intra-textuelles / Intratextual Voices in Translation*, Québec, Éditions québécoises de l'œuvre, coll. « Vita Traductiva », 2013, p. 67-85.
- PYM, Anthony. « Introduction : The Return to Ethics in Translation Studies », *The Translator*, vol. 7, n° 2, novembre 2001, p. 129-138.
- RAO, Sathya. « Translating Sexuality : The Translation Industry and Adult Websites », *Translation Journal*, vol. 12, n° 3, juillet 2008, <http://www.bokorlang.com/journal/45adult.htm>.
- RASTIER, François. « Préface », dans Astrid Guillaume (dir.), *Idéologie et traductologie*, Paris, L'Harmattan, coll. « Traductologie », 2016, p. 5-9.
- RENEGAR, Valerie R. et SOWARDS, Stacey K. « Contradiction as Agency : Self-Determination, Transcendence, and Counter-Imagination in Third Wave Feminism », *Hypatia*, vol. 24, n° 2, 2009, p. 1-20.

- . « Feminist Transgressions : Vulnerability, Bravery, and the Need for a More Imperfect Feminism », dans Jennifer C. Dunn et Jimmie Manning (dir.), *Transgressing Feminist Theory and Discourse : Advancing Conversations across Disciplines*, New York, Routledge, 2018, p. 70-84.
- RENTSCHLER, Carrie A. et THRIFT, Samantha C. « Doing Feminism : Event, Archive, Techné », *Feminist Theory*, vol. 16, n° 3, décembre 2015, p. 239-249.
- ROSE, Jacqueline. « I Am a Knife », *London Review of Books*, 22 février 2018, p. 3-11.
- SAINT-MARTIN, Lori. « Le métaféminisme et la nouvelle prose féminine au Québec », *Voix et Images*, vol. 18, n° 1, 1992, p. 78-88.
- . « Suzanne Jacob, à l'ombre des jeunes femmes en fuite », *Voix et Images*, vol. 21, n° 2, 1996, p. 250-257.
- . « Trois romans métaféministes », *Contre-voix : essais de critique au féminin*, Québec, Nuit blanche, 1997, p. 235-268.
- . « Writing (Jumping) Off the Edge of the World : Metafeminism and New Women Writers of Quebec », dans Mary Green, Karen Gould, Micheline Rice-Maximin et Keith Walker (dir.), *Postcolonial Subjects : Francophone Women Writers*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1996, p. 285-303.
- SANTAEMILIA, José. « Feminists Translating : On Women, Theory and Practice », dans Eleonora Federici (dir.), avec la collaboration de Manuela Coppola, Michael Cronin et Renata Oggero, *Translating Gender*, Berne/New York, Peter Lang, coll. « IRIS : Ricerche di cultura Europea / Forschungen zur Europäischen Kultur », 2011, p. 55-77.
- . « Gender and Translation : A New European Tradition? », dans Eleonora Federici et Vanessa Leonardi (dir.), *Bridging the Gap Between Theory and Practice in Translation and Gender Studies*, Newcastle-upon-Tyne, Cambridge Scholars, 2013, p. 4-14.
- . « Introduction », dans José Santaemilia (dir.), *Gender, Sex, and Translation : The Manipulation of Identities*, Abingdon/New York, Routledge, 2014 [2005], p. 1-7.
- . « The Translation of Sex-Related Language : The Danger(s) of Self-Censorship(s) », *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, vol. 21, n° 2, 2^e semestre 2008, p. 221-252.
- SAPIRO, Gisèle. « Normes de traduction et contraintes sociales », dans Anthony Pym, Miriam Shlesinger et Daniel Simeoni (dir.), *Beyond Descriptive Translation Studies : Investigations in Homage to Gideon Toury*, Amsterdam/Philadelphie, John Benjamins, coll. « Benjamins Translation Library », 2008, p. 199-208.
- SARDIN, Pascale. « “Écrire sans honte” : la sexualité féminine en question dans les traductions anglo-américaines de *Passion simple*, *L'Événement* et *L'Occupation* d'Annie Ernaux », *MonTI. Monografías de Traducción e Interpretación*, 2011, p. 403-420.

- SEATON, Wallis. « “Doing Her Best With What She’s Got” : Authorship, Irony, and Mediating Feminist Identities in Lena Dunham’s *Girls* », dans Meredith Nash et Imelda Whelehan, (dir.), *Reading Lena Dunham’s Girls : Feminism, Postfeminism, Authenticity and Gendered Performance in Contemporary Television*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2017, p. 149-162.
- SHREAD, Carolyn. « Metamorphosis or Metramorphosis? Towards a Feminist Ethics of Difference in Translation », *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, vol. 20, n° 2, 2^e semestre 2007, p. 213-242.
- . « On Becoming in Translation : Articulating Feminisms in the Translation of Marie Vieux-Chauvet’s *Les Rapaces* », dans Luise Von Flotow (dir.), *Translating Women*, Ottawa, University of Ottawa Press, 2011, p. 283-302.
- SIMON, Sherry. *Gender in Translation : Cultural Identity and the Politics of Transmission*, Londres/New York, Routledge, 1996.
- SNELL-HORNBY, Mary. « The Turns of Translation Studies », dans Yves Gambier et Luc Van Doorslaer (dir.), *Handbook of Translation Studies*, vol. I, Amsterdam/Philadelphie, John Benjamins, 2010, p. 366-370.
- SOROS, Erin. « Writing Madness in Indigenous Literature : A Hesitation », dans Elizabeth J. Donaldson (dir.), *Literatures of Madness : Disability Studies and Mental Health*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, coll. « Literary Disability Studies », 2018, p. 71-90.
- SOTIRIN, Patty. « The Value of the “Bad Feminist” », *Women & Language*, vol. 36, n° 2, septembre 2013, p. 7-9.
- SPIVAK, Gayatri Chakravorty. « The Politics of Translation », dans Lawrence Venuti (dir.), *The Translation Studies Reader*, 3^e éd., New York, Routledge, 2012 [2000], p. 397-416. (Article d’origine publié en 1993)
- SPURLIN, William J. « Queering Translation : Rethinking Gender and Sexual Politics in the Spaces Between Languages and Cultures », dans B. J. Epstein et Robert Gillett (dir.), *Queer in Translation*, Londres, Routledge, 2017, p. 172-183.
- . « The Gender and Queer Politics of Translation : New Approaches », *Comparative Literature Studies*, vol. 51, n° 2, 2014, p. 201-214.
- STEINEM, Gloria. « Foreword », dans Rebecca Walker (dir.), *To Be Real : Telling the Truth and Changing the Face of Feminism*, New York, Anchor Books, 1995, p. xiii-xxviii.
- STRATFORD, Madeleine et AUSSANT, Laurent. « Translating a Canadian Feminist Killjoy in Quebec : Towards a (Re)definition of Feminist Intervention Strategies », dans Margit Grieb, Yves-Antoine Clemmen et Will Lehman (dir.), *In Between : Cultures and Languages in Transition*, Irvine, BrownWalker Press, 2019, p. 161-174.

- STROWE, Anna. « Power and Conflict », dans Claudia V. Angelelli et Brian James Baer (dir.), *Researching Translation and Interpreting*, Londres/New York, Routledge, 2016, p. 118-130.
- TOUPIN, Louise. « Les courants de pensée féministe », dans Céline Martin, Rosalie Ndejuru, Lyne Kurtzman et Mariangela Di Domenico (dir.), *Qu'est que le féminisme ? Trousse d'information sur le féminisme québécois des vingt-cinq dernières années*, Montréal, Centre de documentation sur l'éducation des adultes et la condition féminine/Relais-femmes, 1997, p. 3-26.
- TOURY, Gideon. « The Nature and Role of Norms in Translation », dans Lawrence Venuti (dir.), *The Translation Studies Reader*, 3^e éd., Londres/New York, Routledge, 2012 [2000], p. 168-191. (Article d'origine publié en 1995)
- TUCK, Eve. « Suspending Damage : A Letter to Communities », *Harvard Educational Review*, vol. 79, n° 3, septembre 2009, p. 409-428.
- TUCK, Eve et YANG, K. Wayne. « R-Words : Refusing Research », dans Django Paris et Maisha T. Winn (dir.), *Humanizing Research : Decolonizing Qualitative Inquiry with Youth and Communities*, Londres, SAGE, 2014, p. 223-247.
- TYMOCZKO, Maria. « Ideology and the Position of the Translator », dans María Calzada-Pérez (dir.), *Apropos of Ideology : Translation Studies on Ideology - Ideologies in Translation Studies*, Abingdon/New York, Routledge, 2014 [2003] p. 181-201.
- . « Translation, Ideology, and Creativity », *Linguistica Antverpiensia, New Series – Themes in Translation Studies*, n° 2, 2003, p. 27-45.
- TYULENEV, Sergey. « Agency and Role », dans Claudia V. Angelelli et Brian James Baer (dir.), *Researching Translation and Interpreting*, Londres/New York, Routledge, 2016, p. 17-31.
- . *Translation and Society : An Introduction*, Londres, Routledge, 2014.
- VAN DIJK, Teun A. « Ideology and Discourse Analysis », *Journal of Political Ideologies*, vol. 11, n° 2, juin 2006, p. 115-140.
- VAN WYKE, Ben. « Ethics and Translation », dans Yves Gambier et Luc Van Doorslaer (dir.), *Handbook of Translation Studies*, vol. I, Amsterdam/Philadelphie, John Benjamins, 2010, p. 111-115.
- VENUTI, Lawrence. « 2000s and Beyond », dans Lawrence Venuti (dir.), *The Translation Studies Reader*, 3^e éd., Londres/New York, Routledge, 2012 [2000], p. 389-397.
- . « Introduction », dans Lawrence Venuti (dir.), *Rethinking Translation : Discourse, Subjectivity, Ideology*, Londres/New York, Routledge, 1992, p. 1-17.
- . *The Scandals of Translation : Towards an Ethics of Difference*, London/New York, Routledge, 1998.

- WALKER, Rebecca. « Being Real : An Introduction », dans Rebecca Walker (dir.), *To Be Real : Telling the Truth and Changing the Face of Feminism*, New York, Anchor Books, 1995, p. xxix-xl.
- WALLMACH, Kim. « Feminist Translation Strategies : Different or Derived? », *Journal of Literary Studies*, vol. 22, n° 1-2, juin 2006, p. 1-26.
- WOLF, Michaela. « The Sociology of Translation and its “Activist Turn” », *Translation & Interpreting Studies : The Journal of the American Translation & Interpreting Studies Association*, vol. 7, n° 2, septembre 2012, p. 129-143.
- . « Translating and Interpreting as a Social Practice – Introspection into a New Field », dans Michaela Wolf (dir.), *Übersetzen - Translating - Traduire : Towards a “Social Turn”?*, Vienne/Berlin, Lit Verlag, coll. « Repräsentation - Transformation », 2006, p. 9-22.
- WYLIE, Alison. « Why Standpoint Matters », dans Sandra G. Harding (dir.), *The Feminist Standpoint Theory Reader : Intellectual and Political Controversies*, New York, Routledge, 2004, p. 339-351.
- YAGUELLO, Marina. *Les mots et les femmes : essai d’approche sociolinguistique de la condition féminine*, Paris, Payot & Rivages, coll. « Petite bibliothèque Payot », 2002.
- ZACCOUR, Suzanne et LESSARD, Michaël. *Dictionnaire critique du sexisme linguistique*, Montréal, Somme toute, 2017.
- ZOH, Jean Soumahoro. « Calixte Beyala : du féminisme au métaféminisme », *Perspectives Philosophiques*, vol. 3, n° 5, juin 2013, p. 179-199.

VOLET TRADUCTION

Des femmes compliquées, traduction de cinq nouvelles de Roxane Gay

J'irai où tu iras

Ma sœur a décidé que nous devions aller à Reno pour voir son mari dont elle est séparée. Quand elle me l'a dit, j'étais de mauvaise humeur. J'ai répondu : « Qu'est-ce que ça a à voir avec moi ? »

Carolina s'est mariée lorsqu'elle avait dix-neuf ans. Darryl, son époux, avait une décennie de plus, mais il possédait une chevelure abondante et elle pensait que ça avait son importance. Elle et lui ont habité avec nous pour la première année. Ma mère appelait ça « se mettre en selle », mais le couple passait la majorité de son temps au lit donc j'ai présumé que « se mettre en selle » constituait un euphémisme pour désigner l'acte sexuel. Carolina et Darryl ont finalement déménagé dans un appartement merdique avec un papier peint vert petit pois et un balcon dont la balustrade branlait comme une dent pourrie. J'avais l'habitude de les visiter après mes cours à l'université locale. D'ordinaire, Carolina n'était pas encore rentrée de son bénévolat donc je l'attendais en regardant la télévision et en buvant de la bière tiède pendant que Darryl, qui n'arrivait pas à se trouver du travail, me fixait du regard en me disant que j'étais une jolie fille. Lorsque j'en ai averti ma sœur, elle a ri en hochant la tête. « Les hommes sont ce qu'ils sont, mais il ne t'embêtera pas, promis. » Elle avait raison.

Darryl a décidé de déménager au Nevada, meilleures perspectives d'avenir qu'il a dit, et a annoncé à Carolina qu'en bonne épouse, elle devait le suivre. Il n'avait pas besoin de travailler en étant marié à ma sœur, mais il se montrait vieux jeu par rapport aux trucs les plus bizarres et ce de façon assez aléatoire. Carolina n'aime pas se faire donner des ordres et elle n'allait pas m'abandonner. Je ne voulais pas partir au Nevada donc elle est restée ici et le couple est resté marié, mais chaque partenaire menait sa vie de son côté.

Je dormais, le bras de mon copain Spencer lourd et chaud sur ma poitrine, lorsque Carolina a frappé à la porte. Ma relation avec Spencer laissait à désirer pour plusieurs raisons, notamment le fait qu'il s'exprimait uniquement en répliques de films, persuadé que ça faisait de lui un cinéphile plus crédible. Il m'a secouée, mais j'ai grogné et je me suis détournée. Comme nous n'avons pas ouvert, Carolina s'est permise d'entrer, a fait irruption dans notre chambre et s'est glissée à côté de moi. Sa peau était moite et étrangement froide, comme si elle venait de courir en hiver. Elle sentait le fixatif et le parfum.

Carolina m'a embrassée sur la nuque. « Il faut y aller, Savvie, a-t-elle chuchoté.

– Je ne veux vraiment pas y aller. »

Spencer a enfoui son visage sous un oreiller et marmonné quelque chose que nous n'avons pas compris.

« Ne m'oblige pas à y aller seule, a insisté Carolina, la voix brisée. Ne m'oblige pas à rester ici, pas encore. »

Une heure plus tard, nous mettions le cap à l'est sur l'autoroute. Je me suis pelotonnée contre la portière, pressant mon front contre la vitre. Alors que nous franchissions la frontière californienne, je me suis redressée et j'ai dit à ma sœur : « Je te hais vraiment », mais je me suis cramponnée à son bras, aussi.

Le motel Blue Desert Inn avait l'air abandonné, oublié. Des traces de moisissure recouvraient les murs en stuc de motifs verts et noirs. Les néons de l'enseigne CH MBRES DISP NIBLES crépitaient, peinant à rester illuminés. Seules quelques voitures étaient stationnées devant.

« C'est exactement le genre d'endroit où j'imaginais ton mari, ai-je déclaré alors que nous nous garions. Si tu couches avec lui ici, je vais tellement être déçue. »

Darryl a ouvert la porte vêtu d'une paire de boxers amples et d'un t-shirt à l'effigie de notre école secondaire. Ses cheveux lui tombaient dans les yeux et ses lèvres étaient gercées.

Il s'est gratté le menton. « J'étais sûr que tu reviendrais. »

Carolina a frotté son pouce contre la barbe de plusieurs jours de son mari. « Sois gentil. »

Elle l'a contourné en le bousculant et j'ai suivi, lentement. Sa chambre était petite mais plus propre que je ne l'aurais cru. Au centre de la pièce, le grand lit double s'affaissait. Il y avait à côté une petite table et deux chaises ; en face, une commode en chêne parsemée de tasses en Styromousse, dont une portait des traces de rouge à lèvres.

J'ai pointé du doigt l'énorme téléviseur cathodique. « Je ne savais pas qu'on en fabriquait encore. » La lèvre supérieure de Darryl s'est retroussée. Il a fait un signe de la tête vers la porte menant à la pièce voisine. « Tu devrais vérifier si la chambre d'à-côté est disponible. » Il a tapoté le lit et s'est jeté sur le matelas, qui a gémi doucement sous son poids. « On va avoir du fun, ta sœur et moi. »

À la réception, un homme âgé au ventre bedonnant et à l'épaisse chevelure rousse s'est appuyé sur le comptoir pour tapoter un plan du motel en expliquant les vertus de chacune des chambres disponibles. J'ai désigné la chambre adjacente à celle de Darryl.

« Et cette chambre-là ? »

L'employé s'est gratté le ventre, puis a fait craquer ses jointures. « Ça, c'est une excellente chambre. Le plafond de la salle de bain coule un peu mais si t'es sous la douche, t'es déjà en train de te mouiller. »

J'ai dégluti. « Je vais la prendre. »

Il m'a examinée de haut en bas. « As-tu besoin de deux clés, ou qu'on te tienne compagnie ? »

J'ai glissé trois billets de vingt sur le comptoir.

« Ni l'un ni l'autre.

– Comme tu veux. Comme tu veux. »

L'air dans ma chambre était lourd et froid, humide. Le lit présentait un affaissement familial, comme si la même personne était allée de pièce en pièce, laissant derrière elle le poids de son souvenir. Après une inspection minutieuse, j'ai appuyé mon oreille contre la porte séparant ma chambre de celle de Darryl. Carolina et son mari étaient étonnamment tranquilles. J'ai fermé les yeux. Mon souffle s'est ralenti. Je ne sais pas combien de temps je suis restée là, mais un coup bruyant m'a fait sursauter.

« Je sais que tu es en train d'écouter, Savvie. »

J'ai ouvert la porte et j'ai fixé ma sœur du regard : elle se tenait dans l'embrasure, les mains sur les hanches. Darryl était couché sur le lit, toujours habillé, les chevilles croisées. Il a hoché la tête et souri de toutes ses dents.

« Pas mal, sœurette. »

Avant que j'aie pu dire quoi que ce soit, Carolina m'a couvert la bouche de sa main. « Darryl nous invite à souper, au casino en plus. »

J'ai baissé les yeux sur ma tenue : des jeans délavés, un trou élimé au niveau du genou gauche, et un débardeur blanc. « Je ne me change pas. »

Le Paradise Deluxe était criard dans tous les sens du terme : les tapis constituaient une malencontreuse explosion de couleurs rouge, orange, verte et violette ; les haut-parleurs au plafond beuglaient du *classic rock*. Le plancher était jonché de machines à sous lumineuses, chacune émettant une série de sons aigus qui ne s'apparentaient d'aucune façon à une mélodie. La plupart des machines étaient occupées par des gens saouls qui braillaient bruyamment en appuyant sans cesse sur le bouton **TOURNER LES BOBINES**. Pendant que nous traversions le casino, moi

suivant Carolina et Carolina suivant Darryl, ce dernier opinait du chef tous les deux ou trois pas comme s'il était chez lui.

Le restaurant était sombre et désert. Notre serveur, un grand garçon maigrichon à la chevelure grasse qui lui tombait sur le visage, nous a tendu des menus recouverts de plastique sale avant de nous ignorer pendant vingt bonnes minutes.

Darryl s'est installé confortablement sur la banquette avant de s'étirer et de glisser un bras autour des épaules de Carolina. « Ça, c'est le paradis, a-t-il déclaré. Ce resto sert le meilleur steak de Reno, une viande tellement tendre et juteuse qu'elle se coupe comme du beurre. »

J'ai fait semblant d'être totalement absorbée par le menu et son éventail de viandes et de fritures pas chères.

Darryl m'a donné un coup de pied sous la table.

J'ai posé mon menu. « Est-ce vraiment nécessaire ? »

Il a claqué la table. « La gang est de nouveau réunie. »

Pendant que nous attendions, Carolina a distraitemment glissé sa main le long de la cuisse de son mari. Il a fait une drôle de tête et s'est mis à fumer, secouant la cendre de sa cigarette sur la table.

« Je ne crois pas que tu aies le droit de faire ça », ai-je souligné.

Darryl a haussé les épaules. « J'ai de l'influence ici. Les gens diront rien. »

J'ai fixé le petit tas de cendres qu'il était en train de produire. « Nous allons manger à cette table. »

Il a soufflé un parfait filet de fumée.

Carolina m'a effleuré le coude et a lancé un regard à son mari. « Laisse-la tranquille », lui a-t-elle intimé.

Darryl et ma sœur ont célébré leur mariage au palais de justice. Je me tenais à ses côtés à elle, vêtue de ma plus belle robe – jaune, sans manches, style Empire – et des Converse roses montantes. Son frère à lui, Dennis, servait de témoin et ne s'est même pas donné la peine de porter des pantalons : il rodait à côté du couple dans des bermudas kaki. Pendant que le juge de paix psalmodiait au sujet de l'amour et de l'obéissance, je fixais les genoux blêmes de Dennis, leur proéminence. Nos parents et nos frères se tenaient en ligne bien droite près de la mère de Darryl, laquelle mâchait bruyamment de la gomme. Il lui fallait toujours une cigarette à la bouche et après dix minutes de privation, elle souffrait vraiment.

Après que le couple a échangé ses vœux, nous avons traversé le hall bondé de gens qui venaient régler des infractions à la circulation, renouveler leurs permis de conduire et demander justice. Carolina et moi nous étions rendues au palais de justice trois ans auparavant avec nos parents pour demander quelque chose, mais nous n'en avons pas parlé ce jour-là. Nous avons prétendu que nous avions toutes les raisons de célébrer. Dennis a plongé la main dans son sac à dos et en a sorti deux bières tièdes. Darryl et lui les ont débouchées séance tenante. Carolina a ri. Un policier dont le ventre débordait de son pantalon les a observés sous ses paupières tombantes, puis a baissé les yeux. Tout le monde s'est lentement dirigé vers le stationnement, mais Carolina et moi sommes restées derrière.

Elle a appuyé son front contre le mien.

Quelque chose de lourd et humide m'a noué la gorge. « Pourquoi lui ? »

« Je serais bonne à rien pour un homme vraiment bon, et Darryl n'est pas si mauvais que ça. »

Je comprenais exactement ce qu'elle voulait dire.

Darryl travaillait de nuit comme gestionnaire d'un petit aérodrome à la limite de Reno, du genre fréquenté par les *gamblers* et autres escrocs riches en espèces qui préfèrent voyager en toute discrétion. Comment s'était-il retrouvé à ce poste ? Mystère. Il connaissait peu de choses sur la gestion, l'aviation, ou le travail tout court. Il nous a invitées à l'accompagner comme s'il craignait que Carolina disparaisse s'il la perdait de vue. Un de ses amis à lui, Cooper, devait apporter de la bière et du pot. Assise sur la banquette arrière, en route vers l'aérodrome, je fixais les taches de rousseur sur la nuque de Darryl et le large V qu'elles formaient de la naissance de ses cheveux jusqu'à la colonne vertébrale. Lorsque Carolina s'est penchée vers son mari comme si elle et lui avaient toujours formé un couple uni, j'ai détourné les yeux.

« N'as-tu pas du travail à faire, pour vrai ? »

Darryl s'est retourné et m'a souri de toutes ses dents. « Pas tant que ça grâce à votre présence ici, Mesdames.

– Tu pourrais juste me ramener au motel. »

Carolina s'est retournée à son tour. « Si tu rentres, je rentre, a-t-elle répliqué d'un ton brusque. Tu connais le marché.

– Est-ce que vous êtes encore soudées toutes les deux comme ces jumeaux bizarres... comment on les appelle déjà... t'sais, comme les chats ? »

J'ai gratté un trou derrière le siège du conducteur. « Des Siamois ? »

Darryl a donné une claque sur le volant et klaxonné. « Des Siamois, ouais, en plein ça. »

Nous avons été jeunes, jadis.

Où Carolina allait, je suivais. Nous n'avons qu'une année de différence, ce n'est vraiment rien. Nos parents ont quitté Los Angeles après ma naissance. Avec deux filles, il semblait préférable de vivre dans un endroit plus calme, plus sûr. Nous avons abouti quelque 300 miles au nord, près de Carmel, dans un lotissement de grandes *casitas* espagnoles entourées de chênes immenses.

J'avais dix ans et Carolina en avait onze. Nous nous trouvions dans le petit stationnement adjacent au parc de notre quartier. Il y avait une fourgonnette, décorée d'un ciel étoilé sur le côté – des tons de bleu éclatants tachetés de parfaits picots de lumière blanche, tellement joli. J'ai voulu toucher les étoiles brillantes qui traversaient le véhicule d'un bout à l'autre. Un ami de Carolina, Jessie Schachter, s'est approché de nous et elle et lui ont commencé à discuter. La fourgonnette était chaude sous ma paume, tellement chaude. Je m'étais toujours imaginé que les étoiles étaient froides. Les étoiles ont commencé à bouger et la porte s'est ouverte toute grande. Un homme, vieux comme mon père, se tapissait dans l'ouverture et me fixait du regard, un sourire étrange suspendu à ses lèvres minces.

Il m'a agrippée par les bretelles de ma salopette et m'a tirée dans la voiture. J'ai essayé de crier mais il a plaqué sa main sur ma bouche. Elle était moite, goûtait l'huile à moteur. Carolina m'a entendue essayer d'aspirer l'air autour de moi. Au lieu de s'enfuir, elle a couru droit vers la fourgonnette et s'est jetée à côté de nous, toute petite, le visage tordu de concentration. L'homme s'appelait Mr. Peter. Il a rapidement fermé la porte et ligoté nos poignets, nos chevilles.

« Ne faites pas un bruit, ou je vais tuer vos parents et tous les copains, toutes les copines que vous avez pu avoir », nous a-t-il ordonné. Son index ponctuait chacun de ses mots.

Mr. Peter nous a déposées à l'hôpital près de chez-nous six semaines plus tard. Nous sommes restées debout près de l'entrée des urgences et l'avons regardé s'éloigner, les étoiles brillantes de sa fourgonnette disparaissant avec lui. Je m'agrippais à la main de Carolina pendant que nous

marchions jusqu'au comptoir avec un panneau indiquant ACCUEIL. Nous étions à peine assez grandes pour voir par-dessus. J'étais silencieuse, le resterais pour un bon moment. Carolina a calmement donné nos noms à la dame, qui savait qui nous étions. Elle nous a même montré un tract avec nos photos, nos noms, la couleur de nos yeux et cheveux, ce que nous portions la dernière fois que l'on nous avait vues. Prise de vertige, j'ai chancelé et vomi partout sur le comptoir. Carolina m'a attirée vers elle. « Nous avons besoin d'assistance médicale », a-t-elle dit.

Plus tard, notre mère et notre père ont accouru aux urgences, appelant nos noms désespérément. Illes ont essayé de nous prendre dans leurs bras et nous avons refusé. Illes ont dit que nous avions l'air toutes maigres. Illes ont tenu à s'asseoir entre nos deux lits afin d'être près de chacune de nous. Nos parents ont demandé à Carolina pourquoi elle avait sauté dans la fourgonnette au lieu d'aller chercher du secours. Elle a répondu : « Je ne pouvais pas abandonner ma sœur. »

Quand nous avons reçu notre congé de l'hôpital, des détectives nous ont emmenées dans une salle avec des petites tables, des petites chaises, des livres à colorier et des crayons, comme s'il nous fallait des choses d'enfants.

Le premier jour de notre retour à l'école, trois mois s'étaient écoulés. Je me suis assise dans la salle de classe en attendant que Mrs. Sewell fasse l'appel. Après cela, je suis sortie du local ; Mrs. Sewell m'a interpellée. Je me suis rendue dans le cours de Carolina et me suis assise sur le plancher à côté de son pupitre, posant ma tête contre sa cuisse. Son enseignant s'est interrompu pendant un instant, avant de poursuivre. Quoi que l'on dise et quoi que l'on fasse, je me rendais dans les cours de Carolina avec elle. L'école ne savait pas quoi faire, alors on a fini par me laisser sauter une année. Ma sœur était le seul endroit qui avait du sens pour moi.

À l'aérodrome, nous avons suivi Darryl dans le minuscule terminal. Une large baie vitrée donnait sur l'aire de trafic. Darryl a attiré notre attention sur un petit espace salon – trois bancs disposés en U. « C'est la zone VIP », a-t-il plaisanté. Il nous a fait visiter un bureau exigü, rempli de papiers poussiéreux, de cônes de signalisation orange vif, d'un genre de casque audio et d'un bric-à-brac que je n'arrivais pas à identifier. Carolina et moi nous sommes assises dans l'espace salon pendant que Darryl s'occupait à qui sait quoi. Quelques minutes plus tard, il a annoncé : « Allez à la fenêtre. Je vais vous montrer quelque chose. » Nous avons suivi ses directives, je me suis penchée vers

l'avant et tout à coup l'aérodrome entier s'est illuminé de longues rangées de lumières bleues. J'ai eu le souffle coupé. C'était bien d'être entourée d'une telle beauté, inattendue.

Darryl s'est approché tout doucement pour nous enlacer. « C'est pas magnifique, Mesdames ? »

Après un moment, une grande camionnette s'est arrêtée devant la fenêtre.

Darryl a commencé à sautiller sur place en agitant les bras. « Mon chum Cooper est là. La fête peut maintenant commencer. » Il est sorti en courant pour accueillir son ami. Ils se sont pris dans les bras, se tapant dans le dos de cette manière violente dont les hommes témoignent leur affection. Ils ont bondi sur le capot de la camionnette et ouvert des bières.

Je me suis tournée vers ma sœur. « Mais qu'est-ce qu'on fout ici, Carolina ? »

Son doigt a dessiné sur la vitre les contours de la silhouette animée de Darryl. « Je sais qui il est. Je sais *exactement* qui il est. J'ai besoin d'être avec quelqu'un que je comprends complètement », a-t-elle répondu, écartant une mèche tombée sur son visage.

Carolina mentait, mais elle me dirait la vérité seulement quand elle serait prête.

Elle a couru jusqu'à la camionnette et les gars se sont écartés pour qu'elle puisse s'asseoir entre eux. Je l'ai regardée ouvrir une bière qui lui a moussé à la figure. Elle a rejeté sa tête en arrière en riant. Je l'enviais. Je ne comprenais absolument rien à Spencer, pas même après deux ans de relation. J'ai voulu savoir ce qu'il en pensait. Il a répondu à la première sonnerie.

« Je ne te comprends pas, ai-je déclaré. J'ai besoin d'être avec un homme que je comprends. »

Spencer s'est raclé la gorge. « Je vous conseille d'écouter attentivement ce que je dis parce que je choisis mes mots avec soin et il est rare que je me répète. Ainsi, vous connaissez déjà mon nom, très bien. Ça, c'est pour le *qui* », a-t-il récité.

Je ne pouvais pas supporter son immaturité un instant de plus. « Tu sais quoi, Spencer ? Adieu. »

J'ai raccroché avant d'avoir à l'entendre dire une autre stupidité.

J'ai rejoint ma sœur, Darryl et son ami sur l'aire de trafic. Carolina m'a fait un grand sourire et m'a lancé une bière. « Comment va le commis de club vidéo ? »

– C'est fini entre nous. »

Carolina a levé les bras au ciel en hurlant de joie. Elle a ensuite grimpé sur le pare-brise de la camionnette et s'est perchée sur la cabine, me criant de la rejoindre. Cooper a tendu le bras dans

l'habacle et monté le volume de la radio. Nous avons bu et dansé sur le toit de cette camionnette pendant que les gars se passaient un joint à nos pieds. La nuit s'assombrissait mais nous n'arrêtons pas de danser. Nous avons fini par nous fatiguer et sommes redescendues dans la caisse. Nous avons contemplé les étoiles, la nuit encore chaude. J'avais envie de pleurer.

Caroline s'est tournée vers moi. « Ne pleure pas, a-t-elle dit.

– Nous ne rentrerons pas à la maison, n'est-ce pas ? »

Elle a pris mon visage entre ses mains.

En me réveillant, j'ai cligné des yeux ; ils étaient secs et ma bouche aussi. La peau de mon visage était desséchée également, tendue. Le désert m'emplissait entièrement. Je me suis redressée, lentement, et j'ai regardé aux alentours. J'étais de retour dans ma chambre de motel – l'odeur d'humidité et de renfermé était intenable. J'ai porté une main à ma poitrine. J'étais encore habillée. La porte menant à la chambre de Darryl était ouverte et ce dernier dormait, étendu sur le ventre, l'un de ses longs bras pendant par-dessus le bord du lit. Carolina était assise à ses côtés et remplissait des mots croisés, les lunettes sur le bout du nez.

« Tu n'as pas dormi longtemps.

– Depuis combien de temps sommes-nous ici ? »

Elle a jeté un coup d'œil au réveil sur la table de nuit. « Une couple d'heures. » Carolina a déposé ses mots croisés et m'a reconduite à ma chambre. Elle m'a aidée à me débarrasser de mes jeans et m'a passé un t-shirt propre. Elle m'a nettoyé la figure avec une débarbouillette fraîche et s'est glissée dans le lit avec moi.

Je me suis retournée pour lui faire face. « Tu devrais dormir. »

Elle a hoché la tête et j'ai remonté la couette pour nous couvrir. « Tu montes la garde », a-t-elle murmuré.

Mon estomac s'est noué. « Chut, ai-je répondu. Chut. »

J'ai fixé le plafond bruni par le temps et les dégâts d'eau. Carolina s'est mise à ronfler doucement. Commenant à m'ennuyer, j'ai allumé le téléviseur et regardé un documentaire sur les lamantins au large de la Floride : j'apprenais qu'ils mesurent en moyenne neuf pieds de long et que la majorité d'entre eux meurent à cause de l'activité humaine. Quand la scientifique a dit cela, l'intervieweuse a marqué une pause. « L'Homme est toujours une entrave », a-t-elle commenté d'un ton pesant.

Nous avons été jeunes, jadis, puis nous ne l'étions plus.

Mr. Peter a conduit longtemps. Nous étions si petites et si terrorisées. C'était suffisant pour nous garder tranquilles. Quand la fourgonnette s'est arrêtée, nous n'avions aucun repère géographique. Il n'a pas dit grand-chose, ses mains comme des pinces sur nos nuques pendant qu'il nous amenait de la voiture jusqu'à une maison. Il nous a traînées dans une chambre à coucher avec deux lits jumeaux. Le papier peint était couvert d'oursons portant des nœuds papillon du même ton de bleu que l'éclatante bordure qui les entourait. Il n'y avait pas de fenêtres. Il n'y avait rien dans cette pièce outre les lits et les murs, nos corps et notre peur. Il nous y a laissées un instant, la porte verrouillée. Carolina et moi nous sommes assises sur le bord du lit qui en était le plus éloigné. Nous étions silencieuses, nos jambes maigrichonnes tremblant les unes contre les autres. Quand Mr. Peter est revenu, il m'a lancé un bout de corde.

« Ligote-la », a-t-il ordonné. J'ai hésité et il m'a serré l'épaule, avec force. « Ne me fais pas attendre.

– Je m'excuse », ai-je chuchoté pendant que j'attachais la corde en une boucle lâche autour des poignets de ma sœur.

Mr. Peter m'a poussée avec son pied. « Plus serré. »

Carolina a commencé à bredouiller, le ton de sa voix montant dans les aigus à mesure que je resserrais la corde. Ses lèvres se mouillaient de larmes, de salive, de colère. « Prenez-moi, a-t-elle supplié, prenez-moi, mais laissez-la tranquille. » Il a refusé. Quand j'ai eu fini, il a tiré sur la corde ; satisfait, il m'a tirée par le chandail. Carolina s'est levée et m'a pris les mains. Le bout de ses doigts était rouge vif et ses jointures, blanches. Alors que Mr. Peter me traînait hors de la pièce, Carolina a resserré sa prise jusqu'à ce qu'il finisse par l'écarter de son chemin. Mes yeux se sont écarquillés en même temps que la porte se refermait. Ma sœur s'est affolée. Elle hurlait et se jetait à corps perdu contre la porte, encore et encore.

Mr. Peter m'a amenée dans une autre chambre à coucher avec un lit aussi grand que celui de mes parents. Il y avait une commode, vide, pas de photos, rien. Carolina continuait de hurler et de heurter la porte, bruits lointains.

« Nous pouvons être amis ou nous pouvons être ennemis », a proféré Mr. Peter.

Je ne comprenais pas, tout en comprenant ; il y avait quelque chose dans sa façon de me regarder, de se lécher les lèvres à répétition.

« Allez-vous faire du mal à ma sœur ? »

Il a souri. « Pas si nous sommes amis. »

Il m'a attirée vers lui, frottant son pouce contre mes lèvres. Je voulais détourner le regard. Ses yeux n'étaient pas normaux, ne ressemblaient pas à des yeux. Je n'ai pas détourné le regard. Il a introduit son pouce dans ma bouche. J'ai pensé à le mordre. J'ai pensé à crier. J'ai pensé à ma sœur, seule dans une pièce lointaine, à ses poignets ligotés et à ce qu'il lui ferait à elle, à moi, à nous. Je ne comprenais pas pourquoi son doigt était dans ma bouche. Ma mâchoire tremblait. Je ne l'ai pas mordu.

Mr. Peter a haussé un sourcil. « Amis », a-t-il conclu. Il m'a serrée contre lui. Mon corps est devenu néant.

Plus tard, Mr. Peter m'a reconduite dans l'autre chambre. Carolina était affalée contre le mur du fond. En nous voyant, elle s'est précipitée vers lui, a foncé tête baissée sur ses genoux.

Il a ri et l'a repoussée du pied. « Ne cause pas d'ennuis. Moi et ta sœur allons bien nous entendre.

– Mon œil ! » a répliqué Carolina, s'élançant à nouveau vers lui.

Il l'a repoussée d'une tape, a jeté une boîte de roulés aux fruits sur le sol et nous a laissées seules. Après l'avoir entendu s'éloigner, Carolina m'a dit de la détacher. Je me tenais debout dans le coin, je voulais que les murs nous enveloppent.

Ma sœur m'a examinée pendant un long moment. « Qu'est-ce qu'il a fait ? »

J'ai baissé les yeux.

« Oh non », a-t-elle gémi à voix basse, si basse.

Nous sommes tombées dans la routine : nous explorions Reno le jour et allions à l'aérodrome avec Darryl le soir. Parfois, il nous laissait jouer avec des équipements que nous n'avions pas d'affaire à toucher. Quand les avions atterraient, nous nous placions au bout de la piste, les bras en l'air comme si nous essayions de saisir les ailes. Après qu'ils se sont posés, nous nous lançons à leur poursuite comme si nous pouvions attraper leurs bourrasques.

Spencer n'a jamais appelé, ni tenté de geste grandiose pour me reconquérir. Cela m'était égal. Nos parents avaient depuis longtemps l'habitude que Carolina et moi nous courions après. Une fois assuré·e·s que nous étions en sécurité, notre mère et notre père nous envoyaient des messages textes tous les deux ou trois jours pour nous rappeler que nous étions aimées, de leur

téléphoner si nous avions besoin de quoi que ce soit. Nos parents ne nous comprenaient pas. Elles ne connaissaient pas les fillettes qui sont rentrées à la maison après Mr. Peter.

Un matin, je n'arrivais plus à dormir et j'ai trouvé Darryl au lit, veillant sur Carolina endormie. Je me suis glissée à côté d'elle et il m'a regardée par-dessus l'étroite silhouette de ma sœur.

C'était comme s'il savait exactement ce à quoi je pensais. « Je ne suis plus le même type, a-t-il affirmé. J'ai grandi et j'ai bien l'intention d'être fidèle. » Il a déposé un baiser sur l'épaule de Carolina. J'ai hoché la tête et fermé les yeux.

Chaque jour, Mr. Peter venait et m'obligeait à ligoter ma sœur. Il m'amenait dans l'autre chambre. Il prenait de mon corps ce qu'il voulait. Carolina est devenue folle, à toujours essayer de me rejoindre, à toujours essayer de me faire dire ce qui s'était passé. Je ne pouvais pas.

C'était pire pour elle jusqu'à ce que Mr. Peter l'oblige à me ligoter. J'ai crié jusqu'à ce que ma gorge saigne. J'ai craché du sang aux pieds de l'homme. « Nous étions censé·e·s être ami·e·s, ai-je objecté. Vous aviez promis. »

Il a ri. « Ta sœur va être mon amie, elle aussi, fillette. »

Pendant qu'elle était partie, je me suis jetée à corps perdu contre la porte, me contusionnant de rage, appelant son nom. J'en savais trop. Quand il l'a ramenée, elle a boité jusqu'à moi et m'a délié les poignets. Nous nous sommes assises sur le plancher. Elle a dit : « C'est mieux comme ça, plus juste », mais elle pleurait et je pleurais et nous ne savions pas comment arrêter.

Par après, Mr. Peter venait nous chercher chaque jour, parfois à plus d'une reprise. Parfois il y avait d'autres hommes. Parfois nous étions allongées l'une à côté de l'autre sur son grand lit et nous nous regardions fixement et nous ne détournions jamais les yeux, peu importe ce qu'ils nous faisaient. Nous avions l'habitude de remuer les lèvres et de dire des choses que seule l'autre pouvait entendre. Il nous donnait le bain dans une petite pièce avec une baignoire bleu-vert où nous nous asseyions face à face, nos jambes remontées contre nos poitrines. Il ne nous laissait même pas tranquilles pour nous nettoyer. Il a fait en sorte que les pièces sans fenêtres de sa maison deviennent notre univers tout entier, où il faisait sans cesse intrusion.

L'odeur du Blue Desert Inn me rendait folle. L'air était moisi et étouffant. Il imprégnait ma peau, mes vêtements, mes dents. Un matin, j'ai vu une coquerelle flâner paresseusement à travers l'écran

du téléviseur et j'ai craqué. J'ai fait irruption dans la chambre de Darryl d'un pas lourd et j'ai trouvé ma sœur lovée dans ses bras pendant qu'il lui caressait les cheveux. J'ai détourné le regard, le rouge me montant aux joues. Je n'avais pas envisagé qu'une telle intimité soit possible entre elle et lui.

« Je ne resterai pas ici un jour de plus. »

Carolina s'est redressée. « Je ne veux pas rentrer. » L'émotion dans sa voix m'a pincé le cœur.

J'étais prête à argumenter mais elle avait l'air tellement fatiguée. « Nous pouvons loger dans un endroit plus agréable. » J'ai fait un geste en direction de la chambre qui nous entourait. « Mais nous n'allons pas continuer à vivre comme ça. »

Carolina a tapoté le torse de Darryl. « Et lui ?

– Vous ne jouez pas déjà au papa et à la maman ? »

Carolina a souri. Darryl a levé le pouce.

Quand nous avons repris la route, l'enseigne du motel indiquait CH MBR S D SP NIB S.

La police a arrêté Mr. Peter quand nous avions quinze et seize ans. Il se nommait Peter James Iversen. Sa femme et ses deux fils vivaient dans la maison en face de celle où il nous gardait. Les autorités ont trouvé des bandes-vidéos. Nous n'étions pas au courant. Deux détectives sont venues à notre domicile. Carolina et moi nous sommes assises sur le divan. Les détectives ont parlé. Nous n'avons pas sourcillé. Elles nous ont dit pour les cassettes ; elles les avaient visionnées. Je me suis penchée en avant, le front sur les genoux. Carolina a posé sa main au creux de mes reins. Nos parents se tenaient à côté, secouant lentement la tête. Quand je me suis redressée, je n'entendais rien. Les détectives ont continué à parler, mais tout ce que je pouvais penser c'était *des gens ont vu des bandes-vidéos*. Je me suis levée et je suis sortie de la pièce. Je suis sortie de la maison. Carolina m'a suivie. Je me suis arrêtée à la fin de l'entrée. Nous avons observé le trafic.

« Eh bien, a-t-elle finalement lâché. C'est chiant. »

Une décapotable est passée à toute vitesse. Il y avait une femme dans le siège passager et sa chevelure rousse emplissait l'espace autour de son visage. Elle souriait de toutes ses dents blanches.

« Ce salaud », ai-je pesté.

Nous sommes retournées à l'intérieur et avons dit que nous voulions voir les cassettes. Au début les détectives et nos parents ont protesté, mais nous avons fini par arriver à nos fins. Quelques jours plus tard, ma sœur et moi étions assises l'une à côté de l'autre dans une petite salle sans fenêtres avec un téléviseur et un magnétoscope sur un chariot. Des adultes à l'air soucieux nous tournaient autour – un détective, un genre de travailleur social, une avocate.

« Nos parents ne peuvent jamais voir ça, a insisté Carolina. Jamais de la vie. »

Le détective a acquiescé de la tête.

Nous avons visionné des heures de vidéos en noir et blanc des fillettes que nous avions été et de ce que nous étions devenues. J'ai porté une main à ma bouche pour empêcher tout son de sortir. Après une scène particulièrement perturbante, le détective a annoncé : « Je pense que c'est assez. » Carolina a répondu : « Le vivre, c'était pire. » Quand nous avons terminé, j'ai demandé si les cassettes pouvaient être détruites. C'était la seule chose que nous voulions. Personne n'était capable de nous regarder dans les yeux. *Éléments de preuve*, nous a-t-on dit. En sortant du poste de police, mes jambes menaçaient de lâcher. Carolina, elle, ne m'a pas lâchée.

Le procès criminel s'est déroulé rapidement. Il y avait trop d'*éléments de preuve*. Mr. Peter a été condamné à la prison à vie. Il y a eu un procès au civil parce qu'il avait de l'argent et que nos parents avaient décidé que son argent devrait être à nous.

Nous avons toutes deux témoigné. Je suis passée en premier. J'ai essayé de ne pas le regarder, assis à côté de son avocat, tous deux avec leurs costumes bleus et leurs coupes de cheveux propres. Mes mots pourrissaient sur ma langue. Carolina a témoigné. Ensemble, nous avons raconté autant d'éléments de l'histoire que nous ne le ferions jamais.

Elle m'a regardée quand elle a eu fini, l'air inquiète. Elle a fixé ses mains, ne tenant pas en place. La salle d'audience était silencieuse, outre l'occasionnel bruissement de papier ou le déplacement d'un corps dans la tribune. Le juge lui a donné congé mais Carolina ne bougeait pas de la barre. Elle a hoché la tête en signe de négation et s'est agrippée à la rampe devant elle. Sa lèvre inférieure frémissait et je me suis levée. Le juge s'est penché vers ma sœur, a baissé les yeux, puis a toussé et fait évacuer la salle. J'ai rejoint ma sœur. J'ai senti quelque chose d'âcre, sa peur, quelque chose de plus. J'ai baissé le regard et vu une trace mouillée sur sa jupe, descendant le long de sa cuisse. Elle s'était uriné dessus. Elle tremblait.

J'ai pris sa main, l'ai serrée. « Ce n'est pas un problème. Nous pouvons arranger ça.

– Venez avec moi », a proposé le juge. Nous nous sommes figées. Je me suis tenue devant ma sœur et elle a enfoui son visage dans mon dos, ses bras tremblants enroulés autour de ma taille. Je ne l'ai pas lâchée. Le visage du juge a rougi. « Pas comme ça, a-t-il balbutié. Il y a des toilettes dans mon cabinet. »

Nous l'avons suivi, avec circonspection. Dans la salle de bain, Carolina ne bougeait pas, ne parlait pas. Je l'ai aidée à enlever sa jupe et ses sous-vêtements. Je l'ai nettoyée autant que je le pouvais avec le savon du distributeur et des serviettes en papier.

Un peu plus tard, un coup à la porte, notre mère, chuchotant. « Les filles, a-t-elle appelé. J'ai apporté une tenue de rechange. »

J'ai entrouvert la porte, à peine. Ma mère se tenait là dans son habit du dimanche, une rangée de perles lui encerclant le cou. J'ai tendu la main vers le sac de plastique et, en me le passant, elle m'a doucement saisi le poignet.

« Est-ce que je peux aider ? »

J'ai fait non de la tête et je me suis retirée. J'ai fermé la porte. J'ai habillé ma sœur. J'ai lavé son visage. Nos fronts se sont rencontrés et j'ai murmuré les mots doux que je lui offre lorsqu'elle se renferme.

Sur le chemin du retour, nous étions assises sur la banquette arrière. Nos parents regardaient droit devant. Alors que nous tournions le coin de notre rue, notre père s'est raclé la gorge et a essayé de prendre un ton enjoué. « Au moins c'est terminé. »

Un son horrible est sorti de la bouche de Carolina.

Mon père s'est accroché plus fermement au volant.

Le nouvel hôtel était beaucoup plus agréable. Il y avait le service en chambre et le service de ménage quotidien et plusieurs *commodités*. Pendant que Darryl se pavanait dans leur chambre, Carolina et moi lisions attentivement un épais portfolio en cuir détaillant les avantages de l'hôtel, assises sur mon lit. Il y avait une piscine, un Jacuzzi et un sauna.

Alors que nous étudions le menu, j'ai doucement touché le bras de ma sœur. « Qu'est-ce qui se passe en fait ? Fini la *bullshit*.

– Je me suis juste réveillée un jour et j'ai réalisé que nous n'avions jamais quitté cette ville, et pour quoi faire ?

– Il y a du pain doré. » J’ai pointé l’image colorée d’un pain doré aux tranches épaisses, couvert de sucre en poudre.

Carolina a tendu le bras vers son sac à main pour en ressortir une enveloppe, les mots DÉPARTEMENT DES SERVICES CORRECTIONNELS inscrits dans le coin supérieur gauche. Elle a lissé la lettre.

« Non », ai-je lâché, mais on aurait dit trois mots.

Les mains de ma sœur ont tremblé jusqu’à ce qu’elle forme des poings serrés avec ses doigts. J’ai commencé à lire, puis j’ai attrapé la lettre et sauté du lit, continué à lire, retourné la missive.

« Pas de panique », a dit Carolina.

J’ai donné un coup de pied dans le vide. J’ai déposé la lettre sur la table de nuit et entrepris de me cogner la tête contre le mur jusqu’à ce qu’un battement sourd traverse l’os de mon crâne.

Carolina a franchi la distance qui nous séparait et m’a saisie par les épaules. « Regarde-moi. »

Je me suis mordu la lèvre.

Elle m’a secouée, avec force. « Regarde-moi. »

J’ai enfin levé le menton. J’ai passé les meilleurs et les pires moments de ma vie à regarder ma sœur dans les yeux. « Tu nous as amenées ici pour nous cacher, ai-je deviné. Tu aurais dû me dire la vérité. »

Carolina s’est penchée et a séché mes larmes avec ses cheveux. Elle s’est assise à côté de moi et je l’ai vue à onze ans, se jetant dans la gueule d’une chose terrible afin que je ne sois pas seule. « C’est la vérité : il connaît mon adresse et il a envoyé cette lettre et ça veut dire qu’il peut nous trouver. Je ne veux jamais retourner là-bas, a-t-elle chuchoté. Je ne veux jamais qu’il nous trouve à nouveau. »

Le jury nous a accordé beaucoup d’argent, tellement d’argent que nous n’aurions jamais à travailler ou à manquer de quoi que ce soit. Pendant longtemps, nous refusions de le dépenser. Chaque soir, j’allais sur Internet, je consultais le solde de mon compte et me disais : *C’est ce que ma vie valait.*

Ma sœur et moi sommes allées travailler avec Darryl. Nous étions assises sur la banquette arrière pendant qu’il conduisait.

« Vous êtes don' bien silencieuses, les filles », a-t-il remarqué alors que nous arrivions à l'aérodrome.

J'ai soutenu son regard dans le rétroviseur. J'ai voulu dire quelque chose, mais ma voix a bloqué. Carolina lui a remis la lettre de Mr. Peter. En la lisant, Darryl marmonnait tout bas.

Quand il a eu fini, il s'est tourné pour nous regarder. « Je n'ai peut-être pas l'air de grand-chose, mais cet enfant de chienne ne vous fera aucun mal ici, et ne vous trouvera pas non plus. »

Il a soigneusement replié la lettre et l'a redonnée à Carolina. C'est à ce moment-là que j'ai su pourquoi elle était revenue vers lui.

Pendant qu'il travaillait, ma sœur et moi étions étendues sur la piste d'atterrissage entre deux rangées de lumières bleues clignotantes. La chaussée était encore chaude et le sol nous stabilisait. Nos corps brillaient presque.

Mr. Peter était admissible à une libération conditionnelle et Mr. Peter était un homme nouveau. Mr. Peter devait prouver qu'il était un homme nouveau et pour ce faire Mr. Peter avait besoin de notre aide. Mr. Peter avait trouvé la foi en Dieu. Mr. Peter voulait notre pardon. Mr. Peter avait besoin de notre pardon pour qu'il puisse obtenir sa libération conditionnelle. Mr. Peter était désolé de toutes les choses terribles qu'il nous avait faites. Mr. Peter n'avait pas pu résister à deux belles petites filles. Mr. Peter nous désirait tellement qu'il n'avait pas pu s'en empêcher. Mr. Peter était un vieil homme maintenant, ne pourrait jamais faire de mal à une autre fillette. Mr. Peter implorait notre pardon.

Nous avons été jeunes, jadis.

J'avais dix ans et Carolina en avait onze. Nous avons tout imploré de Mr. Peter : de la nourriture, de l'air frais, un moment seules avec l'eau chaude. Nous avons demandé grâce, l'avons imploré d'accorder un répit à nos corps avant qu'ils ne soient complètement brisés. Il nous a ignorées. Nous avons appris à arrêter d'implorer. Il apprendrait, lui aussi, ou non. Cela n'avait pas d'importance.

Carolina a sorti la lettre de sa poche et l'a approchée de la flamme d'un briquet avant de la jeter en l'air, brûlante. Nous étions étendues sur la piste d'atterrissage, main dans la main. La flamme a jailli d'une lueur blanche, puis s'est éteinte. Les cendres sont lentement tombées au sol, volant sur nos vêtements, nos visages, nos oreilles sourdes, nos langues muettes.

Des femmes compliquées

Les dévergondées

Les personnes qu'une dévergondée admire

Jamais sa mère. Elle essaie de tuer sa mère ou, du moins, les parties de sa mère qui se tapissent sous sa peau. Quand elle écarte les jambes elle espère que la distance qui la sépare de sa mère se dilatera encore davantage. Elle fait ça parce qu'elle a trop de souvenirs ; elle a trop vu : sa mère pâle et frêle, intimidée par la chair de son père, son corps charnu, ses demandes charnelles.

Le lieu de vie d'une dévergondée

Son appartement est propre et clair et bien équipé même si son chez-soi n'a pas l'air habité. Il y a des soupçons de vie, mais rien de plus. Elle ne reste jamais longtemps à un endroit. Elle n'en a pas besoin. Quand des gentlemen la visitent, leurs voix profondes résonnent à travers l'espace propre et clair et vide. Il y a une affiche, noire et blanche, dans le hall d'entrée. Parfois en quittant, le visiteur gentleman examine l'affiche, essaie d'en faire sens. Elle le regarde, se tenant à proximité, son corps enveloppé dans un peignoir soyeux. Il dit : « C'est magnifique, mais qu'est-ce ça signifie ? » Elle répond d'un simple sourire.

La façon dont une dévergondée désire être touchée

Elle a connu un garçon, une fois. Elle avait vingt-trois ans et il était du même âge. Il était sérieux et elle ne savait pas quoi en faire. Elle connaissait déjà les dangers de la sincérité. Il lui disait exactement comment il se sentait. Il lui demandait ce qu'elle voulait. Il la touchait avec intention, ses mains douces mais fortes. Étendue sous lui, elle se cambrait volontiers contre son torse, aimait la chaleur à l'endroit où leurs corps se rencontraient. C'était trop. Elle n'osait pas y croire. Elle lui a brisé le cœur. Quand elle ferme les yeux, elle se souvient de ses doigts à lui, suivant les os de sa colonne vertébrale.

La façon dont une dévergondée s'assoit au bar

On qualifie souvent de « relax » les bars ultralounge – un tas de banquettes basses en cuir, de lumières tamisées, de cocktails excessivement chers. De la musique électro rugit des haut-parleurs à un volume inconfortable et il y a un code vestimentaire, en particulier pour les hommes, donc ils portent toujours leur plus beau veston, parfois une cravate. Leurs souliers sont chics et brillants,

tout comme leurs cheveux. Ils ont des titres de fonction qui se terminent souvent en -eur. Parfois elle va au bar-salon avec des gens qui pourraient être considérés comme des amis même s'ils en savent très peu à son sujet. Elle s'assoie là où elle peut être vue tout en conservant une indifférence quant à qui la voit vraiment. Elle croise les jambes et garde les mollets collés. Elle ne cligne pas des yeux. Elle essaie de ne pas avoir l'air de se soucier de quoi que ce soit.

Ce qu'une dévergondée voit dans le miroir

Rien. Elle ne regarde pas. Elle n'en a pas besoin. Elle sait exactement qui elle est.

Les frigides

L'origine de la frigide

En deuxième année, elle s'est écorché le genou en rentrant de l'école dans une jupe à carreaux et des ballerines. Assise sur le comptoir de la cuisine, regardant sa mère tamponner la plaie avec de l'alcool, pour la garder propre qu'elle a dit, elle ne voulait rien d'autre que de la triturer, pour voir à quel point elle pouvait se faire souffrir.

L'entourage d'une frigide

Elle a un mari et un enfant et elle les aime à sa façon même s'ils aiment tous deux se liguer contre elle, la traiter d'indifférente. C'est elle contre eux. Ça l'exaspère mais elle ne dit rien. Elle sourit froidement. La nuit, son mari essaie souvent de la toucher mais elle se tourne de l'autre côté, ou enfonce ses ongles dans son poignet en le repoussant. Il comprend mal ses motivations et quand il joue au golf avec ses amis, en fumant des cigarettes et en buvant de la bière, dont il ramènera la puanteur à la maison, il aime dire que celle qui lui a passé la corde au cou n'obéit jamais à ses devoirs conjugaux. Il ne la trompe pas, principalement parce que c'est un homme occupé et qu'il apprécie assez bien son enfant, mais ça lui arrive de fréquenter les bars de danseuses et il ramène la puanteur de ces endroits à la maison avec lui, également. La nuit, elle a toujours une sensation de brûlure dans la poitrine tandis qu'elle essaie de retenir son souffle.

Les vêtements d'une frigide

Chaque jour, elle se réveille à cinq heures du matin et court jusqu'à ce que son corps lui donne l'impression de tomber en miettes. Tout le monde lui dit qu'elle devrait courir des marathons mais elle n'en voit pas l'intérêt. Elle n'a pas besoin de porter un numéro sur sa poitrine pour se sentir

validée. Elle vit à la campagne. Elle peut courir autant qu'elle veut. Elle peut tenir plus de vingt-six miles. Elle peut tout faire. Elle court parce qu'elle aime ça. Elle court parce qu'elle aime son corps, sa puissance, la façon dont il l'a toujours secourue lorsqu'elle en avait le plus besoin. Elle aime porter des vêtements moulants qui mettent en valeur sa musculature – la minceur de ses jambes, le léger galbe de ses mollets, son ventre plat. Quand elle sent que des gens la regardent, elle se rappelle la liberté de la course et sait qu'un jour, elle ne s'arrêtera pas.

Ce qui s'est passé quand sa mère est décédée

Elle était enceinte de son propre enfant, dont la naissance était attendue à tout moment, son corps gonflé et inconnu. Il y a eu un appel téléphonique et elle se tenait là, après coup, écoutant la tonalité, incapable de bouger. L'eau chaude coulait dans l'évier de la cuisine et elle se demandait sans rien faire si cela ne s'arrêterait jamais sans intervention humaine. Elle a conduit jusqu'à l'hôpital, lentement, son ventre douloureusement coincé contre le volant. Elle n'a pas répondu au téléphone quand son mari a appelé. Elle a trouvé le corps de sa mère, raide et seule, enveloppée dans un drap bleu, si immobile. Elle a ignoré l'infirmier alors qu'elle se glissait au côté de sa mère, son ventre palpitant contre la peau refroidissante. Tant de gens venaient et fixaient la scène, essayaient de la faire bouger, mais elle n'a pas laissé sa mère seule.

Les endroits où une frigide sort le soir

Il y a des endroits pour les gens avec des secrets et elle en a, elle en a tellement que parfois ils menacent de l'étouffer. Elle va aux endroits pour les gens avec des secrets et elle attend là.

Les folles

Pourquoi une folle est incomprise

Tout a commencé avec un appel téléphonique après un troisième rendez-vous où elle l'a suivi chez lui et a couché avec lui, une soirée correcte mais sans plus. Elle et lui ont déjeuné au *diner* d'à-côté. Il a mangé des œufs, brouillés. Elle a pris des crêpes, inondées de sirop et de beurre. « J'peux pas croire que t'es une femme qui mange, a-t-il commenté. T'es *fucking* parfaite. » Elle lui a souri, les effluves d'érable lui emplissant les narines. Au moment de se dire au revoir, elles se sont embrassées longuement, durement, meurtrissant leurs bouches l'une contre l'autre. Ce n'est que des heures plus tard, dans son propre appartement, qu'elle s'est rappelé avoir laissé sa mallette sur son canapé à lui. Elle a appelé et il n'a pas répondu, mais il y avait des papiers importants, un

iPad ; elle ne pouvait pas juste lâcher prise. Elle a continué d'appeler et il a continué de ne pas répondre. Il a appelé son meilleur ami : « Cette crise de folle me harcèle au téléphone. » Elle s'est rendue à son appartement et quand il a ouvert la porte, il a dit : « J'ai un talent fou. » Elle a roulé les yeux en précisant : « C'était pas tant bon » et a pointé sa valise, exactement là où elle l'avait laissée. Il a rougi tandis qu'elle le contournait en le bousculant pour prendre sa valise et ressortir, la tête haute.

Ce dont une folle discute en thérapie

Le bureau du thérapeute est petit, tellement petit qu'il pourrait rendre une femme folle. Quand son thérapeute et elle s'assoient face à face sur les petits divans, leurs genoux se touchent pratiquement. Cela l'horripile, mais elle n'y peut rien. Elle a besoin de quelqu'un à qui parler. Elle a besoin de quelqu'un pour l'écouter, pour comprendre. Elle avait besoin d'aide. Elle a vu plusieurs thérapeutes. L'un lui a dit qu'elle était trop jolie pour avoir de vrais problèmes. L'autre lui a dit de se trouver un homme bien. Elle savait que ce thérapeute ne tiendrait pas longtemps. À la fin de leur première séance, après la récitation de toutes les choses qui rendraient fou n'importe qui, il lui a remis quatre bouts de papier broché – des exercices de *self-care*, et ce, après qu'elle lui a explicitement spécifié qu'elle ne croyait pas à la thérapie d'affirmation de soi. C'était la deuxième visite. Il lui a demandé si elle avait complété les exercices et elle a dit : « J'ai mis 1 partout. » Il s'est penché en avant. Elle pouvait voir des marques de sécheresse sur son crâne chauve. « Vous voulez dire qu'il ne vous vient *jamais* à l'esprit de manger régulièrement ? » Il la toisait, un sourcil levé. Elle n'a jamais détourné le regard.

Ce à quoi une folle pense en marchant dans la rue

Elle essaie de marcher ni trop vite ni trop lentement. Elle ne veut attirer aucune attention. Elle fait comme si elle n'entendait pas les sifflements et les *catcalls* et les commentaires obscènes. Parfois, elle oublie et sort de chez elle vêtue d'une jupe ou d'une camisole parce que c'est une journée chaude, qu'elle souhaite sentir cet air chaud sur sa peau nue. En peu de temps, elle se souvient. Elle garde ses clés dans sa main, en tient trois entre ses doigts, comme des griffes mal aiguisées. Elle n'établit de contact visuel que par nécessité et si un homme croise son regard, elle pointe le menton en avant, s'assure qu'elle a l'air forte, solide. Quand elle sort du travail ou du bar tard le soir, elle appelle un service de chauffeur et quand la voiture s'arrête devant son immeuble, elle balaie rapidement la rue du regard pour s'assurer qu'il est sans danger de marcher la courte distance

du trottoir à la porte. Elle a déjà fait part de ces préoccupations à un copain et il a répondu : « Tu as complètement perdu la tête. » Elle en a parlé avec une nouvelle amie au travail et elle a répondu : « Chérie, tu n'es pas folle. Tu es une femme. »

Ce qu'une folle mange

Il est difficile de se rappeler le goût de la crème, du beurre, du sel. Dans sa cuisine, elle a une étagère de livres de recettes : *Bien manger léger*, *Réinventer le chou frisé*, *Bouffe minceur* et un exemplaire particulièrement usé de *L'art de la cuisine française* qu'elle ouvre uniquement quand la faim la tenaille tellement que la seule chose pouvant la rassasier sera de lire au sujet de veloutés et de bouillabaisse. Le dimanche, elle planifie ses repas pour la semaine à l'aide de ses livres de recettes. C'est un processus ennuyeux qui lui assèche la langue. À côté de la cuisinière se trouve une petite balance qu'elle utilise pour tout peser. Elle comprend l'importance des mesures précises.

Ce qui arrive lorsqu'une folle craque

Elle est assise à son poste, travaillant tard, lorsque son patron surgit dans son bureau et s'assoit trop proche, sur le bord de la table, prenant de la place comme les hommes savent le faire. Il lorgne le décolleté de son chemisier et c'est la présomption dans la façon qu'il a de ne pas cacher son intérêt qui l'incite, elle, à serrer le coupe-papier tranchant dans sa paume fraîche.

Les mères

Ce qu'une mère voit dans le visage de son fils

Dès que le garçon est né, il était le portrait craché de son père. « Sculpté à même le cul du bonhomme », avait statué sa mère à elle, encline à la vulgarité, alors qu'elle tenait dans ses bras son premier petit-fils, dans la chambre d'hôpital. Quand elle s'est finalement retrouvée seule, son mari parti à la cafétéria à la recherche de quelque chose à manger, elle a pris son premier-né et l'a considéré avec attention. Elle était avide d'y voir quelconque trace d'elle-même, avide de sentir que les neuf mois passés à le porter, l'alitement, la manière dont il l'a déchirée de bout en bout en valaient la peine. Elle n'a jamais trouvé ce qu'elle cherchait.

Ses rapports avec les autres mères à l'école

Un mercredi par mois, elle doit apporter une collation santé dans la classe de son fils et y servir d'assistante ; son mari s'en occupe les jeudis. Elle s'absente du bureau pour ce faire et rattrape les

heures le soir après avoir mis son fils au lit. On appelle cela un « horaire flexible », mais dans les faits c'est un « horaire étiré » : elle n'a jamais autant travaillé que depuis qu'elle a eu son enfant. Il est difficile de savoir ce que « santé » signifie de nos jours. C'est ce qu'elle se dit chaque semaine. Elle a apporté des craquelins et du beurre d'arachides, une fois, mais l'une des autres mères a froncé les sourcils, ses lèvres pincées en une mince ligne. « Les allergies », a marmonné l'autre mère. Tout cela portait à confusion. Pendant plusieurs mois, elle n'a apporté que des quartiers d'orange, jusqu'à ce qu'encore une autre mère la prenne à l'écart pour lui dire que les enfants avaient besoin de variété pour se développer. « N'y a-t-il pas de variété les autres jours de la semaine ? », a-t-elle rétorqué. Peu de temps après, elle s'est fait dire que l'on n'avait plus besoin d'elle comme assistante et le mercredi suivant, dans son bureau, alors qu'elle se serait autrement trouvée dans la classe de son fils, elle se sentait triomphante.

L'avis d'une mère sur le fait d'élever un garçon

Pendant sa grossesse, elle était convaincue qu'elle aurait une fille. Elle était prête pour cela. Elle était prête à aimer un être avec qui elle aurait quelque chose de fondamental en commun. Quand la docteure a déposé son fils ensanglanté et pleurnichant sur sa poitrine, quand elle a réalisé qu'il n'était pas une « elle », cela lui a fait un tel choc qu'elle ne pouvait plus parler. Elle s'est laissé attendrir parce qu'il était un gros petit garçon. Partout sur son corps, des bourrelets. Elle adorait les suivre du doigt et mettre de la poudre dans les plis pour garder son bébé au sec et bien parfumé. Même ses poignets avaient des bourrelets et elle avait l'habitude de les embrasser chaque fois qu'elle le pouvait. Son mari n'approuvait pas, disait que trop d'affection ramollissait les garçons, mais elle ignorait ses remarques parce qu'elle l'espionnait souvent en train de faire exactement la même chose lorsqu'il changeait la couche du bébé ou le mettait au lit pour sa sieste.

Le jour où elle a su qu'elle était à nouveau enceinte

Après le travail, nauséuse et irritable, elle s'est rendue au bar où ses collègues et elle aimaient se rassembler parce que les martinis étaient forts et préparés avec du gin comme les martinis étaient censés être préparés. Elle s'est assise seule, bien que ses amies et amis l'exhortaient à les rejoindre. Elle a bu des martinis les uns après les autres jusqu'à ce qu'elle soit tellement ivre qu'elle a dû appeler son mari pour qu'il vienne la chercher, ce qu'il a fait. Il l'a portée à l'étage et l'a déshabillée. Il lui a donné de l'eau, deux aspirines, et l'a serrée dans ses bras, essayant de

comprendre ce qui n'allait pas. Au moment de s'endormir, elle a murmuré : « Je ne veux pas revivre ça. » Il aurait souhaité, ardemment, savoir ce qu'elle voulait dire par là.

L'amour d'une mère

Son fils et elle aiment regarder des documentaires sur les animaux sauvages. Les mères sont souvent féroces lorsqu'elles protègent leurs petits, montrant leurs crocs pointus, humides, brillants. Elle souhaiterait éprouver ce sentiment envers son propre enfant, qu'elle apprécie assez bien. Elle comprend que les êtres humains ne seront jamais aussi sincères que les animaux.

Les filles mortes

La mort les rend plus intéressantes. La mort les rend plus belles. Leurs corps exposés en leur repos final ont ce je-ne-sais-quoi – yeux grands ouverts, lèvres bleues, membres raides, peau glacée. Enfin, pourrait-on dire, elles sont en paix.

Le Pays-d'en-Haut

J'ai déménagé au bout du monde pour les deux prochaines années. Si je ne fais pas attention, je vais tomber. Après ma première réunion départementale, mes nouveaux collègues m'encouragent à les accompagner sur une croisière panoramique pour rencontrer d'autres gens du coin. Le *Peninsula Star* traversera le canal de Portage, jusqu'à Copper Harbor, puis vers le lac Superior. Ils me remettent un dépliant sur papier glacé avec de lumineuses images de ciels bleus et d'eaux calmes. « Tu pourras profiter du feuillage », disent-ils, rayonnant d'enthousiasme pour la péninsule supérieure. « Sais-tu nager ? », demandent-ils.

Je m'arme d'une flasque, d'un manteau chaud et d'un livre. Sur le quai, il y a une longue file de Michiganaises et Michiganais au teint rougeaud qui bavardent gentiment, échangeant leurs prédictions quant à l'arrivée de la première neige. C'est le mois d'août. Je viens tout juste de déménager dans la péninsule supérieure pour entreprendre un stage postdoctoral au Michigan Institute of Technology. Mes collègues, tous des ingénieurs civils, me saluent d'un signe de la main. « Tu es venue ! », crient-ils. Ils ont déjà commencé à boire. Je prends une goutte de ma flasque. Je dois les rattraper. « Tu vas adorer cette croisière », disent-ils. « Es-tu célibataire ? », demandent-ils.

Nous nous asseyons dans une cabine exigüe en buvant de la bière Rolling Rock. De temps à autre, un de mes collègues partage une anecdote intéressante sur la péninsule supérieure telle que le grand nombre de chutes dans la région ou les trois cents pouces de neige qu'elle reçoit annuellement. Je prends une longue, pénible gorgée de ma flasque. Je suis entourée d'un expert en tunnel avec une calvitie naissante et un excès de poids à ma droite, et d'un hydrologue basané originaire de l'Inde à ma gauche. L'hydrologue est élané et silencieux et son genou se colle inconfortablement contre le mien. Il me dit qu'il a une femme à Chennai mais qu'au Michigan, il s'autorise à voir ce qu'il y a sur le marché. Je suis la seule femme du département et, pour cette raison, je suis une double nouveauté. Mes nouveaux collègues continuent de me payer des verres et je continue de les accepter jusqu'à ce que mes oreilles bourdonnent et que mes joues rougissent. Un filet de sueur me coule le long du dos. Je marmonne que « j'ai besoin d'air frais », m'éloignant du groupe. Je me rends, lentement, jusqu'au pont supérieur, ignorant les regards posés sur moi et les silences dans les conversations.

Dehors, l'air est vif et frais ; le pont supérieur, peu occupé. Près de la proue, un jeune couple se minouche avec enthousiasme, et bruyamment. À quelques mètres de là, un petit groupe

d'adolescentes et adolescents ricanent. Je m'assois sur un banc en plastique rouge et je me prends la tête dans les mains. Dans la poche de mon manteau, ma flasque repose de manière confortable et réconfortante contre ma cage thoracique.

« J't'ai vue en bas », lance un homme à la voix grave.

Le soleil se couche, projetant cet étrange type de lumière qui rend tout blanc, presque invisible. Je plisse les yeux et lève lentement la tête vers un homme de grande taille et dont la chevelure hirsute dissimule les oreilles. Je hoche la tête.

« Est-ce que tu viens de Détroit ? »

C'est la vingt-troisième fois qu'on me pose la question depuis que j'ai déménagé dans la région. Dans un mois, je vais arrêter de compter, ayant atteint un nombre à quatre chiffres. Peu après, je vais commencer à dire aux gens que je suis récemment arrivée d'Afrique. Ils vont hocher la tête et soupirer avec fébrilité, puis m'interroger sur ma tribu. Pour l'instant, je ne sais pas encore tout cela, alors je n'ai rien à quoi m'accrocher. Je fais non de la tête.

« Est-ce que tu parles ? »

– Oui, dis-je. Est-ce que tu viens de Détroit, toi ? »

Il sourit, lentement et paresseusement. Il est beau à sa façon ; sa peau est bronzée et burinée, ses yeux sont presque aussi bleu-gris que le lac sur lequel nous naviguons. Il s'assoit. Je fixe ses doigts, les plus gros que je n'ai jamais vus. La bouteille de bière suintante dans sa main paraît miniature. « Alors, tu viens d'où ? »

– Du Nebraska.

– J'ai jamais rencontré personne du Nebraska », commente-il.

Je réponds : « On me le dit souvent. »

Le bateau est maintenant sorti du canal de Portage et nous sommes si loin sur le lac que je n'arrive pas à voir la terre. Le monde me semble trop vaste.

« Je suis mieux de rejoindre mes collègues », dis-je en me levant. Alors que je m'éloigne, il crie : « J'm'appelle Magnus ! » Je fais un signe de la main sans me retourner.

Dans mon laboratoire, tout s'explique. En tant qu'ingénieure en bâtiment, je conçois des pâtes de béton et expérimente avec de nouveaux granulats comme les cendres volantes et d'autres sous-produits énergétiques, des matières particulières et différentes formes d'eau qui pourraient rendre le béton non seulement plus solide mais aussi incassable, permanent, parfait. J'enseigne un

segment de *Conception de structures en béton* et un segment de *Dynamique structurale*. Je n'ai aucune étudiante dans l'un ou l'autre de ces cours. Les garçons passent la séance à me fixer, puis ils s'attardent dans le couloir juste devant le local. Ils essaient de flirter. Je leur rappelle que c'est moi qui décide de leurs notes finales. Ils font des commentaires inappropriés sur la façon dont ils pourraient obtenir des points supplémentaires.

Le soir, assise dans mon appartement, j'écoute la télé en cherchant des postes de professeur·e ou autres perspectives de carrière plus près du centre du monde. Il y a une pizzeria de l'autre côté de la rue et au-dessus du restaurant, un appartement débordant de Blanches bruyantes qui jouent bruyamment du rap jusque tard dans la nuit et se disputent bruyamment avec leurs petits amis, des joueurs de basket-ball à l'université. L'une des filles s'est fait avorter et une autre ne parle plus à son père et la troisième colocataire s'exerce au sport de chambre avec son copain même quand les deux autres sont réveillées ; elle a une gamine, mais celle-ci vit avec son père. Aucune de ces informations ne m'intéresse.

Plusieurs boîtes encore scellées traînent dans mon nouvel appartement. Défaire ces boîtes, ça veut dire que je vais rester. Rester, ça veut dire que je vais être coincée dans ce lieu de désolation pendant deux ans, seule. J'ai loué mon nouveau chez-moi au téléphone ; c'est un ancien nettoyeur converti en logement. Il n'y a aucune fenêtre hormis celle de la porte d'entrée. L'appartement, me suis-je dit en me promenant de pièce en pièce quand j'ai emménagé, ressemble à une cellule de prison. J'avais été condamnée. Ma nouvelle propriétaire, une octogénaire italienne qui a tenu le nettoyeur pendant plus de trente ans, a eu le souffle coupé quand elle m'a rencontrée. « Tu n'avais pas l'air d'une fille de couleur au téléphone », a-t-elle constaté. « On me le dit souvent », ai-je répondu.

Les produits sont toujours avariés à l'épicerie locale : nous sommes trop au nord pour recevoir les livraisons de nourriture à temps. Je me tiens devant un présentoir de tomates ramollies et recouvertes d'une peau ridée, certaines parsemées de creux blancs bordés de moisissure noire. J'évalue ce qu'il en coûterait à ma dignité si j'allais vivre chez mes parents, lorsque je sens une main se poser lourdement sur mon épaule. Je me retourne rapidement, peinant à conserver l'équilibre, et je reconnais Magnus. J'attrape son poignet à deux doigts et m'éloigne. « Est-ce que tu touches toujours les inconnu·e·s ?

– Nous sommes pas des inconnu·e·s. »

Je me dépêche de sélectionner les tomates les moins décomposées et je passe à la laitue. Magnus suit. Je lance : « Nous avons des interprétations différentes du mot *inconnue*. Tu ne connais même pas mon nom.

– J’aime ta façon de parler, déclare-t-il.

– Qu’est-ce que c’est supposé signifier ? »

Magnus rougit. « Exactement c’est que j’ai dit. À moins que nous ayons des interprétations différentes des mots *j’aime, ta, façon, de et parler*. »

Je me mords les joues pour ne pas sourire. J’ai un faible pour les hommes charmants qui ont le sens de la repartie.

« J’ai un verre ? »

Je regarde les tomates pathétiques dans mon panier et c’est peut-être l’éclat aveuglant des néons ou la musique d’ascenseur crachée par les haut-parleurs du magasin, mais j’acquiesce. Je me présente : « Je m’appelle Kate. » Magnus répond : « Rejoins-moi au Thirsty Fish, Kate. »

En route, je scrute mon reflet dans le miroir et me lisse les sourcils. Mes provisions reposent dans un sac de toile sur le siège arrière. Il fait froid dehors, me dis-je. Elles peuvent attendre, pas moi. Au bar, Magnus me diverte avec ces bêtises que les filles aiment prendre au sérieux. Il m’offre de nombreux verres et je les bois. Il me flatte au sujet de mes jolis yeux. Il dit que ça se voit que je suis intelligente. Je n’ai pas baisé depuis plus de deux mois. Je n’ai pas eu de vraie conversation avec quiconque depuis plus de deux mois. Je ne suis pas à mon meilleur.

Dans le stationnement, je suis debout à côté de mon véhicule, m’accrochant à la portière, tentant de me stabiliser. « J’ai un verre ? », avertit Magnus. Je marmonne quelque chose à propos de l’altitude qui affecte ma tolérance à l’alcool. Il réplique : « Nous sommes pas en montagne. » Il se tient si près ; la chaleur de son torse remplit la courte distance qui nous sépare. Magnus prend mes clés et alors que je m’étire pour les attraper, je lui tombe dessus. Il soulève mon menton avec l’un de ses doigts énormes et je souffle : « *Fuck*. » Je l’embrasse, lentement. Nos lèvres bougent à peine mais nous ne nous séparons pas. Je sens sa main ferme dans le creux de mes reins tandis qu’il me presse contre ma voiture.

À mon réveil, ma bouche est pâteuse et un goût acide l’envahit. Je grogne et m’assois, me cogne le crâne contre quelque chose que je ne reconnais pas. Je grimace de douleur. Dans ma tête, tout semble vague, perdu.

« Fais attention. On est à l’étroit ici. »

Je me frotte les yeux, essayant de ravalier la panique qui se forme au fond de ma gorge. Je porte une main à ma poitrine.

« Relaxe. J'savais pas où t'habitais donc j't'ai ramenée chez nous. »

Je prends une grande inspiration, regarde autour de moi. Je suis assise sur un lit étroit. Je vois Magnus à travers l'embrasement d'une porte étroite ; il se tient près d'un réchaud. Je suis pieds nus. Un chat bondit sur mes genoux. Je crie.

Magnus habite dans une roulotte – non pas l'une de ces chics maisons mobiles avec fondations permanentes et jardin bien entretenu à l'avant, mais une vieille caravane rouillée conçue pour être attelée à un véhicule. C'est le genre de roulotte que l'on voit dans les lieux tristes et oubliés qui ont capitulé devant la rouille, les mauvaises herbes, les cordes à linge affaissées, les voitures abandonnées sur des blocs de ciment, jantes et pneus volés. La roulotte, de l'extérieur, est dans un état assez délabré, mais l'intérieur est impeccable. Chaque chose a sa place bien définie. J'apprécie cela.

« Tu devrais manger quelque chose », conseille-t-il.

Je m'extirpe de l'emprise du chat et me rends dans le coin cuisine. Magnus m'invite à m'installer à table et dépose devant moi une assiette d'œufs brouillés trop secs et une tasse de café. J'ai un haut-le-cœur. J'entoure la tasse de mes mains et inspire profondément. J'essaie de retracer, de comprendre la trajectoire entre les tomates pourries et cette roulotte. Magnus se glisse sur la banquette en face de moi. Il explique qu'il vit dans cette roulotte parce que c'est gratuit. C'est gratuit parce que sa roulotte occupe un bout d'une parcelle de terre cultivée par sa sœur Mira et le mari de celle-ci, Jonathan. La ferme est à vingt minutes de la ville. Il n'y a pas de réception cellulaire. Je ne peux pas consulter mes courriels, m'informe-t-il pendant que j'agite mon téléphone dans toutes les directions, prête à tout pour trouver du signal. Je lui demande pourquoi il vit de cette façon. Il dit qu'il a une chambre dans la maison de sa sœur qu'il utilise rarement. Il aime avoir son intimité, ajoute-t-il.

« Tu as retiré mes chaussures. »

Magnus acquiesce. « T'as des beaux pieds, tu sais.

– Peux-tu me reconduire à ma voiture ? »

Magnus soupire, verse rapidement le reste de son café dans le petit évier. C'est un homme patient. J'apprécie cela, aussi.

En chemin vers la ville, je m'assoie aussi loin de Magnus que possible. J'essaie de reconstituer les événements entre « être debout dans le stationnement » et « me réveiller dans une roulotte avec un chat sur les genoux ». Je refuse de demander à Magnus de combler les trous. Lorsque nous arrivons à ma voiture, il serre fortement le volant. Je le remercie de m'avoir déposée et il me tend mes clés. Il dit : « J'adorerais avoir ton numéro de téléphone. »

Je me force à sourire. Je réplique : « Merci de ne pas m'avoir laissée conduire hier soir. » Je précise : « Je ne bois pas beaucoup d'habitude, mais je viens juste d'emménager ici. » Il ironise : « Oui, l'altitude », et attend que ma voiture s'éloigne avant de retourner à sa roulotte. Mon père apprécierait le geste. Je me souviens de la pression des lèvres de Magnus contre les miennes, de leur texture et de l'odeur de ses draps. Je suis dans la merde.

Dans mon laboratoire, tout s'explique. La première neige tombe à la fin septembre. Il va continuer à neiger jusqu'en mai. Je dis à ma mère que je risque de ne pas survivre. Je lui dis cela tellement de fois qu'elle commence à s'inquiéter. Je teste la condition du ciment. Je remplis des moules avec des cylindres en béton. J'expérimente avec l'eau salée, l'eau en bouteille, l'eau de lac, l'eau du robinet. Je durcis et je traite des échantillons. Je prends des notes détaillées. J'écris un article. Je décline trois rancards avec trois collègues différents. L'hydrologue originaire de Chennai réaffirme son ouverture à voir ce qu'il y a sur le marché américain. Je réaffirme mon désintérêt envers son marché ou la possibilité d'en faire partie. Je fais passer un examen qui inspire mes étudiants à m'appeler « Le Gendarme ». Je participe à une soirée sur le campus pour les célibataires du corps professoral. Il y a sept femmes présentes et plus de trente hommes. L'hydrologue est là, lui aussi. Il ne porte pas d'alliance. Je me fais demander trente-quatre fois si je viens de Détroit, un nouveau record pour une seule journée. J'essaie de me remémorer où Magnus habite et tout ce que je me rappelle, c'est un vague souvenir d'ébriété, de mon visage enfoui dans son bras pendant que nous roulions et de lui, chantant en chœur avec les Counting Crows. J'adore les Counting Crows.

Il y avait autrefois un homme. Il y a toujours un homme, à un moment donné. Nous avons été ensemble pendant six ans. Il était ingénieur, lui aussi. Des gens l'appelaient mon directeur de thèse, ce qu'il était. Quand nous avons entamé notre relation, il m'a dit qu'il m'apprendrait des choses et ferait de moi une grande érudite. Il a dit que j'étais la fille la plus brillante qu'il ait jamais connue. Puis il s'est contredit. Il a dit que nous nous marierions et pensait que je le croyais. Quelques

années ont passé et il a dit que nous nous marierions quand il serait promu au rang de professeur titulaire, et ensuite c'était quand j'aurais fini mon doctorat. Je suis tombée enceinte et il a dit que nous nous marierions quand le bébé serait né. Le bébé est mort-né et il a dit que nous nous marierions quand je me remettrais de la perte. Je lui ai dit que j'étais aussi rétablie que je ne le serais jamais. Il n'avait plus d'excuses et je n'avais plus envie de l'épouser. Pendant qu'il dormait profondément, je passais la majorité de mes nuits réveillée, me rappelant l'effet que cela faisait de caresser mon ventre gonflé et de sentir mon bébé donnant des coups de pied. Il m'a dit que j'étais froide et distante. Il m'a dit que je n'avais aucune raison de pleurer une enfant qui n'avait jamais vécu. Il se distraitait avec une nouvelle assistante de laboratoire qui portait constamment des souliers propres et des jupes courtes bien que nous passions nos journées à travailler avec du sable, du ciment, d'autres saletés. Je les ai surpris en train de baiser, l'assistante de laboratoire penchée au-dessus d'une pile de briques de béton, couinant comme une débutante du porno tandis que l'homme y allait de vigoureux coups de bassin, le visage écarlate et luisant de sueur, jusqu'à ce qu'elle en perde littéralement ses talons hauts. Il haletait, de courtes et répugnantes rafales. La scène était si banale que je ne pouvais même pas me fâcher. Il y avait longtemps que je ne ressentais plus quoi que ce soit à son égard. Je suis retournée à mon bureau, j'ai accepté le stage postdoctoral et je n'ai jamais regardé en arrière. J'aurais nommé notre fille Amelia. Elle aurait été magnifique en dépit de son père. Elle aurait été âgée de quatre mois quand je suis partie.

La neige tombe sans discontinuer. Les gens du coin sont extatiques. Chaque soir, j'entends le sifflement strident des motoneiges passant à toute vitesse devant mon appartement. Il y a des choses dont je vais avoir besoin pour survivre à l'hiver : du sel, une pelle, un nouveau siège de toilette, de la corde. Je brave le mauvais temps et me rends à la quincaillerie. Je porte des bottes lacées jusqu'à mes mollets, un manteau, des gants, une tuque, un foulard, des sous-vêtements isothermes. Je ne retire jamais ces items à moins d'être chez moi. Cela requiert trop d'efforts. Je me demande comment ces personnes parviennent à se reproduire. Je vois Magnus surplombant un présentoir de tronçonneuses. Il est plus beau que dans mes souvenirs. Je me tourne pour m'éloigner mais, finalement, je change d'avis. Je reste immobile en espérant qu'il me remarque. Je réalise qu'habillée comme je suis, ma propre famille ne me reconnaîtrait pas. Je lui tapote l'épaule. Je dis : « Que prévois-tu de massacrer ? »

Il lève lentement les yeux, hausse les épaules. « J'ai fait que jeter un œil, lâche-t-il.

- À la recherche d'une victime ?
- Est-ce que tu t'sentirais amicale ?
- Je pensais te dire bonjour. »

Magnus hoche la tête. « T'as dit bonjour. »

J'avale de travers. Mon agacement a un goût amer. Je lui donne rapidement mon numéro de téléphone et pars chercher une corde plus solide. En sortant du stationnement, j'aperçois Magnus qui me regarde depuis l'intérieur du magasin. Je souris.

Dans mon laboratoire, tout s'explique. J'enseigne à mes étudiants comment fabriquer de parfaits cylindres de béton, comment effectuer des tests de compression. Ils écrasent leurs parfaits cylindres et poussent des cris de joie chaque fois que le béton vole en éclats et que l'air se remplit d'une fine poussière. Ça défoule bien de détruire des objets.

Tout le monde que je rencontre prodigue un peu de sagesse sur les moyens de survivre aux hivers « difficiles » : profiter des grands espaces naturels, boire, voyager, boire, les lampes solaires, boire, le sexe, boire. L'hydrologue propose de cuisiner du curry épicé pour me réchauffer, propose de me faire goûter son curry ultra-spécial. Je décline, lui dis que j'ai une constitution délicate. Nils, le directeur de mon département, passe me voir à mon bureau. Il me demande : « Comment t'en sors-tu ? » Je lui assure que tout va bien. Il affirme : « La première année est toujours la plus difficile. » Il ajoute : « Tu voudras peut-être faire un voyage à Détroit pour voir ta famille. » Je le remercie pour son soutien.

Je me promène dans le laboratoire en regardant les étudiants travailler quand Magnus appelle. Je m'excuse pour répondre dans le couloir, ignorant la marée étudiante qui grouille dans les parages d'un air désœuvré.

Mon cœur tambourine. Je peux à peine entendre Magnus. Je dis : « Tu n'avais pas besoin d'attendre aussi longtemps pour m'appeler.

- Est-ce que c'est un sermon ?
- Est-ce que tu voudrais que ça le soit ? »
- Est-ce que j'peux te faire à souper ? »

J'ignore ma propension naturelle à dire non. Je suis plus excitée que je ne voudrais jamais l'admettre. Il m'invite à sa roulotte, où il prépare des steaks, des haricots et des pommes de terre

au four. Nous buvons de la bière. Nous discutons, ou plutôt, je parle, emplissant sa roulotte de tous les mots que j'ai gardés pour moi depuis que j'ai déménagé dans le Pays-d'en-Haut. Je me plains de la météo. À un moment, il tient sa main ouverte et j'y glisse la mienne. Il trace les contours de mes jointures avec son pouce. Il est franc et honnête. Sa voix est forte et claire. Son sourire est tendre, comme son toucher. Il parle de son travail de bûcheron et de son groupe de musique – il joue de la guitare. Quand notre conversation prend fin, il dit : « J't'apprécie », puis il se lève et m'invite à faire de même. Jamais encore un homme ne m'avait dit qu'il m'appréciait. *Apprécier* est plus intéressant qu'*aimer*. Je monte sur le bout de ses bottes et enroule mes bras autour de lui. Il est large et solide. Quand nous nous embrassons, il est doux, trop doux. Je souffle : « Tu n'as pas besoin de me ménager » et il laisse échapper un grognement. Il saisit ma nuque avec l'une de ses mains géantes et m'embrasse plus durement, ses lèvres forçant les miennes à s'ouvrir. La plane souplesse de sa langue m'électrise. Sa bouche effleure mon menton, suit le tracé de ma mâchoire. Il me mord dans le cou et j'empoigne sa chemise. Mes genoux flanchent mais je tiens bon. Je dis : « Mon cou, c'est le mot magique. » Il me mord plus fort et j'oublie tout, le vacarme dans ma tête se tait.

Je retire mon chemisier et mes jeans ; Magnus me soulève et m'assoit sur le bord de la table de cuisine. Il place ses larges mains entre mes cuisses et les écarte. Je déboucle rapidement sa ceinture, tends la main vers lui, et il agrippe mon poignet. Il objecte : « Tu peux pas toujours être le boss. » Je récite une prière silencieuse. Je ferme les yeux et sa main délaisse mon menton pour glisser vers ma poitrine, vers mon ventre. Il embrasse mes épaules, mes seins, mes genoux. Il me fait trembler et gémir. Je répète : « Tu n'as pas besoin de me ménager. » Magnus embrasse l'intérieur de mes chevilles, puis mes lèvres, sa langue brusque et lourde contre la mienne. Je tente de l'attirer vers moi en enroulant mes jambes autour de sa taille. Il éclate d'un rire grave et profond. Il ordonne : « Dis-moi que tu le veux. » Je mordille ma lèvre inférieure. Je compare mon orgueil à mon désir. Quand il me prend, il est patient, délibéré, brutal d'une façon terriblement contrôlée. J'enfouis mon visage dans son épaule. Quand il me demande pourquoi je pleure, je ne dis rien. Pendant un temps, il comble le vide.

Au matin, je veux m'éclipser même si je sens encore Magnus sur ma peau. Alors que je m'assois sur le bord du lit et enfile mes pantalons, il déclare : « J'veux t'revoir. » Je réponds « oui » mais explique que nous ne devons pas nous engager, que nous ne pouvons pas devenir *quelque chose*, bien que je ne lui donne pas de raison. Je n'en ai pas, aucune qui aurait quelque logique que

ce soit. Ses doigts caressent mes vertèbres dénudées et je frissonne. Il dit : « Nous sommes déjà quelque chose. » Je me lève, secoue furieusement la tête : « Nous deux, ce n'est pas possible. » Il continue : « Des fois, quand j'suis plusieurs miles enfoncé dans la forêt, à la recherche d'un nouveau site de coupe, c'est comme si j'étais le premier homme à y être jamais allé. J'lève les yeux et les arbres sont si denses que j'peux à peine voir le ciel. Ça m'effraie, mais tout s'explique là-bas, d'une manière ou d'une autre. Être avec toi, ça donne la même impression. » Je secoue la tête à nouveau, mes doigts tremblant tandis que je termine de m'habiller. Je me sens nauséuse et étourdie. Je dis : « Je suis allergique aux chats. » J'ajoute : « Tu ne devrais pas parler comme ça. » Je précise : « Je t'apprécie aussi. » Je répète ses mots encore et encore pour le reste de la journée, de la semaine, du mois.

Plusieurs semaines plus tard, je suis à la roulotte de Magnus. Nous nous sommes vu·e·s presque à tous les soirs, chez lui, où il cuisine et nous parlons et baisons. Nous sommes étendu·e·s nu·e·s sur son lit étroit. J'avertis : « Si cela continue plus longtemps, nous allons devoir dormir chez moi. J'ai un vrai lit et des pièces avec des portes à proprement parler. » Il sourit et acquiesce. Il répond : « Tout c'que tu veux. » Après que Magnus s'est endormi, je fixe le plafond bas, puis les étoiles du ciel d'hiver à travers la petite fenêtre. Je me demande ce qu'il penserait d'Amelia, s'il pourrait l'aimer. J'essaie de ravalier le vide. Je me tiens le ventre tandis que des larmes brûlantes coulent sur mes joues et glissent goutte à goutte le long de mon cou.

Son réveil sonne pile au moment où je m'endors. Magnus se redresse en se frottant les yeux. Dans le noir, j'aperçois ses cheveux hérissés. Il dit : « J'veux t'montrer quelque chose. » Nous nous habillons pour sortir mais il m'informe que je peux me passer de mon manteau ; à la place, il me tend une courteline. Le sol est recouvert d'un tapis de neige fraîche. La lune est encore haute dans le ciel. Tout est parfait, silencieux, immobile. Le contact de l'air est douloureux, mais pur. Magnus se fraye un chemin jusqu'à la grange et je suis ses traces. En marchant, il contemple le ciel. Je me dis : *Je ne ressens rien*. Il s'agit d'un mensonge. Quand je suis avec lui, je ressens tout. Dans la grange, je grelotte et me balance d'un pied à l'autre pour me réchauffer. Il annonce : « Nous devons traire les vaches. » Il fait un signe de la tête en direction d'un petit tabouret de camping adjacent à une très grosse vache. Je proteste : « Il n'en est absolument pas question. » Magnus me conduit au tabouret et me force à m'asseoir. Il s'installe derrière moi et se voûte pour caresser le flanc de l'animal. Magnus ne s'étant pas encore rasé, sa barbe naissante me

chatouille le visage en passant. Il dépose un baiser sur ma nuque. Il place ses mains sur les miennes et j'apprends à traire une vache. Rien ne s'explique ici.

La saison de chasse débute. Magnus me montre son fusil, long, lustré, puissant. Il l'appelle « elle ». Je le taquine au sujet de son arme et la désigne comme sa maîtresse. Il fronce les sourcils, riposte qu'il ne me ferait jamais ça. Je le crois. Je lui dis que mon père chasse et il s'emballe : « Peut-être que ton père et moi pourrions chasser ensemble un jour. » J'explique que mon père chasse le faisan et que par *chasser* je veux dire qu'il se promène en motoquad avec ses amis, mais n'abat pas vraiment grand-chose et se blesse souvent dans des accidents gênants. Je souligne : « Lui et toi chassez différemment. » Il insiste : « J'souhaite quand même rencontrer ton père. » Je réponds : « Je ne présente que des petits amis sérieux à ma famille. » Magnus me prend le menton et plonge son regard dur dans le mien. Cela me donne des frissons. C'est la première fois que je vois une véritable colère émaner de lui. Je me demande jusqu'où je peux pousser. Il reprend : « Tu m'verras pas pendant quelques jours mais j'vais tuer un orignal pour toi. » Cinq jours plus tard, Magnus se présente à ma porte, toujours vêtu de sa veste de camouflage et de sa salopette ultrarésistante. Sa barbe est longue et hirsute. Il empest. Il est sale. Je ne reconnais que ses yeux. Magnus pénètre dans l'appartement et m'enlace dans une étreinte musclée qui me donne l'impression qu'il réorganise mes intestins. J'inspire profondément. Je suis surprise par la vive sensation fusant entre mes cuisses. Quand il m'embrasse, il est possessif, contrôlant, salace, salé. Un gémissement s'échappe de sa bouche à la mienne et Magnus me retourne contre la porte d'entrée, me cloue les bras au-dessus de la tête. Il me baise à même le vestibule. Je souris. Après coup, nous nous affalons sur le plancher. Il déclare : « L'orignal est dans la voiture. » Il ajoute : « J'me suis ennuyé de toi. » Je veux dire quelque chose, la bonne chose, une chose gentille. Je lui donne une claque sur la jambe. *Je pousse*. Je dis : « S'il-te-plaît, prends une douche. » Je ne me douche pas, par contre, pas avant plusieurs heures.

Je rends visite à mes parents en Floride pour l'Action de grâce et ma mère me demande pourquoi je n'appelle plus aussi souvent. J'explique comment c'est rendu occupé au travail. J'explique comment il a neigé chaque jour depuis plus d'un mois et comment tout le monde pense que je viens de Détroit. Ma mère dit que j'ai l'air mince. Elle dit que je suis trop silencieuse. Nous ne parlons pas de l'enfant morte ou du père de l'enfant morte. Il y a cette vie-ci et cette vie-là. Nous

faisons semblant que cette vie-là n'a jamais eu lieu. C'est un soulagement. Magnus téléphone à tous les matins avant de partir travailler et à tous les soirs avant de s'endormir. Un après-midi, il m'appelle sur mon cellulaire et ma mère répond. Je l'entends rire alors qu'elle commente : « Quel nom spécial. » Quand elle me passe l'appareil, elle demande : « Qui est ce Magnus ? Quel charmant jeune homme. » *Je pousse*. Je dis que ce n'est personne d'important, parce que je ne sais pas comment l'expliquer, lui, ni qui je suis en sa présence. Je le dis un peu trop fort. Quand j'approche le téléphone de mon oreille, je n'entends que la tonalité. Magnus ne m'appelle pas du reste de mon voyage. Nous ne nous parlons pas jusqu'à la fin janvier.

Dans mon laboratoire, tout s'explique, mais non. Je n'arrive pas à me concentrer. Je veux téléphoner à Magnus, sauf que je suis accablée par ma mauvaise conduite à répétition. La température devient plus froide, plus mordante. Le monde s'accroît et je rétrécis. Mes étudiants travaillent sur leurs projets finaux. Un colloque important accepte ma proposition de communication. Le semestre prend fin, je retourne en Floride pour les fêtes. Ma mère dit que j'ai l'air mince. Elle dit que je suis trop silencieuse. Quand elle me demande si je veux parler de mon enfant, je secoue la tête. Je réponds : « S'il-te-plaît, n'y fais plus *jamais* allusion. » Ma mère pose une main sur ma joue et l'autre sur mon cœur. J'envoie à Magnus : une carte, une lettre, un cadeau, une autre lettre et encore une autre, offrant mes excuses, reconnaissant que nous sommes vraiment quelque chose, reconnaissant qu'il me manque énormément. Il m'envoie un message texte stipulant : « J'suis encore fâché. » J'envoie plus de lettres. Il me répond, une fois, et j'emporte sa lettre partout où je vais. Je tente de prendre goût à la venaison, la viande de grand gibier. Le nouveau semestre débute. Un autre colloque accepte ma proposition de communication, en Europe cette fois. Un nouveau groupe d'étudiants essaient de flirter avec moi tout en découvrant les merveilles du béton. J'obtiens une subvention de recherche et le directeur de mon département m'offre un poste menant à la permanence. Il me dit de prendre le temps qu'il faut pour considérer sa proposition. Il souligne que le département a vraiment besoin d'une personne comme moi. Il précise : « Tu fais d'une pierre deux coups, Katie. » J'envisage de placer sa tête dans la machine d'essais de compression, le son que cela produirait. Je réplique : « Je préfère que l'on m'appelle Kate. »

L'hydrologue me coince dans mon laboratoire tard le soir et me fait des avances inappropriées, dont je reste bouleversée. Pendant des semaines, je vais sentir ses longs doigts minces, leur manière de saisir ce qu'il ne leur appartenait pas de toucher. Même s'il est minuit passé, je téléphone à Magnus. Ma voix tremble. Il commence : « Tu m'as blessé », et l'honnête simplicité de ses mots fait mal. Je réponds : « Je suis désolée. Je ne dis jamais ce que je ressens vraiment », et je pleure. Il s'inquiète : « Qu'est-ce qui va pas ? » Il me connaît mieux que je ne souhaite l'admettre. Je lui parle de l'hydrologue marié, un homme obscène à la langue rose vif qui a essayé de me lécher l'oreille, qui m'a appelée « Black Beauty », qui est devenu agressif quand j'ai essayé de le repousser ; je lui parle de la nervosité que j'éprouve à l'idée de marcher seule jusqu'à ma voiture. Magnus conclut : « J'arrive. » Je l'attends près de l'entrée principale et quand je reconnais sa silhouette massive avançant d'un pas lourd à travers la neige, dans ma direction, tout semble plus facile à supporter. Magnus ne dit mot. Il se contente de me prendre dans ses bras. Après un long moment, il donne un violent coup de poing contre le mur de briques : « J'vais tuer ce type. » Je le crois. Il m'accompagne à mon laboratoire pour récupérer mes affaires.

À mon appartement, je tiens un sac de maïs congelé contre les jointures écorchées de Magnus. Je m'excuse : « Je n'aurais pas dû appeler. » Il rétorque : « Non, t'as bien fait. » Il ajoute : « Tu dois être plus sympa avec moi. » J'acquiesce : « En effet. » Je m'assois à califourchon sur ses genoux, dépose des baisers sur ses doigts ravagés, place ses mains sous mon chemisier, plonge mon regard dans ses magnifiques yeux gris-bleu et je ne le dis pas, mais je pense : *Je t'aime*.

Magnus commence à venir me chercher au travail à tous les soirs et si je dois rester tard, il s'assoit avec moi, me regarde travailler. On tombe sur l'hydrologue. Des paroles sont échangées. Magnus lui précise mon désintérêt pour les currys de toutes sortes. Il ne me cause plus de soucis. Pendant que je travaille, Magnus me parle des arbres et de tout ce qu'un homme pourrait jamais savoir en passant ses journées parmi eux. Il sent souvent le pin et la sciure.

En mars, l'hiver perdure. Magnus me construit un igloo et, à l'intérieur, allume un petit feu. Il dit : « Parfois, j'ai l'impression que j'sais rien de toi. » Je suis assise entre ses jambes, mon dos contre son torse. Même si nous portons plusieurs couches de vêtements, ça fait comme si nous étions nus. Je note : « Tu sais que je ne suis pas très sympa. » Il m'embrasse sur la joue. Il proteste : « C'est pas vrai. » Il ajoute : « Dis-moi quelque chose de vrai. » Je lui confie comment je

m'accroche à l'idée d'Amelia même si je ne devrais pas, comment elle est tout ce à quoi je pense vraiment, comment elle pourrait être en train d'apprendre à marcher en ce moment ou de dire ses premiers mots. Je lui dis que je pense que je l'aime et que j'aime comment il m'apprécie. Il porte mes doigts gelés à ses lèvres chaudes. Il comble tous les espaces creux.

Comment

Comment ces choses se produisent

Hanna réfléchit mieux tard le soir, lorsque tous les usurpateurs qui habitent dans sa maison sont endormis. Si ce n'est pas l'hiver, ce qui n'est pas souvent le cas, elle grimpe sur le toit avec un paquet de cigarettes et un briquet. Elle fume et admire le ciel bleu-noir de la nuit. Elle vit dans le Pays-d'en-Haut, où les étoiles ont un sens. Hanna partage sa demeure avec son mari chômeur, sa sœur jumelle, le mari de celle-ci, leur fils, et son père. Elle est la seule à travailler : le matin, comme serveuse au Koivu Café, et le soir, comme barmaid au cabaret Karpela's Supper Club. Elle laisse la majorité de ses pourboires chez sa meilleure amie Laura. Hanna planifie son évasion.

Le plat le plus populaire au Koivu est le *pannukakku*, une crêpe finlandaise. Si le Vieux Larsen est trop lendemain de veille, Hanna réchauffe la poêle en fonte dans le four et mélange la pâte : d'abord les œufs, légèrement battus, auxquels elle ajoute progressivement le miel, le sel, le lait et, finalement, la farine tamisée. Hanna aime le cliquetis qui se produit lorsqu'elle appuie sur la gâchette du tamis. Elle se balance d'un côté, puis de l'autre, imaginant qu'elle est une danseuse de flamenco. Elle est en Espagne, là où il fait chaud, là où il y a du soleil et de la beauté. Hanna aime préparer les *pannukakut* avec un supplément de beurre afin que le contour des crêpes soit doré et croquant. Parfois, elle défait soigneusement les bords d'une crêpe et les mange juste comme ça. Elle est toujours en Espagne, mangeant du pain provenant d'une *panadería*, dégustant peut-être un peu de vin. Puis elle entend quelqu'un crier : « Prochaine commande ! », et elle n'est plus en Espagne. Elle se trouve au milieu de nulle part, au-dessus d'une cuisinière brûlante et couverte de graisse.

Peter, le mari de Hanna, vient déjeuner chaque matin. Hanna lui réserve une place au comptoir et prend sa commande. Il plonge le regard dans le décolleté de sa femme, lorgnant sa poitrine et remuant les sourcils. Elle se montre faussement affectueuse, lui tape la tête avec son calepin et passe le ticket au Vieux Larsen, qui grommèle : « Nous ne faisons pas de foutues substitutions », mais prépare ensuite à Peter trois œufs tournés, des galettes de pomme de terre à l'oignon et au fromage, quatre tranches de bacon, des rôties de pain blanc et deux *pannukakut*, légèrement incuites. Quand la nourriture de son mari est prête, Hanna prend une pause, s'assoit à côté de lui, le regarde manger. Sa barbe commence à être longue. Un homme sans emploi n'a pas besoin d'avoir l'air propre, lui dit-il. Elle déteste regarder Peter manger. Elle déteste qu'il la suive au travail. Elle le déteste.

Son mari croit que lui et elle essaient d'avoir un enfant. Il porte des caleçons plutôt que des slips malgré sa préférence pour la protection qu'offrent ces derniers. Peter a déjà lu dans un magazine que porter des caleçons améliore la motilité des spermatozoïdes. Lui et Hanna couchent ensemble uniquement lorsque le kit d'ovulation à domicile qu'il a acheté chez Walmart indique qu'elle est fertile. Peter préférerait qu'elles couchent ensemble à tous les jours. Hanna préférerait ne plus jamais coucher avec Peter, non pas parce qu'elle est frigide mais parce qu'elle trouve ça difficile d'être excitée par un homme perpétuellement sur le chômage.

Il y a deux ans, Hanna a dit qu'elle partait en vacances avec Laura dans le sud de l'état et à la place elle a conduit jusqu'à la ville de Marquette pour se faire ligaturer les trompes. Elle n'allait pas finir comme sa mère avec trop d'enfants dans une trop petite maison avec trop peu à manger. En dépit de tous ses efforts, elle s'était retrouvée à vivre dans une trop petite maison avec trop de gens et trop peu à manger. La pilule est difficile à avaler.

Quand elle quitte le travail à trois heures de l'après-midi, Hanna rentre chez elle, désincruste la graisse et le sel sur sa peau, et enfle quelque chose de mignon mais un peu sexy. Elle se rend à l'université de la ville d'à-côté. Elle a vingt-sept ans mais paraît beaucoup plus jeune, donc elle fait semblant d'être étudiante. Parfois, elle assiste à un cours dans l'un des grands amphithéâtres. Elle prend des notes, se joue dans les cheveux, pense à toutes les choses qu'elle aurait pu faire. D'autres jours, elle s'assoit à la bibliothèque, lit des livres, apprend des trucs de sorte que lorsqu'elle s'enfuira enfin, elle pourra être plus qu'une serveuse avec un beau rack dans une ville morte du haut du Michigan.

Hanna flirte avec des garçons parce qu'au Michigan Institute of Technology il y a des tonnes et des tonnes de garçons qui ne souhaitent rien de plus que de se faire remarquer par une jolie fille. Elle ne prétend jamais être autre chose qu'intelligente. Elle est trop vieille pour ça. Parfois, les garçons l'amènent au réfectoire ou au café du campus pour casser la croûte. Elle leur dit qu'elle étudie en génie mécanique parce que Laura est secrétaire dans ce département. Parfois, les garçons l'invitent dans leurs dortoirs en désordre, jonchés de linge sale, de consoles de jeux vidéo et de colocataires, ou encore dans leurs appartements misérables à l'extérieur du campus. Elle leur fait des pipes, s'allonge avec eux sur leurs étroits lits simples recouverts de draps minces, leur raconte les mensonges qu'ils aiment entendre. Quand les garçons sont endormis, Hanna retransverse le pont vers le Karpela's où elle s'occupe du bar jusqu'à deux heures du matin.

Peter rend visite à Hanna au cabaret également, mais il doit payer pour ses consommations et donc ne vient pas très souvent. Don Karpela, le propriétaire, est toujours là, laissant balader ses gros doigts partout. C'est un homme avide et un ami du père de Hanna. Même s'il approche de ses soixante ans, Don suit toujours Hanna à la trace, lui rentre toujours dedans dans l'espace exigu derrière le bar, lui dit toujours qu'il la rendrait sacrément heureuse si elle quittait son bonhomme. Quand il agit de la sorte, Hanna ferme les yeux et contrôle sa respiration parce qu'elle a besoin de ce boulot. Si Peter est dans le coin quand Don fait ses avances, il rit et lève son verre. « Tu peux l'avoir », lâche-t-il, ses paroles déformées par l'alcool, comme s'il avait son mot à dire sur la question.

Après la fermeture du bar, Hanna passe un linge partout, lave tous les verres, vide les cendriers. Elle et Laura, qui travaille aussi au cabaret, s'assoient sur le capot de la voiture de Hanna et se prennent par la main. Hanna s'appuie contre l'épaule de Laura et inspire profondément, s'émerveille du fait que son amie sente toujours aussi bon après des heures passées dans cet endroit sombre et enfumé où les hommes restent sourds au mot « non ». Si la nuit est assez déserte, elles s'embrassent longtemps, longuement, jusqu'à ce que leurs lèvres froides se réchauffent, jusqu'à ce que le monde s'évanouisse, jusqu'à ce que leurs corps donnent l'impression de fendre au niveau du cœur. Laura et elle ne parlent jamais de ces moments, mais quand Hanna planifie son évasion, elle ne prévoit pas partir seule.

La sœur jumelle de Hanna, Anna, reste souvent éveillée à attendre qu'elle rentre. Elle s'inquiète. Elle s'est toujours inquiétée. C'est une femme nerveuse. Enfant, c'était une fille nerveuse. Leur mère, avant de partir, aimait dire que Hanna avait reçu tout le *sisu*, la force féroce qui aurait dû être partagée entre les deux filles. Hanna et Anna ont toujours su que leur mère ne les connaissait pas du tout. Elles étaient toutes deux fortes et féroces. Le mari d'Anna travaillait dans la fabrique de papier à Niagara jusqu'à ce qu'une compagnie étrangère l'achète et mette la clé sous la porte, et que la plupart des gens en ville perdent leur maison parce que tout le travail qui avait besoin d'être accompli l'était déjà. Quand Anna a appelé, nerveuse comme toujours, pour demander si sa famille et elle pouvait loger chez Hanna, elle n'a même pas eu le temps de poser la question que Hanna avait déjà répondu : « Oui. »

Hanna et Anna ne sont pas ouvertement démonstratives, mais elles s'aiment à la folie. Au secondaire, Anna fréquentait un garçon qui ne la traitait pas comme il fallait. Quand Hanna l'a découvert, elle l'a bien fait souffrir. Hanna a prétendu être sa jumelle et a entraîné le vilain garçon

jusqu'aux sentiers derrière la fête foraine du comté. Elle s'est agenouillée, a commencé à le sucer, l'a averti que *si jamais il levait à nouveau la main sur sa sœur* et, avant de terminer sa phrase, lui a mordu la queue en se disant qu'elle ne desserrerait pas son emprise jusqu'à ce que ses dents se rencontrent. Elle a souri lorsqu'elle a goûté le sang du garçon. Il a crié si doucement que c'en a fait dresser les poils sur les bras de Hanna. Elle le croise encore en ville de temps en temps. Ce n'est plus un garçon, mais il marche en boitillant et change toujours de trottoir lorsqu'il la voit venir.

Les soirs où Hanna et Laura s'assoient sur le capot de la voiture de Hanna et s'embrassent jusqu'à ce que leurs lèvres froides se réchauffent, Anna se tient dehors sur le porche, frissonnante, dans l'attente. Ses joues rougissent. Son cœur palpite maladroitement dans sa poitrine. Anna demande à Hanna si elle voit un autre homme et Hanna dit la vérité à sa sœur. Elle dit : « Non », et Anna fronce les sourcils. Elle sait que Hanna dit la vérité. Elle sait que Hanna ment. Elle ne comprend pas très bien comment sa jumelle peut faire les deux en même temps. Les sœurs partagent une cigarette et, avant de rentrer, Anna pose légèrement sa main sur le bras de Hanna. Elle prévient : « Sois prudente. » Hanna embrasse sa jumelle sur le front, pense : *Je vais l'être*, et Anna l'entend.

Comment Hanna Ikonen sait qu'il est temps de conquérir la fille et de quitter la ville

Le père de Hanna et Anna, Red, vit dans le sous-sol. Il n'a pas le droit de monter au deuxième étage, là où tout le monde dort. Quand Peter demande pourquoi, Hanna secoue la tête et précise : « C'est personnel. » Elle ne partage pas de confidences avec son mari. Son père travaillait dans les mines, avant. Quand la dernière mine de cuivre a fermé, il n'a pas pris la peine d'apprendre un nouveau métier. Il a commencé à se tenir le dos en marchant, disait qu'il était blessé. Il a touché une pension d'invalidité et quand celle-ci est venue à manquer, il a habité avec une série d'amantes qui ont bientôt fait de le mettre à la porte. Finalement, quand il n'y a plus eu une femme en ville pour s'intéresser à lui, Red s'est présenté à la porte de Hanna, empestant le whisky, sa barbe longue et hirsute. Mangeant ses mots, il s'est excusé d'être un père pourri. Il a supplié sa fille d'avoir pitié d'un vieil homme. Hanna n'a pas été émue par son plaidoyer, mais savait que la tâche lui reviendrait de s'en occuper, d'une manière ou d'une autre. Elle lui a dit qu'il pouvait s'installer au sous-sol, mais que si jamais elle le voyait à l'étage, ce serait terminé. Ça fait quinze ans que la mine a fermé, mais Red se considère toujours comme un mineur.

Les allées et venues de la mère de Hanna et Anna, Ilse, sont inconnues. Elle est partie quand les filles avaient onze ans. C'était un jeudi matin. Ilse a préparé les jumelles et leurs frères pour l'école, leur a fait à déjeuner – des flocons d'avoine épointée garnis de rondelles de banane. Elle a déposé un baiser sur chacune de leurs têtes blond clair et leur a dit d'être sages. À leur retour, elle était déjà partie. Pendant un moment, les enfants ont entendu dire qu'Ilse avait commencé à fréquenter un vendeur de chaussures à Marquette. Plus tard, il y avait des nouvelles d'elle à Iron Mountain : épouse de dentiste, nouvelle famille. Puis il n'y a plus eu de nouvelles du tout.

Hanna et Anna ont cinq frères dispersés aux quatre coins de l'état. Ils sont pour la plupart amers, paresseux, indifférents et peu disposés à participer à la prise en charge de leur père. Lorsque Hanna a organisé une conférence téléphonique avec sa fratrie pour discuter de la situation de Red, les Gars, comme on les appelle collectivement, ont déclaré qu'il s'agissait d'un travail de bonnes-femmes et que si les Jumelles ne voulaient pas s'en charger, elles pouvaient laisser le vieux moisir dans son coin. L'un des frères, Venn, a offert d'envoyer vingt dollars par mois à Hanna ou à Anna, n'importe laquelle des deux qui porterait le fardeau de leur père. Simultanément, les Jumelles lui ont répliqué de se les mettre dans le cul, puis ont dit aux Gars d'aller se faire foutre. Après avoir raccroché, Hanna a appelé Anna et Anna a offert de prendre soin de Red en attendant qu'il se saoule jusqu'à ce que mort s'ensuive, mais Hanna craignait que la mort par ivrognerie ne prenne trop de temps. Anna avait un enfant à élever, après tout.

Par un jeudi ordinaire, Hanna décide de rentrer chez elle après son quart de travail au café plutôt que de traverser le pont jusqu'à l'institut technologique pour jouer à faire semblant avec des collégiens. Elle peut sentir la graisse qui suinte de ses pores et ce qu'elle veut, plus que tout, c'est se prélasser dans un bain propre, dans une maison vide. Lorsqu'elle se gare dans l'allée et aperçoit Anna faire les cent pas devant le garage, Hanna sait qu'il n'y aura ni bain ni maison vide aujourd'hui. Elle gare la voiture, prend une grande respiration et rejoint sa sœur, qui l'informe que leur mère est assise sur le divan de l'Armée du Salut dans le salon, en train de boire une tasse de thé. Hanna pense : *Évidemment*.

Comment Hanna a rencontré et épousé Peter Lahti

Anna est tombée en amour quand elle avait dix-sept ans. Il s'appelait Logan et vivait sur la réserve à Baraga. Elle adorait sa longue chevelure noire, sa peau brune et lisse, la douceur de sa voix. Elle et lui ont fait connaissance lors d'un match de football et le lendemain de la remise des

diplômes, le couple s'est marié et a déménagé. Quand Anna est partie, Hanna était heureuse pour sa sœur, mais elle espérait aussi, au-delà de toutes espérances, que sa jumelle et son nouveau mari l'emmèneraient avec eux. Elle aurait pu dire quelque chose. Des années plus tard, Hanna a réalisé qu'elle aurait dû dire quelque chose, mais elle est devenue celle qui est restée. Elle s'est pris un appartement à elle et a commencé à traîner à l'université, assistant en tant qu'auditrice aux cours qu'elle ne pouvait pas se payer. Peter habitait dans l'appartement voisin et travaillait à l'époque comme camionneur ; il transportait du bois d'œuvre dans le sud de l'état, alors c'était bien de sortir avec lui parce qu'il n'était pas là souvent.

Après un long voyage pour lequel il était parti pendant trois semaines, Peter s'est présenté à la porte de Hanna, les cheveux lissés en arrière, la barbe taillée, vêtu d'une chemise à col boutonné et de jeans fraîchement repassés. Il tenait dans sa main un bouquet d'œillets bon marché. Il avait oublié que Hanna lui avait dit, lors de leur premier rendez-vous, qu'elle détestait les œillets. Il a fourré les fleurs dans les mains de Hanna, s'est invité dans son appartement, a déclaré : « Tu m'as tellement manqué. Marions-nous. » Hanna, qui avait déjà bien entamé une bouteille de vin, a haussé les épaules. Peter, optimiste dans l'âme, a interprété le geste comme une réponse positive. Elle et lui ont officialisé leur union peu de temps après, lors d'une cérémonie à laquelle assistaient Anna et son époux, Red et trois des Gars. Personne de la famille de Peter n'était présent. Sa mère était scandalisée que son garçon épouse un rejeton de Red Ikonen.

Comment Red Ikonen a acquis sa réputation

Red Ikonen avait l'extraction minière dans le sang. Son papa et le papa de son papa avaient été mineurs à Calumet quand l'extraction minière représentait quelque chose d'important là-bas, que la ville était riche, que les églises débordaient chaque dimanche de bonnes gens reconnaissantes pour la générosité abondante de la terre. Garçon, Red adorait les histoires que son père lui racontait sur ce monde en-dessous du monde. Quand ça a été au tour de Red de se rendre sous terre, il n'y avait plus grand-chose à extraire et c'était une sacrée croix à porter. Il se sentait comme un soldat sans guerre. Red a commencé à boire pour engourdir sa déception. Il a épousé une jolie fille, a eu cinq beaux garçons et deux adorables filles, a continué à boire pour fêter sa bonne fortune. La jolie fille est partie et il a bu pour ne pas se sentir aussi seul. Au final, boire est devenu la seule chose qu'il savait faire, alors il continuait.

Il était un homme de grande taille, six pieds sept ; il avait une voix forte et aucune idée de comment bien se comporter. Ça ne faisait simplement pas partie de lui. Il n'y avait aucun bar en ville où Red n'avait pas déclenché une bagarre ou fait un truc inapproprié avec sa copine ou la copine de quelqu'un d'autre. La situation était si grave qu'il devait conduire jusqu'à South Range ou Chassell pour boire avec les anciens de l'association des vétérans, qui étaient réellement des soldats sans guerre, parce que personne du coin ne voulait lui servir un verre. Quand les Gars vivaient encore dans les alentours, les barmen téléphonaient à l'un d'eux pour lui demander de venir chercher son père. Quand Red s'est mis à boire pour ne pas se sentir aussi seul, il s'était transformé en ivrogne à l'alcool mauvais. Il n'avait jamais un mot gentil pour ses garçons qui conduisaient des miles au milieu de la nuit pour ramener leur papa saoul à la maison.

Un par un, les Gars ont quitté ladite maison, ont tenté autant que possible de s'éloigner de leur père, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que les Jumelles. Red a ensuite commencé à faire des trucs inappropriés avec elles et c'était une petite ville donc les gens ont comméré, il n'a pas fallu longtemps pour que plus personne ne veuille avoir affaire à Red Ikonen.

Comment Laura et Hanna sont devenues meilleures amies

Laura Kappi a grandi à côté de chez les Ikonen. Pendant un moment, au secondaire, elle a fréquenté un des Gars, mais il a fini par déménager, est allé à l'université et ne s'est pas donné la peine de l'amener avec lui. En fait, Laura a été amie avec Hanna et Anna tout au long de leur scolarité. Quand Anna et Logan ont déménagé à Niagara, Laura a vu à quel point Hanna était perdue sans sa jumelle. Elle a décidé de faire de son mieux pour prendre la place d'Anna. Hanna était plus qu'heureuse de la laisser faire. Elles sont devenues meilleures amies, puis elles sont devenues plus qu'amies, mais elles n'en ont jamais parlé parce qu'il n'y avait pas grand-chose à dire sur le sujet.

Comment Hanna réagit lorsqu'elle voit sa mère pour la première fois en seize ans

Avant de rentrer, Anna tend la main vers celle de Hanna, qui l'attend. Elles serrent toutes les deux, avec force, craquant leurs jointures, puis les Jumelles passent la porte. Ilse Ikonen est assise sur le bord du divan. C'est une femme de petite taille aux traits anguleux. Elle a toujours été belle et ni le temps ni la distance n'ont changé ça. Ses cheveux grisonnent à la racine, ses traits sont un peu plus affaissés, mais on ne lui donnerait pas plus de quarante ans. Red est assis là où il

s'assoit toujours pendant la journée, dans le fauteuil inclinable à côté du divan, reluquant son ex-épouse. Sa chemise est rentrée dans son pantalon, mais ses mains tremblent parce qu'il essaie de ne pas boire. Il souhaite avoir l'esprit clair, mais sa femme est si sacrément belle qu'avec ou sans verre il confond le haut et le bas. Peter est assis à côté d'Ilse, le regard fixe également, car la ressemblance entre sa femme et la mère de celle-ci est troublante. Elle et lui ne se sont jamais rencontrés auparavant. Le mari d'Anna, Logan, est assis à côté de Peter, tenant leur fils à moitié endormi sur ses genoux. Il évite délibérément tout contact visuel avec sa belle-mère. Il aide son épouse à porter le poids de sa colère.

Aussitôt que Hanna et Anna pénètrent dans la pièce, leurs estomacs se nouent. Des gouttes de sueur se forment sur leurs fronts, coulent lentement. Ilse se penche vers l'avant, dépose sa tasse de thé sur la table basse. Elle sourit à ses filles. Hanna pense : *Pourquoi lui as-tu offert du thé ?* Anna pense : *Je voulais être polie.* Hanna se mord la lèvre. « Qu'est-ce que tu fais ici, Isle ? », demande-t-elle.

Ilse Ikonen décroise les jambes et croise les mains sur ses genoux. « Ça fait longtemps », remarque-t-elle.

Hanna considère tous les êtres abimés dans son salon, assis sur son mobilier abimé, comptant sur elle pour réparer leurs vies abimées. Elle fait demi-tour et ressort immédiatement de la pièce. Anna s'excuse et se précipite à la suite de sa sœur. Elle trouve Hanna appuyée sur le capot encore chaud de sa voiture, recroquevillée, en train de vomir. Une sensation inconfortable saisit Anna au ventre. Quand Hanna se relève, elle s'essuie la bouche du revers de la main et lâche : « Non mais... pour vrai ? »

Comment Laura a finalement convaincu Hanna de s'enfuir avec elle

Hanna s'assoit dans sa voiture jusqu'à ce qu'Ilse Ikonen prenne congé et se trouve une chambre au motel au bout de la rue. Après le départ de sa mère, Hanna roule jusqu'au campus et se rend à la chambre humide et froide de l'un de ses collégiens. Elle s'étend sur son étroit lit simple à l'odeur de moisi et fixe la constellation d'étoiles qui brillent dans le noir, au plafond, pendant que le garçon tripote maladroitement ses seins de ses doigts osseux. Elle soupire, ferme les yeux, pense à Laura. Ensuite, quand le garçon dort à poings fermés, Hanna se glisse hors du lit et retraverse le pont en direction de chez Laura.

Celle-ci sourit en ouvrant la porte d'entrée. Hanna hausse les épaules et se tient dans l'embrasure, les joues engourdies, toujours nauséuse. Elle enfonce ses petites mains dans ses poches, essaie d'ignorer le froid. Laura s'étreint, se balance rapidement d'un pied à l'autre. « Pourquoi est-ce que tu n'entres pas ? »

Hanna fait non de la tête. « Je ne peux plus continuer comme ça. »

Laura lève un sourcil et, malgré ses pieds nus, s'avance sur le porche enneigé. Le souffle coupé, elle appuie ses pieds sur les bottes de Hanna, glisse ses bras sous le manteau de son amie et autour de sa taille. Laura effleure légèrement ses lèvres contre celles de Hanna. Hanna ferme les yeux. Elle inspire profondément.

Comment Hanna tombe encore plus éperdument amoureuse de Laura

Quand Laura n'arrive plus à sentir ses orteils, elle dit : « Nous sommes mieux de rentrer avant que j'attrape une engelure et que je sois contrainte de passer le rester de ma vie à clopiner derrière toi. »

Hanna acquiesce et suit Laura à l'intérieur de la maison. Celle-ci est familière, quasiment inchangée depuis vingt ans, et il y a quelque chose de réconfortant là-dedans. Dans l'entrée, au milieu des manteaux et des bottes, d'une pelle, d'une écharpe tricotée et d'un sac de sel, Hanna s'affale sur le plancher et s'assoit en tailleur. Laura prend place face à elle, étend ses jambes pour poser ses pieds froids sur les genoux de Hanna.

« Veux-tu m'en parler ? »

– Ma mère est de retour, répond Hanna, secouant la tête avec colère.

– Non mais... pour vrai ? »

Hanna ne retourne pas chez elle. Elle téléphone à Anna et lui assure qu'elle va bien. Anna ne lui demande pas où elle se trouve. Elle commence à comprendre. Hanna laisse Laura la conduire en haut de l'escalier raide bordé de livres. Elle laisse Laura l'installer dans un bain chaud. Elle laisse Laura lui faire sa toilette. Elle suit Laura jusqu'à son lit et, pour la première fois depuis des mois, elle s'endort dans une maison pratiquement vide. Elle pense : *C'est tout que ce je veux.*

Pendant que Hanna est endormie, Laura calcule le montant de ses économies, l'usure de ses pneus, la distance qu'elles auront à parcourir afin que Hanna puisse commencer à oublier la vie qu'elle laisse derrière. Tout cela fatigue beaucoup Laura, mais ensuite elle regarde la lèvre inférieure de Hanna, la façon dont elle tremble dans son sommeil.

Comment il en a toujours été

Le lendemain matin, Laura entend frapper à la porte d'entrée. Elle s'enveloppe dans un mince peignoir et jette un dernier coup d'œil à Hanna, toujours endormie, la lèvre inférieure toujours tremblante. Laura a toujours aimé Hanna, même avant qu'elle comprenne pourquoi elle rougissait des pieds à la tête lorsqu'elle apercevait Hanna à l'école ou en train de courir dans son arrière-cour ou assise sur le toit face à la fenêtre de sa chambre. Fréquenter l'un des Gars, c'était un moyen de se rapprocher d'elle. Laura embrassait le frère de Hanna en pensant à elle, à son sourire, à sa façon de marcher les épaules nouées. Fréquenter le frère, ce n'était pas ce que Laura souhaitait, mais elle se disait que c'était suffisant. Pour la première fois, Laura remarque une sensation inconnue dans sa gorge. Ça lui noue un peu l'estomac. Elle pense que ça pourrait être de l'espoir. Au rez-de-chaussée, Anna se tient sur le porche, frissonnante. Elle a une migraine épouvantable. Quand Laura ouvre la porte, Anna se glisse rapidement à l'intérieur. Anna prend la main de Laura dans la sienne, la serre et se dirige à l'étage dans la chambre de Laura. Anna grimpe dans le lit, s'installe derrière sa jumelle et l'enveloppe de ses bras. Hanna couvre l'une des mains d'Anna avec la sienne. Elle n'est pas encore tout à fait réveillée.

« Ne m'oblige pas à y retourner », marmonne Hanna d'une voix rauque.

Anna resserre son étreinte autour de sa sœur, dépose un baiser sur son épaule. « Tu dois retourner dire adieu. » Il y a une assurance dans la voix d'Anna qui sécurise Hanna.

Celle-ci soupire, ouvre lentement les yeux. Elle voit Laura debout dans l'embrasement de la porte. « Tu n'as pas besoin de te tenir aussi loin », lui dit-elle. Laura arbore un large sourire et rejoint les Jumelles sous les couvertures. Laura demande : « Vous vous rappelez quand nous étions enfants et que toutes les trois nous nous étendions sur votre toit la nuit, pendant l'été, pour nous rafraîchir ? » Hanna et Anna acquiescent. Les trois femmes se retournent sur le dos et fixent le plafond : les lézardes et les taches d'eau, son affaissement. « Même à cette époque, nous étions misérables », conclut Laura.

Comment Hanna tient enfin tête à sa mère

Si Hanna a toujours été la protectrice, Anna a toujours été la voix de la raison, capable de prendre les bonnes décisions parmi des options impossibles. Quand elles étaient petites et que Hanna complotait contre quiconque avait déjà fait du tort aux Jumelles, c'était Anna qui dissuadait sa sœur d'agir sans réfléchir. Quand Red Ikonen les rejoignait dans leur chambre, titubant sous le

poids de l'alcool, et que Hanna essayait de le poignarder avec un couteau de cuisine ou de lui arracher l'oreille avec ses dents, c'était Anna qui retenait le bras de sa sœur en disant : « C'est lui ou la Maison Supérieure. » C'était Anna qui chantait pour son père, lui caressait la barbe, apaisait toute la méchanceté en lui. Dans ces moments-là, Hanna sentait une telle colère bouillonner en elle qu'elle pensait que son cœur se déchirerait, mais ensuite elle laissait tomber le couteau ou desserrait les dents parce que tout valait mieux que la Maison Supérieure, l'établissement d'État où on abandonnait souvent les orphelins et orphelines de mère en attendant leurs dix-huit ans. Les Jumelles avaient entendu des rumeurs assez terribles pour leur faire croire qu'il y avait pire que l'haleine puante de Red Ikonen soufflant sur leurs joues alors qu'il oubliait comment un père doit – ou ne doit pas – se comporter.

Anna tient la main de Hanna sur le chemin du retour, de la maison de Laura à la leur, un vent vivifiant poussant leurs corps à travers la neige. Hanna essaie de respirer mais trouve l'air raréfié et froid, douloureux dans ses poumons. Alors que les deux sœurs grimpent les marches du porche, Hanna s'arrête pour s'appuyer contre la rampe, le corps lourd.

« Je ne me sens pas très bien. »

Anna pose sa paume froide contre le front de Hanna. « Tu pourras bientôt partir, répond-elle. Accroche-toi à ça. »

Hanna regarde sa sœur dans le blanc des yeux. Elle propose : « Venez avec nous – toi, Logan, le bébé.

– C'est à mon tour de rester, objecte Anna en hochant la tête.

– Quelle bêtise. Nous avons déjà assez donné, tour à tour. »

La porte d'entrée s'ouvre. Peter fusille les Jumelles du regard. « Où diable étais-tu la nuit dernière ? » Il attrape Hanna par le coude pour l'entraîner dans la maison ; elle le laisse faire. Elle souhaite conserver ce qu'il lui reste de force pour se battre.

Dans le salon, la scène ressemble de près au tableau sur lequel Hanna est tombée la veille : Ilse Ikonen assise sur le divan avec une aisance royale, comme si elle n'était jamais partie et n'avait aucun besoin de faire pénitence.

Hanna tentant de se dégager de l'emprise de Peter, celui-ci finit par céder lorsque calmement, doucement, Anna souffle : « Lâche ma sœur. » Peter se méfie naturellement des jumeaux et jumelles. Ce n'est pas normal, pense-t-il, qu'il y ait deux personnes aussi identiques. Il envie également, considérablement, la relation que ces personnes partagent entre elles. Bien que

ce ne soit pas un homme brillant, Peter est assez intelligent pour savoir qu'il ne sera jamais aussi proche de sa femme qu'il le souhaiterait.

Les Jumelles se tiennent devant leur père, leur mère, leurs maris. Elles se tiennent dans la maison où elles ont grandi, remplie de personnes et de choses abimées. Anna pense : *C'est la dernière fois que nous nous tenons dans cette pièce*, et Hanna peut respirer à nouveau. Elle tente de dire quelque chose, mais sa voix lui fait défaut. Sa gorge est sèche et caverneuse. Les Jumelles considèrent leurs parents et pensent à tout ce qu'elles ont toujours voulu dire à deux personnes si inaptes lorsqu'il s'agit de bien traiter leurs enfants.

« Je suis désolée de vous déranger », déclare Ilse la voix tendue, le ton sec. Elle croise les jambes et tripote l'immense diamant à sa main gauche. « Je voulais voir comment vous alliez, peut-être m'expliquer. »

Anna hoche la tête. « Pas besoin d'explications, réplique-t-elle. Ton départ appartient au passé. »

Hanna retire son alliance et la laisse tomber sur la table basse. Peter ricane et lâche : « Ça m'est égal », et Hanna lève les yeux au ciel.

Les Jumelles se tiennent devant leur père, leur mère, leurs maris. Elles inspirent une grande bouffée d'air, rejettent leurs épaules en arrière. Elles ont répété ce moment plus d'une fois, mais elles comprennent maintenant qu'après tout ce temps et tous ces torts, il n'y a rien qui vaille la peine d'être dit.

Comment Hanna, Laura, Anna, Logan et le bébé ont pris la fuite

Elles et eux se sont entassé·e·s dans la camionnette de Laura, leurs effets personnels étroitement rangés dans une petite remorque attelée à l'arrière. Toutes et tous sont demeuré·e·s parfaitement immobiles, retenant leur souffle, regardant droit devant.

Meilleurs atouts

Milly est grosse et laide mais elle suce bien donc elle dort rarement en solo, ce qui ne veut pas dire qu'elle ne se sent pas seule. Dans les faits, Milly n'est pas laide, mais pourrait tout aussi bien l'être. Elle a un joli visage, ce qui équivaut à de la laideur lorsqu'une femme est grosse. Dans le calcul infinitésimal complexe qui existe entre les hommes et les femmes, Milly comprend que *grosse* égale toujours *laide* et que l'équation *laide* plus *mince* rend une femme éminemment plus désirable que *grosse* plus toute autre combinaison incluant *belle*, *charmante*, *intelligente* ou *gentille*. Milly est toutes ces qualités. Elle sait que ça n'a pas d'importance. La réalité des choses fâche Milly, mais elle n'en parle pas, de sa colère. Elle la garde pour elle, sait qu'elle repose au fond de sa poitrine, grandissante, mais il n'y a pas grand-chose qu'elle puisse y faire. Elle sait combien il est difficile de changer le monde. Elle avait déjà essayé, de changer le monde, mais elle a appris depuis à faire preuve de bon sens.

Jack est un homme perturbé. Il a fait de la prison dans le comté, pas du temps ferme, mais assez de temps pour en apprendre sur la façon d'être le meilleur genre de sale type. Jack est solitaire et en colère. Le monde est contre lui et il est assez intelligent pour le savoir. Jack se connaît bien. Lors de leur premier rendez-vous, lequel impliquait une très longue promenade en voiture de la campagne jusqu'à la ville, Jack a raconté tous ses problèmes à Milly. Il a parlé de la solitude, des mauvais amis, du fait d'être pris dans une petite ville. Il a parlé du fait de n'avoir aucune option, de ne pas savoir quoi faire de ses rêves. Milly a écouté et écouté, puis demandé : « Qu'as-tu à offrir à une femme ? » Jack a baissé la fenêtre, allumé une cigarette, inspiré profondément, soupiré. « Deux fois rien », a-t-il répondu. Milly l'a regardé, appréciant la maladresse et la sincérité de son honnêteté. Elle a remarqué ses jolis yeux gris et ses minces lèvres rouges. Elle a pensé : *Je pourrais aimer cet homme plus qu'il ne le mérite.*

Jack ne peut pas conduire parce qu'il n'aime pas savoir les dégâts qu'il pourrait faire au volant d'une voiture. Il se rend partout à pied. Ses cuisses sont pleines de muscles qui fléchissent à chacun de ses pas. Il est fier de ses cuisses. Il sait qu'elles constituent l'un de ses meilleurs atouts. Il sait qu'avoir des meilleurs atouts, c'est la seule chose qui lui permette de s'en sortir. Jack habite à neuf miles de l'appartement de Milly. Tous les jours, à quatre heures de l'après-midi, il commence à marcher dans sa direction afin d'arriver pile au moment où elle rentre du travail. Quand Milly lui ouvre, il prend tout de suite une douche dans la salle de bain des invité·e·s. Elle lui a dit qu'il était le bienvenu pour utiliser sa salle de bain à elle, mais il insiste : « Je suis un invité

dans ta demeure », avec une réelle formalité. Il utilise une nouvelle serviette à chaque fois. Ça rend Milly folle. Elle les laisse pendre sur le porte-serviettes. Elle s'en fiche si elles empestent la moisissure. Elle déteste faire la lessive d'un homme. Après sa douche, Jack aime bien se balader dans l'appartement avec une serviette nouée autour de la taille, comme s'il était chez lui. Parfois, il s'arrête et contracte ses muscles, prend la pose et fait le beau. Milly fait semblant de trouver ça charmant.

Elle déteste le cliché, mais Milly adore cuisiner et elle est très douée. La première fois qu'elle a cuisiné pour lui, Jack a dit que c'était logique qu'une fille comme elle cuisine aussi bien. Pendant un moment, Milly n'arrivait plus à respirer tandis que sa colère se répandait de sa poitrine à sa bouche. Elle a passé sa langue sur sa frustration, dure et amère, puis l'a ravalée. Milly fait tout de A à Z avec des ingrédients naturels et Jack, habitué aux conserves et aux plats surgelés, prend un réel plaisir à manger ce qu'elle mijote. Il lui pose des questions précises sur la manière dont elle a préparé sa lasagne ou son poulet *cacciatore* ou sa paëlla. Il apprécie le son de sa voix, sa chaleur. Jack s'assoit au bout de la table comme s'il était chez lui, encore. Lorsqu'il mange, ce n'est pas un invité. C'est un roi. Il laisse Milly le servir et sale toujours sa nourriture avant de la goûter. Milly ne fait pas semblant de trouver ça charmant. Lorsqu'il fait ça, elle lève les yeux au ciel et se console à l'idée que la pression artérielle de Jack doit être mauvaise.

Elle et lui ont couché ensemble le premier soir, après plusieurs heures passées sur le divan, à bonne distance, prétendant d'être absorbé·e·s par une comédie romantique populaire qu'illes avaient tou·te·s deux déjà vue mille fois. Milly tapotait nerveusement le bras du canapé en cuir, le son résonnant doucement dans la pièce. Son appartement est doté de planchers de bois. Le son porte. Jack se rapprochait de plus en plus à mesure que la nuit avançait, étirant finalement ses bras pour l'attirer vers lui. Il a déclaré : « Normalement, je ne m'intéresse pas aux filles comme toi, mais les grosses font plus d'efforts », et Milly n'a pas pu s'empêcher de laisser échapper une partie de sa colère. Elle a rétorqué : « Ne me fais pas la charité, merde », et Jack est devenu tout rouge. « Je disais ça comme un compliment », a-t-il balbutié. Milly a décidé qu'elle le détestait et ça l'a excitée donc elle a conclu : « Passons à l'action, alors. »

Dans sa chambre, Milly s'est déshabillée rapidement et s'est glissée sous les couvertures, dans l'attente. Elle avait mal au ventre. Ça fait toujours ça la première fois qu'elle couche avec un homme. Elle déteste la façon dont il regarde son corps et elle déteste savoir ce qu'il pense, mais elle sait que les filles comme elles n'ont guère le choix d'être faciles donc elle se plie à ça. Elle se

donne, qu'elle le veuille ou non. Elle se rappelle à peine la sensation de réellement désirer un homme. Elle dort rarement seule. Jack a pris son temps pour retirer ses vêtements tandis qu'il considérait le décor austère. Milly ne voit pas l'intérêt de s'attarder sur la déco d'une pièce dans laquelle elle passe la majorité du temps les yeux fermés. « J'aime ça », a-t-il commenté. « Je m'en fiche », a-t-elle répondu. Jack est un homme velu, le corps recouvert d'une épaisse couche de poils noirs. Plus tard, lorsqu'il s'est endormi sur elle, les boucles de son torse la chatouillaient inconfortablement et elle n'a rien dit. Elle n'a rien dit, mais sa colère, une infime partie, coulait entre ses lèvres, le long de son cou, s'arrêtant à la base de sa gorge. Ça brûlait.

Milly possède une poitrine opulente, douce, qui sent toujours bon. Elle sait que ses seins constituent ses meilleurs atouts et Jack les a appréciés à fond. Il n'a pas pu s'empêcher de commenter leurs dimensions pendant qu'il les palpait, les léchait, les mordillait, les tétait. « Je vais jouir partout sur tes seins », a-t-il annoncé. Milly était allongée sous lui, un bras relevé au-dessus de la tête, et lui donnait de petites tapes sur l'épaule. Les hommes sont tous pareils. Elle déteste savoir ça. Après s'être assez amusé avec le décolleté de Milly, Jack n'a pas perdu de temps. Il a écarté ses cuisses à elle avec ses cuisses à lui, avec force, et a commencé à la baiser. Il a regardé fixement la tache sur le mur, juste au-dessus de la tête de lit, puis a plongé ses yeux dans ceux de Milly, ce qui l'a mise mal à l'aise. Elle s'est donc donnée en spectacle, rebondissant avec enthousiasme au rythme de son bassin, émettant les bruits appropriés, simulant l'extase. Elle a dit à Jack à quel point il la remplissait, invoqué le nom du Seigneur en vain, démontré sa flexibilité en appuyant ses mollets contre les épaules étroites de l'homme. Jack a gémi bruyamment, exprimé à quel point elle lui faisait du bien, *fuck*, à quel point elle était serrée. Il lui a dit qu'elle était une bonne fille. Il a ajouté que sa chatte était incroyable. Elle s'en fichait s'il disait la vérité. Milly n'a rien ressenti, mais elle est très bonne pour convaincre les hommes du contraire. Parfois, elle se convainc presque elle-même.